

Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - N°95 - MAI - JUILLET 2016



L'ESPAGNE

dans la Seconde Guerre mondiale

Avec la participation de :
Alexandre Sanguedolce, Jean-Yves Goffi
Felipe del Rio, Grégory Haffringues,
Jean Cotrez ...

ISSN 2267-0785 0,00 €



9 772267 078009



Ligne éditoriale

Histomag est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire.

À ce titre, ce magazine est le premier trimestriel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toutes les personnes qui souhaitent y publier un article, communiquer des informations, faire une annonce ...

Si vous souhaitez devenir partenaire d'Histomag, vous avez la possibilité de contacter notre rédacteur en chef.

Rédaction

Responsable d'Édition : Prosper Vandenbroucke

Rédacteur en Chef : Vincent Dupont

Conseillers de rédaction : Patrick Babelaere, Alexandre Sanguedolce, Frédéric Bonnus

Responsable communication et partenariats : Jean Cotrez

Premières Corrections : Pierre Guiraud, Daniel Ruelens

Relecture et correction définitive : Vincent Dupont, Frédéric Bonnus, Jean-Yves Goffi, Jean Cotrez

Infographie et Mise en pages : Frédéric Bonnus

Rubrique Commémoration : Marc Taffoureau

Responsable rubriques : Jean Cotrez

Numéro ISSN : 2267 - 0785

Contacts :

Forum : contact@39-45.org

Histomag : histomag@39-45.org

Web :

Forum : <http://www.39-45.org>

Histomag : <http://www.39-45.org/histomag>



Histomag est une publication trimestrielle gratuite du Forum « Le Monde en Guerre » sous format pdf. Marque, logos, design et contenus déposés et protégés. Toute reproduction sous quelque support que ce soit est interdite sans notre autorisation et/ou celle de l'auteur concerné. Le format « pdf » est une propriété d'Adobe inc.

3 **Editorial** (Alexandre Sanguedolce)

4 **Sur le Forum** (Daniel Ruelens)

Le Dossier :

L'Espagne dans la Seconde Guerre mondiale

- 07 **Montpellier, 13 février 1941 : Rencontre Franco-Pétain** (Alexandre Sanguedolce)
- 12 **Le Règlement de 1943 sur les uniformes de l'Armée de Terre** (Jean-Yves Goffi)
- 17 **La division Azul** (Alexandre Sanguedolce)
- 30 **L'escuadrilla Azul** (Felipe del Rio)
- 38 **Salas Larrazábal Ángel** (Grégory Haffringues)
- 43 **Lario Sanchez Juan** (Gregory Haffringues)
- 46 **L'Armada Española durant la Seconde Guerre mondiale** (Vincent Dupont)
- 60 **La ligne « P », la ligne Maginot espagnole** (Jean Cotrez)
- 66 **Témoignage d'un évadé de France à Miranda de Ebro** (Texte de Christian Ruvieilla présenté par son fils Jean-Charles)

72 **Met Men** (Jean Philippe Mathieu)

76 **Comment les États-Unis d'Amérique devinrent « l'arsenal des démocraties »** (Albert Gilmet)

80 **Les Sulfamides** (Xavier Riaud)

84 **Le coin des lecteurs** (Vincent Dupont)



La couverture

Le général Franco lors du défilé de ses troupes dans Madrid en 1939

Source : Life Magazine



Chères lectrices, chers lecteurs,

L'équipe de l'Histomag a le plaisir de vous présenter un nouveau dossier. Poursuivant notre tour d'Europe des pays belligérants « mineurs » débuté avec la Finlande, nous avons le plaisir de vous proposer un pays non-belligérant : l'Espagne. Franco a pris soin de garder son pays en-dehors de la guerre tout en maintenant un pied dans l'Axe et l'autre dans la neutralité. Nous n'aborderons pas la guerre civile ayant ensanglantée la péninsule ibérique, ne nous consacrant qu'à la période 1939-1945.



Le dossier débute par la visite du *Caudillo* à Montpellier pour y rencontrer le maréchal Pétain après les entretiens de Bordighera avec Mussolini, le 13 février 1941. Puis Jean-Yves Goffi nous présentera la réorganisation de l'armée nationaliste espagnole après la guerre civile, une étude inédite. D'armée il en est question avec la *Division Española de Voluntarios* envoyée combattre sur le front de Léningrad, mieux connue sous le nom de division Azul. Toujours sur le front de l'Est, Felipe del Rio décrira l'histoire de l'*Escuadrilla Azul* dont faisait partie l'as Ángel Larrazábal que nous présentera Grégory Haftringues. Face aux Espagnols de la Luftwaffe, et toujours sous la plume de Grégory, notre spécialiste aéronautique, c'est un autre as qui sera abordé, mais du côté soviétique : Juan Lario Sanchez. Notre rédacteur-en-chef Vincent Dupont quant à lui est plus à l'aise sur les flots et son article sur la marine espagnole, lointaine héritière de l'Invincible Armada, est particulièrement intéressant. Tout comme la description de la ligne P, la ligne 'Maginot' d'outre-Pyrénées rédigée par Jean Cotrez, sujet rarement évoqué. Enfin, il ne faut pas oublier que des milliers d'hommes sont passés par les camps espagnols et Jean-Charles Ruviella nous livrera le témoignage de son père, internement à Miranda de Ebro en 1943, article qui clôturera le dossier.



En deuxième partie, Jean-Philippe Mathieu nous éclairera sur les *Met Men*, hommes de l'ombre et dont le rôle est trop peu connu. Puis Albert Gilmet se chargera de nous présenter le *Lend Lease Act*. Le docteur Xavier Riaud évoquera les travaux d'un scientifique allemand, Gerhard Domagk sur les sulfamidés avant de conclure comme de coutume avec le coin des lecteurs.

Avant de vous laisser découvrir ce nouveau dossier, je tiens à remercier les divers contributeurs mais aussi la face « cachée » d'Histomag qui fait un travail remarquable comme Daniel Ruelens, indispensable correcteur et chargé de la rubrique « Vu sur le Forum » ou Frédéric Bonnus, cheville ouvrière du magazine sans qui il ne pourrait paraître. Les vacances approchent, bonne lecture et rendez-vous en août pour un nouveau numéro.

Alexandre Sanguedolce

Toute la rédaction de l'Histomag 39-45 vous souhaite une excellente lecture ! Je rappelle que l'Histomag 39-45, fier de compter dans ses contributeurs des historiens professionnels et des passionnés avertis, ouvre ses colonnes à tous, y compris et surtout aux historiens de demain. Donc si vous avez une idée, un projet, n'hésitez pas ! Contactez la rédaction !

Vu sur le Forum

par Daniel Ruelens

Un des sports favoris des membres du forum est d'essayer de faire parler les photos. Comme la photo d'une colonne de prisonniers ci-dessous :



La légende de l'Imperial War Museum : « A long line of German prisoners being marched back along a road near Abbeville, 1 September 1944 » offre deux indices précieux : 1^{er} septembre 1944, quelque part au sud d'Abbeville.

En première analyse, les camions (dont celui de tête pourrait bien être un Chevrolet 15 CWT) qui remontent la colonne sont britanniques et confirment que l'on se trouve dans le secteur du 21st Army Group, secteur dont Abbeville faisait partie. Sur base des camions seuls, il n'est malheureusement pas possible d'identifier une des nombreuses unités présentes à cette époque dans la région d'Abbeville.

Le caractère hétéroclite des prisonniers allemands (en grande majorité des fantassins, peut-être quelques artilleurs au vu de liserés plus sombre qui pourraient être rouges) avançant à la rencontre du photographe ne permet pas, ici non plus, d'identifier une ou plusieurs unités de la *Wehrmacht*. Des prisonniers qui, par ailleurs, ne semblent pas particulièrement affligés de leur sort.

L'observation du décor permet d'apercevoir une voie ferrée simple, le long de la route empruntée par les camions et pousse à ouvrir la recherche vers la vallée de la Somme. On aperçoit au passage un motocycliste britannique remontant la route à contresens au bord de cette voie ferrée, son passager porte un uniforme allemand.

Sur ces bases, une recherche sur le net mène vers la D3 du côté de Crouy-Saint-Pierre (voir ci-dessous).



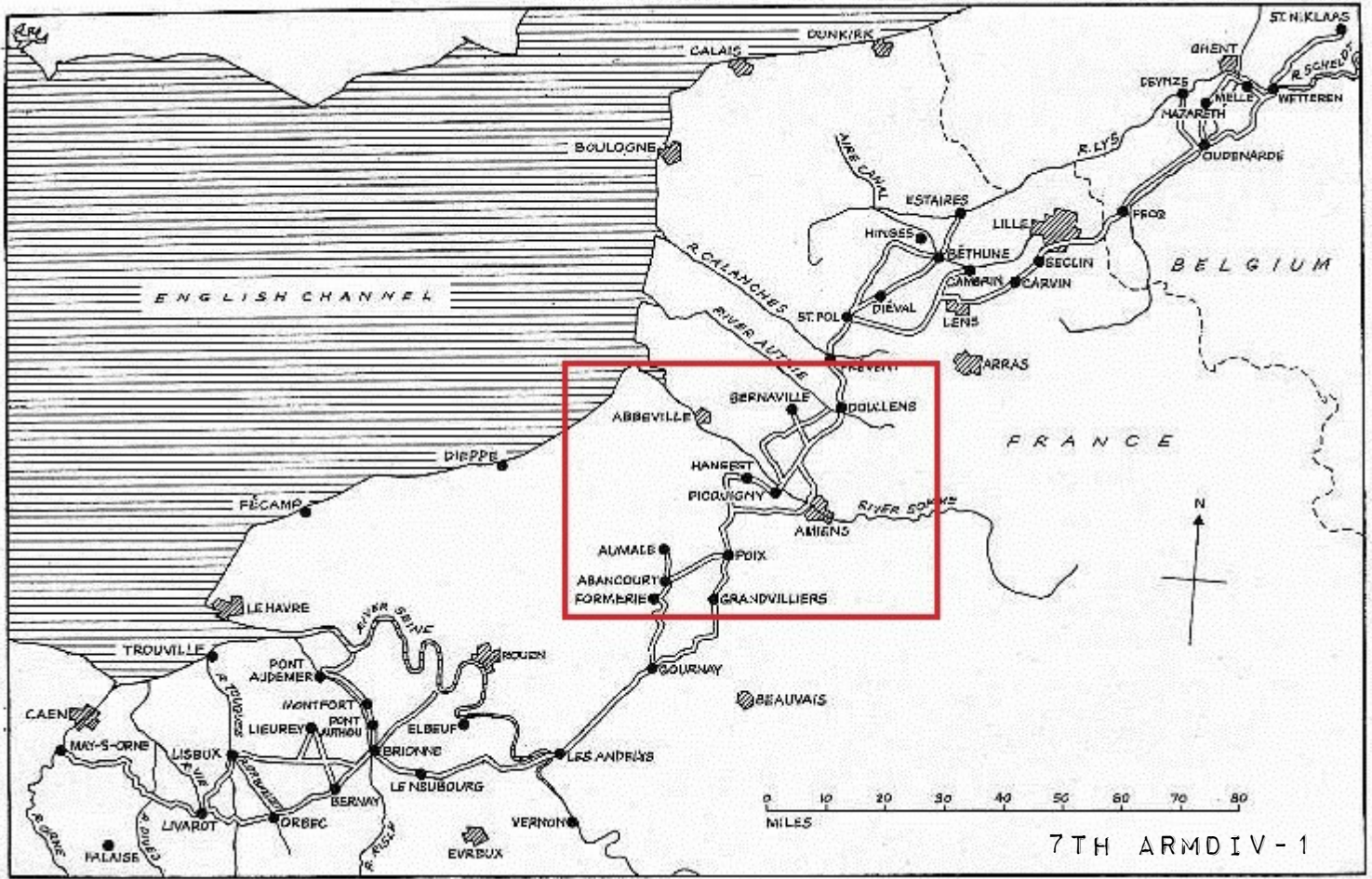
Des recherches sur le terrain (les membres ne reculent devant rien !) dans les vallées de la Bresle et de la Béthune ne permettent pas de retrouver la configuration de l'endroit...

En s'intéressant aux 331 et 346. *Infanterie-Divisionen* retraitant dans la région d'Abbeville au 1^{er} septembre 1944, les axes de retraite Forge-Les-Eaux/Poix-en-Picardie pour la première et Neufchâtel/Aumale/Honoy/Airaines (traversée de la Somme à Longpré et Picquigni) avec des arrières-gardes à Haudricourt, Abancourt (un bataillon encerclé) et Poix-en-Picardie resserrent la zone des recherches.

L'identification du photographe, Jim MAPHAM, donne son cheminement par Gournay-en-Bray (31 août), Vignacourt (2 septembre), Saint-Pol (3 septembre) soit dans le sillage de la 7th Armoured Division au contact des deux divisions allemandes précitées.

Vu sur le Forum

par Daniel Ruelens



Un retour sur le terrain sur la route Abbeville/Picquigny (rive gauche de la Somme) ramène à l'endroit déjà repéré via Internet.



ABBEVILLE - PICQUIGNY

Le recoupement des déplacements de Jim MAPHAM et l'ouvrage « *De la traversée de la Seine à l'Escaut* » de Didier LODIEU ouvrent une autre piste de recherche, plus au sud, vers Beauvais, et les combats retardateurs menés par la 346.ID (sans qu'il soit possible de préciser à quelle(s) division(s) appartenaient les prisonniers photographiés) dans la région entre Bazancourt et Poix-de-Picardie au cours desquels la 7th Armoured Division revendique 2.200 prisonniers capturés entre le 30 août et le 1^{er} septembre 1944.

Le tronçon de la D901 (Beauvais/Poix-de-Picardie, ancienne N1 Beauvais/Abbeville ?) trouvé ci-dessous au nord de Marseille-en-Beauvais présente une topographie similaire à la photo de 1944.

Vu sur le Forum

par Daniel Ruelens



MARSEILLE - EN - BEAUVAISIS

Quant à la localisation « *near Abbeville* », alors que l'on soit plutôt dans la région de Beauvais, elle tenait comme souvent de la signalisation rencontrée par les Britanniques sur leur route, le fléchage routier en 2015 n'indique pas autre chose...

En 2015, cette vue *streetview* de la D901 à une centaine de mètres de la photo précédente renseigne Abbeville malgré la proximité de Beauvais <<



MARSEILLE - EN - BEAUVAISIS
VERS ABBEVILLE

Ont contribué à cette recherche : Alfred, alsa.se, bada312, Dog Red, Éric Denis, Fredobedo, frontovik, Gérard LAIB, JARDIN DAVID, Jomaxi, Prosper Vandenbroucke, rintintin, RoCo, schmol80, Tri martolod, Vincent Dupont

Quelques liens pour prolonger la lecture :

« *De la traversée de la Seine à l'Escaut* » de Didier LODIEU <http://www.didier-lodieu.fr/portfolio-items/de-la-traversee-de-la-seine-a-lescaut/?portfolioID=5>

la discussion sur le forum est ici : <http://www.39-45.org/viewtopic.php?f=33&t=43046>



FRANCO ET PÉTAIN EN UNE
DE L'ILLUSTRATION
DU 22 FÉVRIER 1941

Montpellier 13 février 1941, Rencontre Franco-Pétain *par Alexandre Sanguedolce*

Le 13 février 1941, le *generalissimo* Franco et le maréchal Pétain se rencontrent à Montpellier. Retour sur une rencontre moins connue que celle de Montoire ou d'Hendaye.

La guerre du Rif

Le 20 juillet 1925, en pleine guerre du Rif, le maréchal Pétain débarque à Rabat, envoyé par Paul Painlevé, Président du Conseil. Il a pour tâche de réprimer conjointement avec l'armée espagnole le soulèvement d'Abd el-Krim. Le 28 juillet suivant, il passe en revue les troupes ibères dont la fameuse *Legión Española*, pendant espagnol de la Légion Étrangère, commandée par Francisco Franco, le plus jeune colonel du royaume, présenté à l'illustre maréchal par le chef du gouvernement, le général Primo de Rivera. Un plan réalisé conjointement par Pétain et Franco prévoit un débarquement dans la baie d'Alhucemas des *banderas* du *Tercio* à bord de navires français. Plan audacieux et le 2 septembre 1925, Franco à la tête de ses troupes parvient, malgré une mer houleuse, à prendre pied à Cebadilla. Le sort du *Lion du Rif* paraît scellé. En quelques mois, Pétain qui a emmené avec lui une brochette de brillants officiers : Noguès, La Roque, Giraud, de Lattre de Tassigny, mate le bouillant chef chérifien qui se rend le 25 mai 1926. Le roi Alfonso XIII lui remet la Médaille Militaire espagnole et Pétain remet au futur *Caudillo* la Légion d'Honneur. A trente-sept ans, Franco est promu général de brigade, le plus jeune général d'Europe. A son retour en Espagne, il prend la tête de l'académie militaire de Saragosse.



DÉBARQUEMENT À ALHUCEMAS



ALPHONSE XIII REMET LA MÉDAILLE MILITAIRE À PÉTAÏN

Pétain, ambassadeur de France

Lorsqu'éclate la rébellion des chefs nationalistes, les sympathies de Pétain se portent tout naturellement vers les généraux qu'il a côtoyés lors de la guerre du Rif : Franco, Sanjurjo... Alors que la Guerre d'Espagne est sur le point de s'achever et que Madrid, encore entre les mains républicaines ne va pas tarder à tomber, Pétain est envoyé par le Quai d'Orsay comme ambassadeur de France auprès de Franco à Burgos, capitale provisoire des nationalistes le 3 mars 1939. Or la France et notamment le gouvernement de Front Populaire avaient jusqu'ici manifesté de la sympathie pour la cause républicaine. La tâche s'annonce donc difficile pour le maréchal, d'autant que Serrano Suner, ministre des Affaires Étrangères et beau-frère du Caudillo, est germanophile et hait ostensiblement la France. Mais les relations diplomatiques doivent être rétablies car la crainte d'un « troisième front » de l'autre côté des Pyrénées met la France dans une situation périlleuse. Comptant sur l'amitié entre les deux hommes, Georges Bonnet, ministre des Affaires Étrangères, espère inciter l'Espagne à adopter une position de neutralité. Cependant, des dossiers sont en suspens et altèrent les négociations : l'or espagnol transféré à Mont-de-Marsan, la flotte républicaine internée à Bizerte etc. Franco fera patienter Pétain une semaine avant de le recevoir pour présenter les lettres de créance, le 24 mars 1939. L'accueil est froid et distant. Pétain représente la France, ennemie des Nationalistes. Les relations ne vont se détendre qu'avec le retour de l'or et la livraison de la flotte, et malgré l'adhésion de l'Espagne au pacte antikomintern et au pacte tripartite, sa neutralité est garantie alors que la guerre se déclenche.

Le 17 mai 1940, Pétain quitte ses fonctions d'ambassadeur, rappelé en France. Le 16 juin, il est chargé de constituer un gouvernement et de préparer l'armistice. Il demande à José Felix de Lequerica, ambassadeur d'Espagne en France qui a suivi le gouvernement français de Paris à Bordeaux, de présenter la demande d'armistice aux autorités allemandes, ce qu'il fera le lendemain en arrivant à Berlin à trois heures du matin.

Le Maroc, enjeu espagnol



L'ENTREVUE DU 23 OCTOBRE 1940
À HENDAYE ENTRE HITLER
ET FRANCO

Madrid peut désormais envisager de se rapprocher de son voisin d'outre-Pyrénées, voyant d'un regard favorable le nouveau gouvernement de l'État Français. Une « Union Latine » sera même envisagée mais des contentieux demeurent pourtant, notamment sur la question du Maroc. La France est par ailleurs haïe par les phalangistes qui lui reprochent son appui à la République. Seule la question de Gibraltar fait l'unanimité, notamment après Mers-el-Kébir, lorsque l'aviation française bombarde à plusieurs reprises le Rocher (5 juillet, 24 et 25 septembre 1940). Dès le 14 juin 1940, la ville de Tanger passe sous contrôle espagnol, et les Français laissent faire, coupant l'herbe sous les pieds aux Italiens et à leurs prétentions territoriales. Cependant la convention d'armistice ne prévoit pas l'occupation de l'Afrique du Nord Française par les troupes de l'Axe et donc l'Espagne ne peut prétendre aux dépouilles de l'Empire Français qu'Hitler laisse à Pétain.

L'armée d'Afrique dispose de 100 000 hommes et l'Espagne n'a pas suffisamment de moyens et de troupes pour mener une opération au Maroc. L'affaire de Dakar (23 au 25 septembre 1940) convainc Hitler de la loyauté de Pétain et le fait savoir à Ramón Serrano Suñer, ministre des Affaires Etrangères de Franco en visite à Berlin et repousse toute idée d'annexion du Maroc pour ne pas mettre en péril la collaboration franco-allemande. Exigence repoussée également lors de l'entrevue entre Franco et le Führer à Hendaye, le 23 octobre 1940. Le 7 décembre 1940, le jour même où le nouvel ambassadeur français François Piétri remet ses lettres de créance au *Caudillo*, l'amiral Canaris, envoyé par Hitler, est reçu par Franco pour faire pression sur Gibraltar. Il revient le 10 janvier 1941 réitérer sa demande mais reçoit une fin de non-recevoir. Comme il a été prévu à Hendaye, c'est à Franco et à lui seul de décider de la date d'entrée en guerre de son pays.

Le voyage du *Caudillo*

Après la rencontre entre Hitler et Mussolini à Berchtesgaden (visite du 18 au 21 janvier 1941) et les colloques Ribbentrop/Ciano, ce dernier, gendre du Duce et ministre des Affaires Étrangères, écrit à Serrano Suñer pour proposer une rencontre entre Mussolini et Franco à Gênes, le 11 février suivant. La délégation espagnole doit s'y rendre par voie terrestre et donc traverser le sud de la France (500 kilomètres) avant de franchir la frontière italienne et continuer par la route littorale appelée *Via Aurelia*. C'est la première visite de Franco à l'étranger et celui-ci souhaite rencontrer à son retour le maréchal Pétain. Le ministre de l'Intérieur de Vichy, Marcel Peyrouton, redoute un attentat lors du passage de Franco par les républicains espagnols en exil et les fait éloigner du parcours, alors que se prépare le remplacement de Pierre-Étienne Flandin par l'amiral Darlan. La rencontre entre les deux dictateurs latins aura lieu finalement à Bordighera, à quelques kilomètres de la frontière franco-italienne, Gênes ayant été bombardée le 6 février 1941 par la force H commandée par l'*Admiral* James Somerville (opération *Grog*). Mussolini, d'avance, sait que cette rencontre est *inutile*, comme il le confie au roi Victor-Emmanuel III mais donne les instructions pour que son vis-à-vis ibérique soit accueilli à la Villa Regina Margherita de Bordighera.

Franco et sa suite démarrent de Madrid le 10 février, c'est un cortège de berlines comprenant douze véhicules avec Súñer, le général Moscardo, héros de l'Alcazar de Séville et la garde prétorienne du Caudillo. La colonne fait étape à Barcelone où Franco est reçu par le maire, Miguel Mateu Pla. Le lendemain, mardi 11 février, Franco et sa suite reprennent la route et passent la frontière hispano-française à 8h00 au Perthus. Accueillie par le préfet des Pyrénées-Orientales et au son de la *Marseillaise* et de l'hymne phalangiste, la colonne poursuit son chemin escortée par la police française et sous la surveillance de détachements de l'armée d'armistice, huée au passage par des exilés républicains qui sont maintenus à l'écart du cortège à l'aide de barrières. Le temps d'un arrêt à Arles pour se restaurer et la colonne franchit la frontière franco-italienne à Ventimiglia dans la soirée.



FRANCO-MUSSOLINI À BORDIGHERA

Bordighera, la rencontre avec Mussolini.

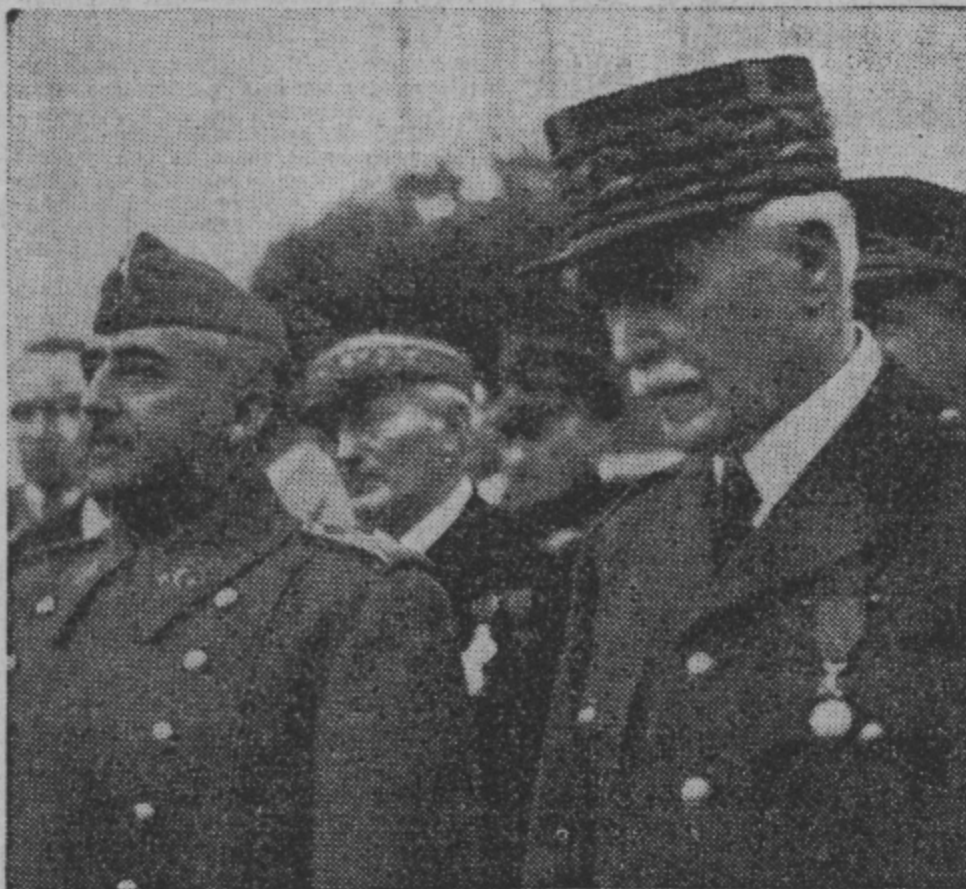
Le passage du cortège ibérique est accueilli par des « *Viva Franco* ! » ou « *Arriba España* ! » scandés par la foule italienne et à Bordighera, Franco est reçu par Mussolini à la Villa Regina Margherita.

. Ils passent en revue un piquet d'honneur du 2^o *reggimento 'Granatieri di Sardegna'* et les débats ne commencent que le lendemain matin à la Villa Madonna della Ruota. Le prestige du Duce est écorné par les déboires en Grèce et en Afrique du Nord. Il tente de broser un tableau édulcoré de la situation et évoque l'importance stratégique de Gibraltar ainsi que la nécessité de faire passer les troupes de l'Axe au Maroc. Franco affirme que Gibraltar est un problème espagnol et refuse que les Allemands s'en emparent. Il est également contrarié par la politique de collaboration entre la France et l'Allemagne, obstacle à l'occupation du Maroc et de l'Oranais. Mussolini est conscient que l'Espagne n'est pas en mesure d'entrer en guerre, abondant dans le sens du *Caudillo*. Après le déjeuner, la diplomatie reprend ses droits, et les deux hommes se rendent près de la frontière française, à la Villa Hambury, où les colloques reprennent de 18h00 à 19h30. Franco y réitère la longue liste de matières premières nécessaires à l'entrée en guerre de l'Espagne qu'il avait énumérée à Hitler lors de l'entrevue d'Hendaye ainsi que ses prétentions territoriales. Les deux hommes se quittent le lendemain matin 13 février et Franco repart en direction de la France où l'attend Pétain à Montpellier.

Montpellier, 13 février 1941.

C'est dans la préfecture de l'Hérault que le *generalissimo* doit être accueilli par le maréchal Pétain. La veille, l'amiral Darlan est venu en personne veiller aux préparatifs. Le maréchal arrive dans son train spécial en gare de Montpellier à 11h15, où l'attend Darlan. A 13h40, le cortège espagnol arrive. Après les hymnes nationaux, Franco et Pétain passent en revue un détachement du 3^{ème} régiment de Dragons de Castres. Avec leurs suites, ils entrent à la préfecture où une réception a été organisée. Y participent, outre la délégation espagnole, Francesco Lequio ambassadeur d'Italie en Espagne, présent depuis le début du voyage, ainsi que le maire de Montpellier, le préfet de l'Hérault et le général de Lattre de Tassigny. Après le déjeuner, Franco et Pétain s'entretiennent seul à seul. Les entretiens portent sur la rencontre de Bordighera, le *Caudillo* assurant le maréchal que les troupes allemandes ne traverseront pas l'Espagne pour s'emparer de Gibraltar et passer en Afrique du Nord. Après ces entretiens, les deux hommes se dirigent vers le balcon où la foule les acclame. A 17h00, après un dernier salut au drapeau au son des hymnes nationaux, les deux hommes se quittent et le cortège espagnol franchit la frontière en fin de soirée pour faire étape à nouveau à Barcelone.

La rencontre Pétain-Franco à Montpellier



Derrière le Caudillo, on aperçoit l'amiral Darlan et, derrière le Maréchal, M. Serrano Suner, ministre des Affaires étrangères (Y.W. 8636).

MANCHETTE DE L'ECHO D'ALGER DU 17 FÉVRIER 1941

Les deux hommes ne se reverront plus. A la fin de la guerre, entre 2000 à 5000 collaborateurs passeront en Espagne pour y trouver refuge, entre autres : François Piétri, ancien ambassadeur de Vichy à Madrid, Pierre Héricourt (ex-Camelot du Roi), Louis Darquier de Pellepoix, Abel Bonnard et Pierre Laval. Franco sera l'unique chef d'état à prononcer des condoléances à la mort du maréchal Pétain, le 23 juillet 1951.

SOURCES :

Michel del Castillo, *Le temps de Franco*. Fayard. 2008.

Matthieu Séguéla, *Pétain-Franco : les secrets d'une alliance*. Albin Michel. 1992.

Les règlements de 1943 sur les uniformes de l'armée de terre

par Jean-Yves GOFFI

Contexte

Le 1^{er} avril 1939 marque la fin de la Guerre Civile Espagnole : le président Negrin et les principaux dirigeants de la République se sont enfuis à l'étranger début mars ; Madrid est tombée le 29 mars ; les armées républicaines ont fini de se rendre fin mars. Franco peut faire annoncer : «... l'armée rouge ayant été capturée et désarmée, les troupes nationales ont atteint leurs derniers objectifs militaires. La guerre est terminée ».

Comme toujours en de telles circonstances, le nombre exact de victimes, directes ou indirectes, est difficile à déterminer. Les estimations les plus « généreuses » vont jusqu'à un million de victimes ; il faut ajouter à ce décompte les réfugiés, plus de 400 000, qui ont quitté le pays dans les dernières semaines de la guerre. Si la victoire des franquistes est indiscutable, ils se retrouvent à la tête d'un pays exsangue après une guerre qui a duré près de trois ans.

Franco est un fin politique et il a bien compris qu'un conflit généralisé va embraser l'Europe à très court terme. Si ses sympathies personnelles et de ceux des Espagnols qui soutiennent son régime vont du côté des puissances de l'Axe, il ne souhaite pas engager son pays ruiné dans un conflit majeur ; d'un autre côté, il sait bien que Gibraltar ou les enclaves espagnoles au Maroc sont des territoires stratégiquement importants, susceptibles d'attiser la convoitise des belligérants. Il lui va donc falloir :

a - transformer l'armée nationaliste espagnole de la Guerre Civile, très hétéroclite, en une armée unifiée et suffisamment importante pour dissuader les agresseurs éventuels de s'en prendre aux intérêts espagnols,

b- dans un contexte de pénurie économique et d'incertitude diplomatique.

La réorganisation de l'Armée espagnole à la fin de la Guerre Civile

On s'intéresse ici exclusivement à l'Armée de Terre. Selon José Maria Bueno, l'Armée de terre espagnole en 1939, c'est-à-dire à la fin de la guerre civile, est composée de 60 divisions, réparties en 18 Corps d'Armée, eux-mêmes répartis en trois Armées : Armée du Sud, Armée du Centre et Armée du Levant (Bueno, 1971, 28-29) (1) (*Voir notes en fin d'article*). Il s'agit là d'un chiffre très important. Même si l'on tient compte du fait que plusieurs de ces divisions sont composées de volontaires italiens, qui ont vocation à rentrer chez eux, un pays ruiné comme est l'Espagne au lendemain de la Guerre Civile ne peut entretenir un tel nombre de grandes unités. En outre, l'armée de la Guerre Civile comportait toutes sortes de milices qui ne pouvaient pas être conservées dans une armée de temps de paix. Le *Boletín Oficial del Estado* N° 206 en date du 24 juillet 1939 organisa donc la démobilisation en disposant :

- a - que l'échelon « Armée » serait supprimé.
- b - qu'il ne subsisterait plus que dix Corps d'Armée, numérotés de I à X.
- c - qu'il ne subsisterait plus que 24 Divisions.

Chaque Division porterait le numéro de son corps d'Armée, augmenté, selon le cas, de « 1 », « 2 » ou « 3 ». Ainsi, les Divisions composant le Premier Corps d'Armée étaient les divisions 11, 12 et 13. Subsistaient, au total, les divisions 11, 12, 13, 21, 22, 23, 31, 32, 41, 42, 43, 51, 52, 61, 62, 71, 72, 81, 82, 91, 92, 93, 101 et 102 (à quoi s'ajoutait une division de cavalerie). Cette énumération fait apparaître au premier coup d'œil que la structure "triangulaire" des Corps d'Armée n'était pas respectée partout. Le Journal Officiel en date du 28 septembre 1939, publié le 1^{er} octobre 1939 va faire des dix Corps d'Armée nouvellement créés les héritiers des Corps d'Armée ayant constitué l'Armée nationaliste pendant la Guerre d'Espagne ; ils recevront les dénominations suivantes :

- Corps d'Armée I : Corps d'Armée de Guadarrama.
- Corps d'Armée II : Corps d'Armée d'Andalousie.
- Corps d'Armée III : Corps d'Armée de Turia.
- Corps d'Armée IV : Corps d'Armée d'Urgel.

- Corps d'Armée V : Corps d'Armée d'Aragon.
- Corps d'Armée VI : Corps d'Armée de Navarre.
- Corps d'Armée VIII : Corps d'Armée de Galice.
- Corps d'Armée IX : Corps d'Armée marocain.
- Corps d'Armée X : Corps d'Armée de Maestrazgo.

Les militaires appartenant à ces nouvelles grandes unités ont le droit de porter au bras droit l'insigne du Corps d'Armée de la Guerre Civile dont les traditions ont été recueillies par les nouveaux Corps d'Armée ; on y aura ajouté le numéro de leur actuelle division (González & Perez, 2000, 49).

Le règlement de 1943

Les photographies prises au cours de la Guerre Civile révèlent une grande hétérogénéité de tenues, souvent au sein d'une même unité et ceci aussi bien dans le camp républicain que dans le camps nationaliste : tenues réglementaires en 1936, tenues récupérées dans des dépôts, vêtements civils d'allure plus ou moins militaire, etc. Les autorités nationalistes avaient suppléé à cette hétérogénéité en créant un système de couleurs d'armes et de service qui permettaient de distinguer les civils appartenant à des corps militarisés des militaires proprement dits, et les militaires entre eux, en fonction de leur arme ou de leur service.

Les nouvelles autorités vont édicter en 1943 un règlement sur les uniformes destiné à donner une apparence homogène aux militaires de l'Espagne "Une, Grande et Libre".

Les insignes des militaires du rang et des sous-officiers restent, pour l'essentiel, inchangés. Il en est de même pour les insignes de grade des officiers subalternes et supérieurs :

- pour les officiers subalternes, de une à trois étoiles à six branches portées au dessus des revers de manches.
- pour officiers supérieurs, de une à trois étoiles à huit branches, portées sur les revers de manches.

Les quatre classes de généraux portaient de une à quatre étoiles, sur un bâton de commandement et un sabre croisé, ou de part et d'autre de ceux-ci.

Une grande variété de symboles d'armes et de services furent introduits. Souvent, ils reprenaient les attributs traditionnels des armes et des services, mais ils se portaient au col, sur des losanges (de couleur rouge). Ces losanges (*rombos*) devinrent véritablement le symbole de l'Armée espagnole pendant la période franquistes et ne furent abolis qu'en 1982.



Figura 25



Figura 26



Figura 27



Figura 28



Figura 29



Figura 30



Figura 31



Figura 32



Figura 33



Figura 34



Figura 35



Figura 36

ADMINISTRACION



Figura 37



Figura 38



Figura 39



Figura 40

ADMINISTRACION



Figura 41



Figura 42



Figura 43



Figura 44

Lámina núm. 4

figure 25 : État-Major.
 figure 26 : Infanterie.
 figure 27 : Cavalerie.
 figure 28 : Artillerie.
 figure 29 : Génie.
 figure 30 : Armement.
 figure 31 : Justice militaire.
 figure 32 : Intendance.
 figure 33 : Corps d'Intervention.
 figure 34 : Service de santé.

figure 35 : Pharmaciens.
 figure 36 : Aumôniers.
 figure 37 : Vétérinaires.
 figure 38 : Train.
 figure 39 : Service géographique.
 figure 40 : Administration.
 figure 41 : Corps auxiliaire.
 figure 42 : Musique militaire
 figure 43 : Garde civile
 figure 44 : Académie militaire.

Les uniformes donnent aux soldats espagnols une silhouette très différente de celle qui était la leur avant la guerre civile ;



UN SOLDAT DE PREMIÈRE CLASSE EN 1935



UN SOLDAT SELON LE RÈGLEMENT DE 1943



TROIS SOLDATS DU GÉNIE FERROVIAIRE À MADRID (LA PHOTOGRAPHIE PEUT DATER DU DÉBUT DES ANNÉES 50, MAIS LA TENUE EST CONFORME AU RÈGLEMENT DE 1943).

De façon générale, l'allure est rendue un peu plus "germanique" par l'adoption de bottes. Cette transformation apparaît également dans la silhouette des officiers.

OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR



Une lourde capote est adoptée, aussi bien pour les officiers que pour la troupe :



Elle est supposée pouvoir être portée avec les pans rabattus, comme dans l'Armée française, afin d'éviter l'usure de ceux-ci :

SOLDAT D'INFANTERIE EN CAPOTE.
AVEC LES PANS RELEVÉS.
CAVALIER EN CAPOTE.



Personnellement, je n'ai jamais vu de preuve (photographie, par exemple) que les capotes aient été portées de la sorte.

Bien entendu, ces nouveaux uniformes n'ont été introduits que progressivement dans un pays appauvri comme l'était l'Espagne à l'issue de la Guerre Civile. Ils ont coexisté avec des effets plus anciens. Mais le Règlement de 1943 a dessiné la silhouette du soldat espagnol, au moins en tenue de service et de sortie, jusqu'à la fin du franquisme.

À la suite de la publication de ce numéro d'*Histomag*, un fil dédié sera ouvert dans la rubrique du Forum « Uniformes, décorations, grades » ; il donnera des détails sur les uniformes spécialisés (troues de montagne, blindés, etc.) de l'Armée de Terre ainsi que sur le règlement de 1946 de l'*Ejército del Aire* et sur les uniformes et insignes de la Marine espagnole.

NOTES :

(1) - Bueno est un lui-même un franquiste déclaré ; il reprend les chiffres donnés par Luis Maria de Lojendio, conseiller au Ministre des Affaires Étrangères Espagnol après-guerre, et lui même très proche du régime. Mais ces chiffres ne sont pas contestés.

BIBLIOGRAPHIE :

Reglamento de Uniformidad, Vestuario y Equipo del Ejército, janvier 1943.

Bueno Carrera, José Maria, *Uniformes Militares de la Guerra Civil Española*, Madrid, San martin, 1971.

Grávalos González, Luis & Calvo Pérez, José Luis, *Distintivos de Destino en la Grandes Unidades*, Madrid, 2000 (à compte d'auteur).

Crédits photographiques :

Illustrations 2, 4 : collection personnelle.

ÉCUSSON DE BRAS DE LA
DIVISION AZUL, PORTÉ
SUR LA MANCHE DROITE
(SUR LA MANCHE GAUCHE
À LA WAFFEN-SS)



La division Azul

par Alexandre Sanguedolce

Décidée à solder la dette d'honneur envers l'Allemagne qui lui a permis de prendre le pouvoir, Franco envoie un contingent de volontaires qui va totaliser 47 000 hommes pour participer à la « *croisade contre le bolchevisme* » sur le front de Leningrad, au sein de l'unité appelée *Division Española de Voluntarios* mieux connue sous l'appellation de division Azul.

Une dette d'honneur...

Malgré les pressions d'HITLER, le général Franco use de beaucoup de prudence et d'habileté diplomatique pour ne pas céder aux exigences allemandes pour entrer en guerre du côté de l'Axe et permettre à la *Wehrmacht* d'entrer en Espagne pour attaquer Gibraltar (opération *Felix*), malgré la signature du pacte *antikomintern* le 27 mars 1939. Après la rencontre avec HITLER à Hendaye, le 23 octobre 1940, Franco précise avec insistance que l'Espagne ne rentrera en guerre que quand elle le pourra et lui et lui seul en indiquera la date. L'intransigeance du *Caudillo* laisse un goût amer à HITLER qui lui reproche son manque de gratitude.

L'annonce de l'attaque contre l'URSS est accueillie par de grands cris de joie en Espagne. Toutefois, le *Caudillo* s'empresse de bien souligner que si l'Espagne a abandonné son statut de neutralité pour la non-belligérance, il maintient son refus d'entrer en guerre contre la Grande-Bretagne dont il craint la puissante *Royal Navy* qui peut l'asphyxier par un blocus maritime. Mais il veut montrer aussi à HITLER son souhait de participer à la croisade contre le bolchevisme.

Cette dette d'honneur, Ramón SERRANO SÚÑER, ministre des Affaires Étrangères et beau-frère de Franco (surnommé le *Cuñadísimo*), propose à l'ambassadeur d'Allemagne Eberhard VON STOHRER, de l'honorer par l'envoi d'une unité espagnole sur le front russe. Récemment investi du poste de ministre des Affaires Étrangères, sa nomination à la place de Juan Luis BEIGBEDER jugé anglophile, souligne la volonté de Franco de se ranger du côté de l'Axe tout en conservant, on l'a vu, le statut de non-belligérant.

...que la Russie doit payer.

SERRANO SÚÑER se rend le 2 juin 1941 au quartier-général de la Phalange pour haranguer du balcon la foule enthousiaste de la *calle de Alcalá*, en tenant le discours suivant :

« *Camaradas: no es hora de discursos. Pero sí de que la Falange dicte en estos momentos su sentencia condenatoria: ¡ Rusia es culpable!. Culpable de nuestra guerra civil.*

Culpable del asesinato de José Antonio, nuestro Fundador, y de la muerte de tantos camaradas y tantos soldados caídos en aquella guerra por la agresión del comunismo ruso. La destrucción del comunismo es condición necesaria para la supervivencia de una Europa libre y civilizada. »

« *Camarades, l'heure n'est plus aux discours. Mais que la Phalange dicte maintenant sa sentence : la Russie est coupable ! Coupable de notre guerre civile. Coupable de l'assassinat de José ANTONIO, notre fondateur et de la mort de tant de camarades et de nombreux soldats dans cette guerre, par l'agression du communisme russe. La destruction du communisme est nécessaire à la survie d'une Europe libre et civilisée ».*

L'instruction générale du 28 juin 1941 permet le recrutement de volontaires qui pour beaucoup proviennent de la Phalange, des classes moyennes et des étudiants universitaires de la SEU (Syndicats Espagnols Universitaires). Cette nouvelle formation est baptisée *Division Española de Voluntarios (DEV)*. Pour la commander, on fait appel au général Agustín MUÑOZ GRANDES. Chef de la 22^e Division d'Infanterie et gouverneur militaire du camp de Gibraltar, il a la confiance entière du *Caudillo*.



LE GÉNÉRAL AGUSTÍN MUÑOZ GRANDES, VÉTÉRAN DE LA CAMPAGNE DU RIF, IL COMMANDE LA IV BRIGADA NAVARRA DURANT LA GUERRE CIVILE

Quatre régiments sont formés à partir des centres de recrutement de Madrid (régiment *Rodrigo*), de Valladolid, Burgos, la Corogne et Valence (régiment *Pimentel*), Barcelone et Valence (régiment *Vierna*) et Algésiras et Séville (régiment *España*). Ils portent selon la tradition militaire espagnole le nom de leur chef de corps. Franco refuse que le corps expéditionnaire soit exclusivement composé de phalangistes et l'encadrement provient en grande partie de l'armée.

Un nouvel uniforme est créé car les volontaires ne pourront pas partir sur l'*Ostfront* avec la tenue espagnole, le pays n'est pas en guerre et observe un statut de non-belligérant. Ce n'est qu'arrivés en Allemagne que les volontaires endosseront le *Feldgrau* et seront entièrement équipés à l'allemande. Cette tenue est composée d'un béret basque rouge rappelant les unités carlistes, du pantalon kaki de la *Legión Española* et la chemise bleue de la Phalange dont la couleur donnera le nom à l'unité de volontaires : la division *Azul*. Dix-huit mille cinq cents volontaires sont recrutés, beaucoup ayant été refusés, des officiers s'engagent même en tant que simples soldats. Les effectifs sont répartis ainsi : 641 officiers, 2 272 sous-officiers et 15 780 hommes de troupe.

Il faut noter la présence de cinquante-quatre membres de la *Guardia Civil*, qui échangeront leur célèbre couvre-chef, le *tricornio*, pour le *Stahlhelm* et le fameux hausse-col (*Ringkragen*) caractéristique de la *Feldgendarmarie*. Mais ce sera le code militaire espagnol et pas allemand qui aura cours. La section sera chargée des tâches de police militaire, patrouilles, du trafic, de la surveillance des bâtiments, etc. Le commandant est le *teniente* Angel JUARRANZ GARRIDO.

Des « étrangers » sont présents dans la division : les *Viriatos*, volontaires portugais à titre personnel, entre cent à cent cinquante (selon les sources) provenant de la *Legión Española* équivalent espagnol de la Légion Étrangère, ainsi que quelques Russes émigrés qui serviront d'interprètes.



MADRID. ESTACION DEL NORTE. LA FOULE ACCLAME LE PREMIER CONVOI POUR L'ALLEMAGNE. AU FIL DU TEMPS ET DES PERTES, L'ENTHOUSIASME SE REFROIDIRA MAIS LES VOLONTAIRES CONTINUERONT À AFFLUER DANS LE CADRE DE LA RELÈVE.



FELDGENDARMES ESPAGNOLS



COIFFÉS DU BÉRET ROUGE DES CARLISTES ET DE LA CHEMISE BLEUE PHALANGISTE, LES VOLONTAIRES RÊVENT D'EN DÉCOUDRE CONTRE L'ENNEMI BOLCHEVIQUE ET RENDRE LA MONNAIE DE LEUR PIÈCE.

Le départ

Les premiers éléments quittent Madrid le 13 juillet 1941 à la *Estacion del Norte* sous les chants de la *Falange* par une foule en liesse criant « *Arriba España !* ». Les wagons sont recouverts d'inscriptions guerrières. Les départs vont s'échelonner jusqu'au 23 juillet. Les convois passent la frontière hispano-française à Hendaye, puis Bordeaux. La traversée de la France se fait sous les huées des Français ou plus probablement des réfugiés républicains. A Blois, des coups de feu sont tirés contre des cheminots français. A Sarrebrück, la frontière avec le IIIe Reich est franchie pour se diriger vers la *Truppenübungsplatz* de Grafenwöhr, l'immense camp d'exercice de la *Heer* en Bavière, rejoint le 17 juillet.



PASSAGE EN FRANCE. L'ACCUEIL EST MOINS EXUBÉRANT QU'AU DÉPART DE MADRID, PARFOIS HOSTILE DE LA PART DE LA POPULATION FRANÇAISE

A Grafenwöhr, l'entraînement prévu pour trois mois sera raccourci. Beaucoup d'éléments ont participé à la guerre civile et sont expérimentés mais les Espagnols s'adaptent mal à la rigoureuse discipline prussienne. La *DEV* est équipée et armée par la *Wehrmacht* et réorganisée à l'allemande, avec trois régiments d'infanterie et un régiment d'artillerie. Ainsi, le régiment de volontaires madrilènes *Rodrigo* est dissous, ses effectifs ventilés dans les trois autres régiments ou affectés au bataillon de remplacement. Le colonel RODRIGO quant à lui, est nommé commandant en second de la division.

Elle est dotée de 5.610 chevaux provenant de Serbie, ce qui provoque l'étonnement car cinq mille conducteurs ont été recrutés dans la perspective d'incorporer une unité motorisée.

Le 31 juillet 1941, Robert LEY chef du *Deutsche Arbeitsfront* (Front allemand du travail) passe l'unité en revue lors de la prestation de serment.



ROBERT LEY VIENT SALUER LA DIVISION AZUL LORS DE LA PRESTATION DE SERMENT.



PRÉSENTATION DES COULEURS. DANS PEU DE TEMPS LE SOLEIL ESTIVAL BAVAROIS NE SERA QU'UN LOINTAIN SOUVENIR AVANT D'AFFRONTER DES TEMPÉRATURES DESCENDANT JUSQU'À

- 40 C

Composition de la division Azul

262º Regimiento de Infantería / Infanterie-Regiment 262 (span.) Regimiento Pimentel.
Coronel/Pedro PIMENTEL ZAYAS.

I Batallón :

Comandante Ángel ENRÍQUEZ LARRONDO.
 1.ª à 3.ª Compañía Fusiles
 4.ª Cia. Ametralladoras (*Maschinengewehr Kompanie*)



ÉTENDARD DU IIE
BATAILLON

II Batallón :

Comandante Matías SARGADOY ALLO.
 5.ª à 7.ª Cia. Fusiles
 8.ª Cia. Ametralladoras (*Maschinengewehr Kompanie*)

III Batallón :

Comandante Ángel RAMÍREZ DE CARTAGENA.
 9.ª et 10.ª Cia. Fusiles
 11.ª Cia. Ciclista
 12.ª Cia. Ametralladoras (*Maschinengewehr Kompanie*)
 13.ª Cia. Apoyo de Artillería
 14.ª Cia. Antitanques (*Pak Kompanie*)

263º Regimiento de Infantería / Infanterie-Regiment 263 (span.) Regimiento Vierna.
Coronel/José VIERNA TRÁPAGA.

I Batallón :

Comandante Joaquín DE LOS SANTOS VIVANCO.
 1.ª à 3.ª Cia. Fusiles
 4.ª Cia. Ametralladoras

II Batallón :

Comandante Vicente GIMENO ARENAS.
 5.ª à 7.ª Cia. Fusiles
 8.ª Cia. Ametralladoras

III Batallón :

Comandante Ricardo SUÁREZ ROSELLÓ.
 9.ª et 10.ª Cia. Fusiles
 11.ª Cia. Ciclista
 12.ª Cia. Ametralladoras
 13.ª Cia. Apoyo de Artillería
 14.ª Cia. Antitanques

269.º Regimiento de Infantería / Infanterie-Regiment 269 (span.) Regimiento Esparza.
Coronel/José MARTÍNEZ ESPARZA.

I Batallón :

Comandante José GONZÁLEZ ESTEBAN
 1.ª à 3.ª Cia. Fusiles
 4.ª Cia. Ametralladoras

II Batallón :

Comandante Miguel ROMÁN GARCÍA
 5.ª à 7.ª Cia. Fusiles
 8.ª Cia. Ametralladoras

III Batallón :

Comandante José PÉREZ PÉREZ
 9.ª et 10.ª Cia. Fusiles
 11.ª Cia. Ciclista
 12.ª Cia. Ametralladoras
 13.ª Cia. Apoyo de Artillería
 14.ª Cia. Antitanques

250º Regimiento de Artillería / Artillerie-Regiment 250 (span.) Regimiento Badillo.

Coronel/Jesús BADILLO PÉREZ.

I Grupo Ligero : *Comandante Ramón RODRÍGUEZ VITA.*
 3 batteries de 105 mm

II Grupo Ligero : *Comandante Mariano DEL PRADO O'NEIL.*
 3 batteries de 105 mm

III Grupo Ligero : *Comandante Ramón Díez ULZURRUN.*
 3 batteries de 105 mm

IV Grupo Pesado : *Comandante Fernando CASTRO ESCUDERO.*
 3 batteries de 150 mm

Panzerjäger-Abteilung 250 (span.)

Aufklärungs-Abteilung 250 (span.)

Pionier-Bataillon 250 (span.)

Feldersatz Bataillon 250 (span.)

250.Ski-Kompanie (Compañía de Esquiadore)

Infanterie-Division-Nachschubführer

Divisionseinheiten 250

En route pour le front

Le 20 août, la division embarque à bord de 128 trains pour l'*Ostfront* et arrive à Suwalky, en Pologne. Sa destination est le *Heeresgruppe Mitte* du *Generalfeldmarschall* Fedor von Bock et la 9. Armee du *Generaloberst* Adolf STRAUß.

La colonne s'étire sur trente kilomètres, en direction de Smolensk. Les Espagnols font mauvaise impression, indisciplinés, se comportant en « *voleurs de poules* », marchant débraillés et en désordre, négligeant les chevaux balkaniques, ce qui entraîne la perte de 1 200 quadrupèdes. Les rapports tombent sur le bureau de von Bock, pas question d'accepter ces « *gitans* » comme il les appelle, qui tardent à parcourir le millier de kilomètres pour rejoindre le front.

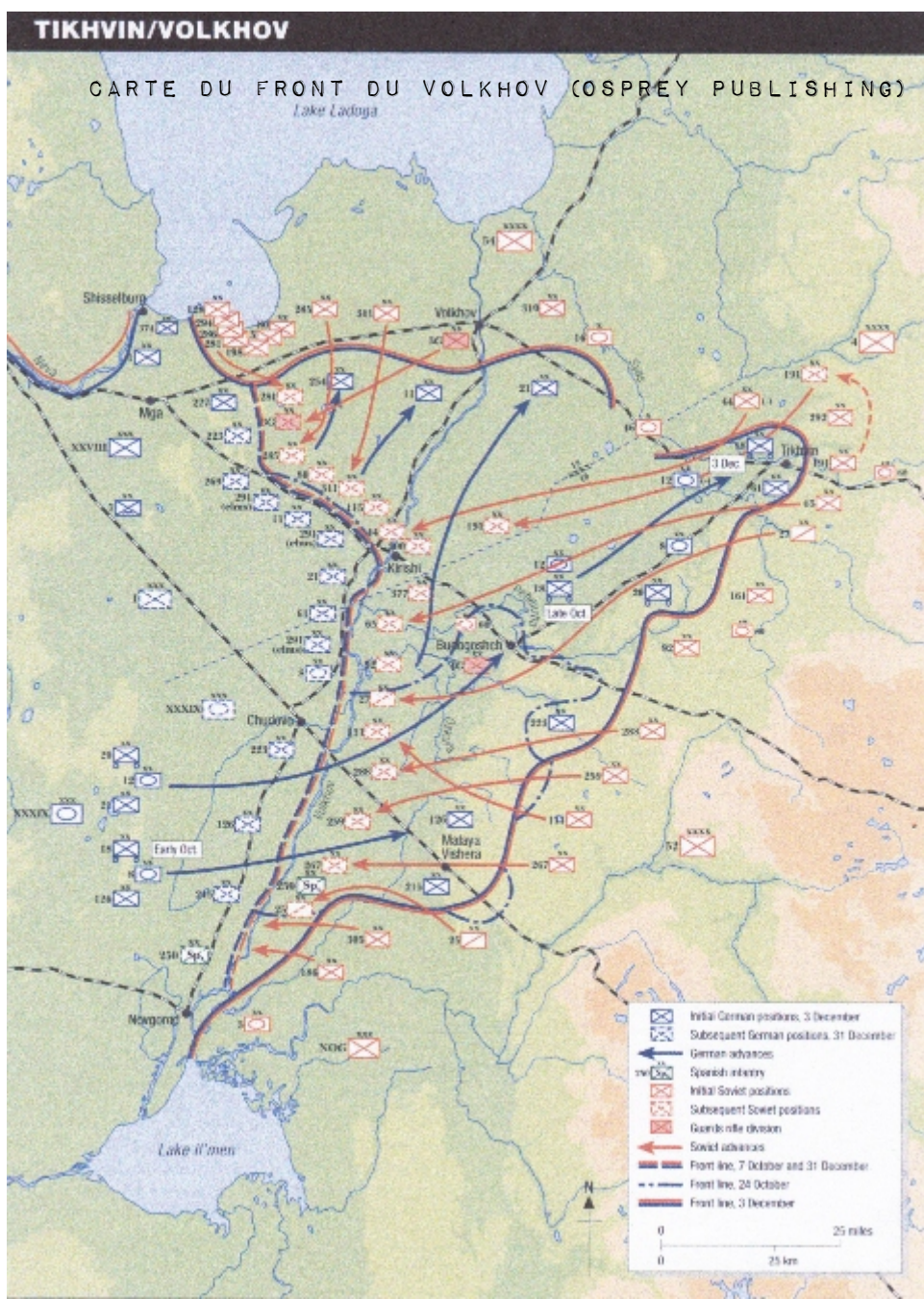
La nouvelle parvient à Muñoz GRANDES, une gifle pour l'honneur espagnol ! Le 3 octobre, il faut rebrousser chemin pour remonter en train de Vitebsk vers le nord, direction le front de Leningrad pour intégrer le *Heeresgruppe Nord* du *Generalfeldmarschall* Wilhelm von Leeb. Sa destination : Novgorod pour se positionner dans le secteur de la 16. Armee du *Generaloberst* Ernst Busch, entre le lac Ilmen et Lubkovo, sur un front de 40 kilomètres le long de la Volkhov, rivière émissaire du lac Ilmen et qui se jette dans le lac Ladoga.

Les Espagnols, fourbus, doivent relever les 126 et 18.ID et occuper leurs positions à partir du 10 octobre. Le quartier-général est établi à Grigorovo. On leur avait promis un secteur calme, le temps de se familiariser avec le front, ils n'en auront pas le temps. Une offensive ambitieuse est projetée pour s'emparer de Tikhvin et faire la jonction avec l'armée finlandaise sur le fleuve Svir, par le lac Ladoga afin de compléter l'encerclement de Leningrad. Pour cela, le HG Nord est réorganisé et la division dépend du *Kampfverband (1)* du *General der Infanterie* Franz von Roques.

Le front du Volkhov

Des reconnaissances sont effectuées par des sections d'assaut de l'*Infanterie-Regiment.269* à bord de canots pneumatiques de l'autre côté de la Volkhov le 16 octobre. *En face, les positions soviétiques sont tenues par la 52^e armée.*

Le 18 octobre, l'opération *Tikhvin (Tichwiner Angriffsoperation)* débute. Une tête de pont est établie de l'autre côté de la rivière, les Espagnols couvrent le flanc sud et vont étonner les Allemands par leur audace en s'emparant de Sitno, Tigoda et Nikitino. La saisie de stocks d'armes permet aux *divisionarios* de faire connaissance avec le PPSH-41, appelé affectueusement *naranjero* (marchand d'oranges).



Le 23 octobre, les Soviétiques passent à la contre-offensive mais les *divisionarios* repoussent toutes les attaques. Le froid commence à faire son effet sur les Latins, soixante-dix neuf cas de gelures sont enregistrés alors que les pertes s'élèvent pour ces premiers combats à 139 morts et 434 blessés.

Cependant, la grande offensive allemande, malgré la prise de Tikhvin, se fige et les Espagnols s'accrochent comme à Possad où le 1/269 est assiégé pendant des semaines. Dans cette petite localité tombe Enrique SOTTOMAYOR, chef du *Frente de Juventudes de Falange*.

La température descend à sous les -40° C.

Finalement, l'offensive est repoussée et le commandement allemand donne l'ordre de se replier le 7 décembre sur les positions de départ, le long de la Volkhov.

Durant ces premiers combats, les Espagnols déplorent 718 morts, 1 832 blessés, 725 cas de gelures graves et 86 disparus.

A partir de décembre, la division fait partie du *XXXVIII Armee Korps* du *General der Infanterie Friedrich-Wilhelm von Chappuis* qui remettra au *Generalleutnant Muñoz GRANDES* la *Croix de Fer de 1^{ère} classe (Eisernes Kreuz I. Klasse)* le 6 janvier 1942 à Grigorovo en récompense du bon comportement de son unité.



LE GENERAL DER INFANTERIE FRIEDRICH-WILHELM VON CHAPPUIS REMET À MUÑOZ GRANDES LA CROIX DE FER DE 1^{ÈRE} CLASSE LE 6 JANVIER 1942 À GRIGOROVO (BUNDESARCHIV).

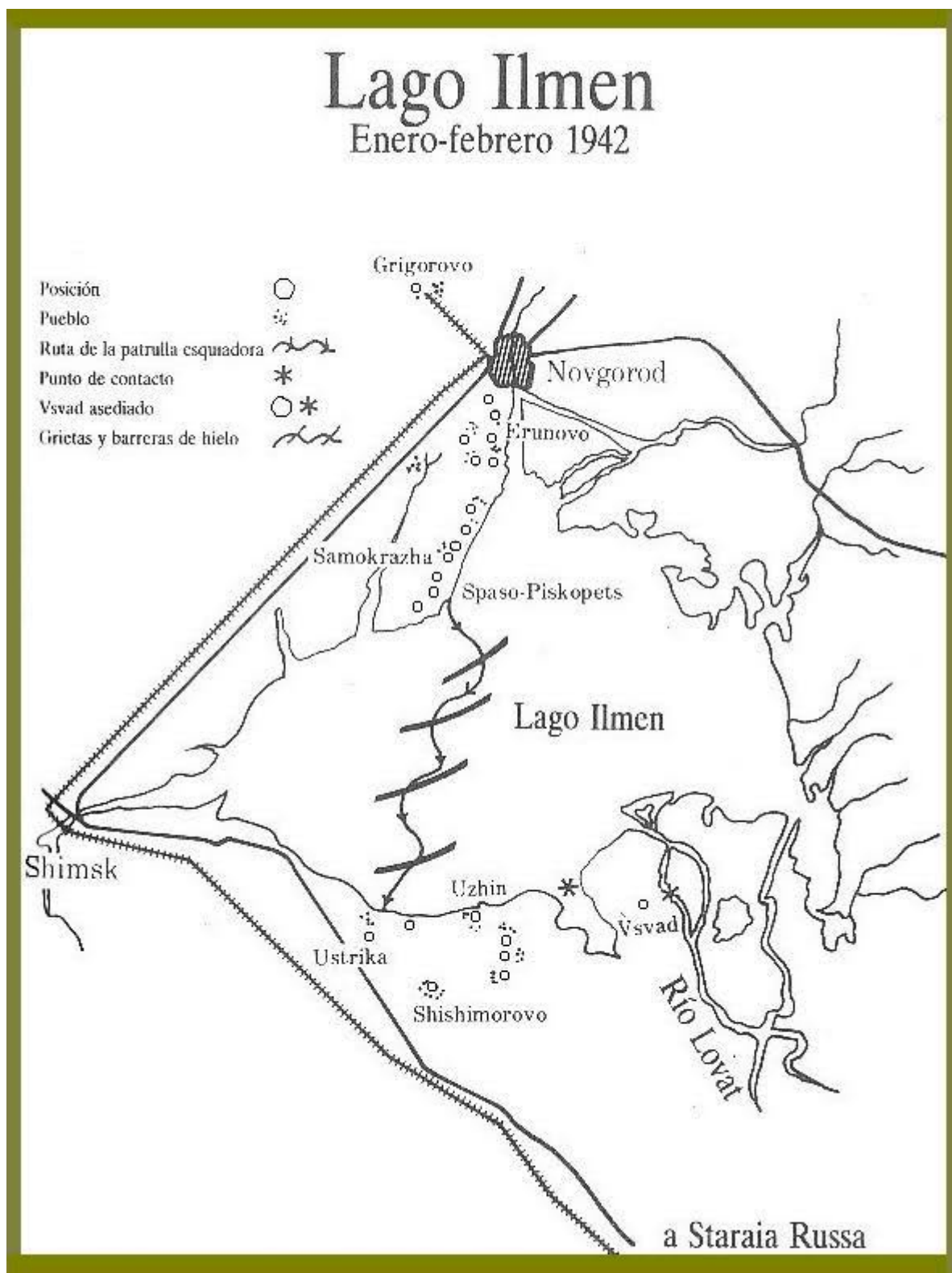
La traversée à skis du lac Ilmen



PATROUILLES À SKI DE LA COMPAÑÍA DE ESQUIADORES.



- HAUPTMANN JOSÉ MANUEL ORDÁS RODRÍGUEZ COMMANDANT LA COMPAGNIE À SKIS



CARTE DE L'ITINÉRAIRE DE LA 250. SKI-KOMPANIE DU CAPITAINE JOSÉ MANUEL ORDÁS

Les Soviétiques entament une grande offensive pour desserrer l'étreinte autour de Leningrad en lançant les 4^e, 52^e et 54^e armées sur la 16. Armee (*Opération Liouban*). La petite garnison allemande de Vsvad (290.ID) (2) commandée par l'*Hauptmann* PRÖHL se retrouve assiégée par le 71^e bataillon à ski, composé de troupes sibériennes. Pour leur porter secours, la 250.Ski-Kompanie (*Compañía de Esquiadores*) de l'*Hauptmann* José Manuel ORDÁS RODRÍGUEZ, forte de 206 hommes et de 70 traîneaux conduits par des *Hiwis* et contenant armes, vivres et munitions, va effectuer un périple de 30 km en partant de Spaspiskopets sur la rive septentrionale du lac Ilmen, traverser en zigzag le lac gelé pour éviter les crevasses, sous des températures atteignant les -50° C. pour atteindre la rive méridionale. Partie le 10 janvier 1942, traversant le lac à skis sous un vent glacial, la compagnie de skieurs parvient à rejoindre Vsvad et soulager les Allemands. A la fin des combats, il ne reste plus que douze hommes valides (dont 34 morts, 7 cas graves de gelures avec amputation des deux pieds et les autres blessés). ORDÁS se verra attribuer la Médaille Militaire Individuelle (*Medalla Militar Individual*), la compagnie à skis recevra la *Medalla Militar Colectiva* ainsi que 32 Croix de Fer décernées par les Allemands.

Durant tout le mois de janvier, les bataillons ou compagnies sont engagés individuellement en soutien aux diverses unités allemandes pour tenter de repousser les forces soviétiques qui ont franchi le Volkhov comme à Teremez où le II./269 du Major Miguel ROMÁN GARRIDO est pratiquement anéanti lors de terribles combats se terminant souvent au corps-à-corps.

Dans la poche du Volkhov

Le 7 janvier 1942, les Soviétiques lancent une nouvelle offensive pour soulager la ville de Leningrad. Le général Kirill MERETSKOV, commandant le Front du Volkhov, décide de percer les lignes allemandes en envoyant une unité d'élite, la 2^e Armée de choc, commandée par le général Andreï VLASSOV afin de pouvoir faire la jonction avec

la 54^e Armée du Front de Leningrad. La 2^e Armée de choc parvient à créer une brèche et pénètre dans les lignes allemandes sur 75 kilomètres, atteignant la voie ferrée Novgorod-Leningrad. Le commandement allemand demande à MUÑOZ GRANDES d'envoyer *des détachements au secours des troupes allemandes isolées et encerclées. A nouveau, le II./269 du Major ROMÁN se distingue en portant secours à la garnison de Maloye Samoshie. Les deux armées soviétiques ne parviendront pas à faire leur jonction et à partir de mars 1942, les Allemands commencent leur contre-offensive et l'armée du général VLASSOV se retrouve enfermée dans une poche, coupée de ses bases. La division Azul va participer à la liquidation de la poche jusqu'au 12 juillet 1942, date de la capture du général VLASSOV.* (3)

Le front de Leningrad

A partir d'avril, les premiers contingents formant la relève (les bataillons de remplacement) commencent à arriver. Il y en aura en tout dix-neuf (16 500 volontaires) en 1942 et 8 bataillons (7 500 volontaires) en 1943. Ils perçoivent tenues, armes et équipement à Hof, dépôt de la division (*Ersatz Kommando Spänische Division*). Il y a aussi la volonté du ministre de la Défense de remplacer les Phalangistes de la division pour les remplacer par des militaires, moins politisés.

Mais MUÑOZ GRANDES préfère ventiler ces renforts dans les compagnies clairsemées à la place du renvoi des vétérans de la campagne hivernale précédente. Quant à Franco, il envisage le remplacement du prestigieux commandant très apprécié par les Allemands par le général Emilio ESTEBAN INFANTÉS, décision qui irrite HITLER. Finalement, INFANTÉS va « cohabiter » temporairement avec MUÑOZ GRANDES comme commandant en second de la division.

Le 23 août 1942, la division connaît sa nouvelle destination : le front de Leningrad où une nouvelle offensive allemande se prépare pour faire tomber l'ancienne capitale des Tsars et c'est le Feldmarschall VON MANSTEIN, le vainqueur de Sébastopol, qui est choisi pour mener cette opération à grande échelle. Avant son départ, le tiers de la division est relevé ; depuis son arrivée sur l'Ostfront, 1 400 hommes sont tombés.

*Les Espagnols rejoignent la 18. Armee du Genera-
loberst Georg VON LINDEMANN et intègrent le
XXIV.AK. Son nouveau secteur couvre une ligne de
front de 29 kilomètres avec les villes de Pouchki-
ne (ex-Tsarskoïe Selo, l'ancienne résidence des
Tsars) et Krasny Bor, entre les rivières Slavianka et
Ishanka.*

L'insuffisance des forces allemandes -tout l'effort militaire est concentré sur Stalingrad- ne permet pas de renouveler l'attaque contre Leningrad et la division espagnole se retranche pour une longue guerre de positions rappelant pour les vétérans les combats devant Madrid.

Le 12 décembre 1942, MUÑOZ GRANDES quitte finalement la division, en passant par Rastenburg, HITLER lui remet personnellement les « Feuilles de chêne » (Ritterkreuz des Eisernen Kreuzes mit Eichenlaub).



ADOLF HITLER REMET AU GÉNÉRAL MUÑOZ GRANDES LA RITTERKREUZ DES EISERNEN KREUZES MIT EICHENLAUB À LA WOLFSSCHANZE DE RASTENBURG, LE 12 DÉCEMBRE 1942 »

Le 12 janvier 1943, les Soviétiques lancent l'opération Iskra (étincelle) pour débloquer Leningrad en éliminant le couloir appelé « col de bouteille » qui sépare le Front du Volkhov du Front de Leningrad. C'est la seconde bataille du lac Ladoga. Pour venir en aide à la 61.ID malmenée, c'est à nouveau au II/269 qu'il est fait appel le 16 janvier. Ce n'est plus le Major ROMÀN qui le commande (il est rentré en Espagne) mais l'Hauptmann Patiño MONTÉS. Le bataillon est envoyé dans la cité ouvrière de Posselok 5 soulager la garnison assiégée (Infanterie-Regiment.132 de la 61.Infanterie-Division du Generalleutnant Werner HÜHNER) avec sur sa gauche l'Infanterie-Regiment.176 (61.ID) et à sa droite l'Infanterie-Regiment.366 (277.ID). Les combats sont d'une violence inouïe, s'achevant souvent au corps-à-corps ce en quoi excellent les Espagnols. Le 28 janvier, sur les 835 hommes du bataillon, il ne reste plus qu'un officier, sept sous-officiers et une vingtaine d'hommes du rang valides.

Krasny Bor : ¡No pasarán!

Les Soviétiques déclenchent une offensive générale (opération Étoile Polaire, en russe *Polyarnaya Zvezda*) sur le HG Nord et le secteur de Krasny Bor défendu par l'IR.262 est l'objectif de la 55^e Armée du général Wladimir Petrovitch SVIRIDOV afin de s'emparer du chemin de fer reliant Leningrad à Moscou appelé chemin de fer « Octobre ».

Le général KLEFFER commandant le L.AK informe le Generalleutnant Esteban INFANTES de l'imminence de l'attaque dont les signes avant-coureurs avaient été décelés par la présence de blindés à Kolpino. Celui-ci décide de renforcer l'IR.262 avec l'*Aufklärungs-Abteilung.250*, le *Pionier-Bataillon.250*, la *250.Ski-Kompanie* et le *Feldersatz Bataillon.250* ainsi qu'un groupe d'artillerie et un groupe antichar.

C'est donc l'IR.262 de l'*Oberst* SAGRADO qui va recevoir le choc de l'offensive : quatre divisions de fusiliers (43^e, 45^e, 63^e et 72^e) et deux régiments blindés (31^e et 46^e) de

la 55^e Armée, en tout 44 000 hommes et une centaine de T-34 et KV-1. Les Espagnols ne sont que cinq mille.



CARTE DES COMBATS DE KRASNY BOR.

L'offensive débute le 10 février 1943 à 06h40 sous un froid de -25°C. Huit cents bouches à feu labourent les premières lignes espagnoles, Esteban INFANTES a auparavant donné l'ordre de ne laisser en première ligne qu'un mince rideau de troupes. L'artillerie soviétique et les orgues de Staline tonnent durant deux heures puis, à 08h30, l'infanterie précédée des blindés fonce sur les positions espagnoles qui sont submergées. Il n'y a plus de liaison entre les unités, les câbles téléphoniques ont été coupés, les postes radio détruits. Le *Feldersatz Bataillon* de l'*Hauptmann* MIRANDA est anéanti, les derniers hommes chargeant au son de *Cara el Sol*, l'hymne de la Phalange. MIRANDA est tué lors de ces affrontements. A la baïonnette, le 2./*Aufklärungs-Abteilung* mène une contre-attaque désespérée, avec seulement les 20 hommes de l'*Hauptmann* ANDUJAR.

L'*Hauptmann* PALACIOS, chef de la 5.*Kompanie* n'a plus de munitions et est capturé avec les derniers hommes qui lui restent. La voie ferrée « *Octobre* » est tenue par la 3.*Komp./1/262* de l'*Hauptmann* RUIZ DE HUIDROBO qui a repoussé tous les assauts russes. Quelques jours avant, il a refusé de partir en permission voir son fils nouveau-né, il ne le connaîtra jamais, fauché par un éclat d'obus, il sera un des huit récipiendaires de la *Laureada de San Ferdinand*, la plus haute distinction militaire espagnole.



ANTONIO PONTE ANIDO DE LA COMPAGNIE DE SAPEURS. SON SACRIFICE LUI VAUDRA LA LAUREADA DE SAN FERDINAND, LA PLUS HAUTE DISTINCTION MILITAIRE ESPAGNOLE.

A 12h00, après des combats très intenses où les Espagnols, isolés, se battent jusqu'au bout, la deuxième ligne tombe à son tour. Le général INFANTES, qui a pris des risques pour se rapprocher de son poste avancé de Raïkelovo, demande un appui aérien qui ne vient pas. La 3^e compagnie de sapeurs, commandée par l'*Hauptmann* Jose Luis ARAMBURU tient toujours ses positions sur l'auto-route Leningrad-Moscou, ses hommes sont encerclés, il parvient à décrocher mais sur ses 172 hommes, il n'en reste que 32. Un T-34 réussi à s'approcher d'une isba, c'est l'hôpital de campagne, la panique est générale. Le sapeur Antonio PONTE ANIDO de la 3^e compagnie de sapeurs, envoyé par Aramburu, blessé, chercher des infirmiers, s'empare d'une mine magnétique et se jette sur le char qu'il parvient à mettre hors de combat. Il se verra également conférer à titre posthume la *Laureada*. L'artillerie espagnole est muette car elle a cessé d'exister. La division est livrée à elle-même car les renforts allemands tardent à arriver, des unités de la *SS-Freiwilligen Legion Flandern*(4), intégrés à la 4. *SS-Polizei-Panzergranadier-Division*, n'arrivant qu'en fin d'après-midi.

La *Luftwaffe* fait son apparition mais c'est trop tard : la ville de Krasny Bor tombe entre les mains de la 63^e Division de Fusiliers de la Garde et est évacuée vers 17h00.

Les Espagnols ont reculé de quatre kilomètres mais l'attaque russe n'ira pas plus loin. Le lendemain 11 février, l'effort russe est porté sur le secteur de la rivière Ishora mais n'a pas la même intensité que la veille. La 55^e Armée a échoué à percer le front et menacer la 18.*Armee*.

Les pertes reflètent l'âpreté des combats : les Soviétiques ont perdu 11 000 hommes, les Espagnols 3 645 dont 300 prisonniers. Parmi eux, l'*Hauptmann* Gerardo OROQUIETA (3.*Komp./262*) et l'*Hauptmann* Teodoro PALACIOS (5.*Komp./262*) ne retrouveront la mère-patrie qu'en 1954. PALACIOS écrira son expérience des goulags dans son ouvrage « *12 ans en enfer* ». Il sera l'unique récipiendaire de la *Laureada* vivant, les sept autres le seront à titre posthume.

Le 19 mars, une dernière attaque de grande envergure est lancée par les Russes et repoussée. Le front demeurera stable jusqu'à l'été 1943. Les volontaires flamands reprendront Krasny Bor le 22 mars suivant.



LA DIVISION AZUL FAIT LA COUVERTURE
EN MARS 1943 DU MAGAZINE SIGNAL

Rapatriement en Espagne

A Madrid, la situation politique a évolué, Ramón SERRANO SÚÑER a été remplacé à la tête du Ministère des Affaires Étrangères par le comte Francisco GÓMEZ-JORDANA le 3 septembre 1942, après les incidents de la basilique de Nuestra Señora de Begoña de Bilbao, opposant phalangistes et carlistes.

Franco, sous la pression de Samuel HOARE (ambassadeur de Grande-Bretagne) et Carlton HAYES pour les USA, et la menace d'un embargo sur l'approvisionnement en matières premières provenant d'Amérique du Sud, ordonne le rapatriement progressif de la division *Azul*. Le comte JORDANA, jugé plutôt anglophile, par un subtil jeu d'équilibriste arrive à faire retirer du front russe la division *Azul*, pour défendre « l'intégrité de la péninsule ibérique ». Il est vrai que les Alliés ont pris possession de la base aérienne de Lajes des Açores en octobre 1943.

Le 12 octobre 1943, Esteban INFANTES apprend par le *Generaloberst Georg VON LINDEMANN*, chef de l'*AOK.18*, que son unité doit être dissoute et retourner en Espagne. Pour les Espagnols, la croisade contre le bolchevisme est terminée. La division est relevée par la *81. ID* et la *123.ID*.

Les retours au pays s'effectuent par un passage obligé à Hof, dépôt divisionnaire pour échanger le *Feldgrau* contre la tenue de la *Division Española de Voluntarios*. Le premier bataillon à partir pour l'Espagne quitte Hof le 27 octobre, le 17 novembre, le général INFANTES, par l'ordonnance n°69, signe la dissolution de la division *Azul*. Le dernier bataillon franchit la frontière franco-espagnole le 18 décembre 1943. La dette d'honneur était remboursée par une dette de sang : 3 934 Espagnols avaient laissé leur vie sur le sol soviétique. 321 prisonniers demeureront dans les goulags russes jusqu'en 1954. Treize ans après, le capitán PALACIOS avec 290 autres camarades, la plupart capturés à Krasny Bor, retrouvent la mère-patrie à Barcelone le 2 avril 1954, évacués d'Odessa le 26 mars par le vapeur grec *Semiramis*.



LE SEMIRAMIS RAMÈNE EN ESPAGNE LES
DERNIERS PRISONNIERS DE GUERRE
ESPAGNOLS, LE 2 AVRIL 1954.

La Legión Azul

Le 19 novembre 1943, une légion espagnole (*Legión Española de Voluntarios*) est créée à l'instar de celles formées au déclenchement de *Barbarossa* par les Belges ou les Français. La légion, de la taille d'un *tercio* (régiment) s'articule en deux *banderas* (bataillons) d'infanterie et une *bandera* mixte. Rassemblée à Jamberg, elle est commandée par le colonel Antonio GARCIA NAVARRO.

La légion intègre la *121. Infanterie-Division* et retrouve le front le 15 décembre 1943 à Schapki et couvre un front de onze kilomètres repoussant deux attaques les 24 et 25 décembre. Suite à l'effondrement du front nord, la légion commence à retraiter le 19 janvier 1944 atteignant la ville de Lioubian pour être évacuée par train sur Luga.

Le 6 mars, cinq mois à peine après sa création, la légion est dissoute. Le 12 avril 1944, le dernier convoi achemine l'unité en Espagne.

Spanische-Freiwilligen-Kompanie der SS

Une centaine d'Espagnols décidés à continuer à combattre auprès des Allemands rejoignent la *357. Infanterie-Division* et la *3. Gebirgsjäger-Division*. Certains volontaires n'hésitent pas à franchir la frontière pyrénéenne pour s'engager dans l'armée allemande. Ils seront en tout 1 200 à servir dans les différentes branches de la *Heer*.

Une *Spanische-Freiwilligen-Kompanie der SS 101* est formée à Stablack près de Königsberg en juin 1944 avec 140 volontaires, composée de 4 sections de Grenadiers. 150 autres forment la *Spanische-Freiwilligen-Kompanie der SS 102*.

Les SS espagnols ont été regroupés dans la *3./I/70Rgt.* de la *28. SS-Freiw. Gren. Div. Wallonien*. Les survivants de la campagne de Poméranie/Oder sont transférés (mi-mars 45) à la *11. SS-Freiwilligen-Panzer Grenadier-Division « Nordland »* du *III. SS-Deutsches Panzerkorps*. Regroupés dans la *Einheit Ezquerro* et commandés par l'*Hauptsturmführer* Miguel EZQUERRA SANCHEZ, ils combattront dans les ruines de Berlin avec les SS français, les survivants rejoindront les autres prisonniers espagnols de la division *Azul* et ne rentreront en Espagne qu'en 1954. EZQUERRA parviendra à échapper à la captivité.

On retrouvera des Espagnols dans l'*Einsatzgruppe Pyrenäen* du *Sonderstab F* traquer des résistants français dans les Pyrénées ou également dans une section du *81. Waffen-Grenadier Regiment* de la *29. Waffen-Grenadier Division der SS « (Italienische Nr 1) »*.

NOTES

1 Le groupe VON ROQUES est une unité ad-hoc dont la division Azul est la principale composante, avec des éléments de la 126.ID et de la 18.ID (mot.), ainsi que des pontonniers et des bataillons de sapeurs.

2 la garnison de Vsvsad est composée des unités suivantes :

-Panzerjäger-Abteilung.290

-Kradschützen-Bataillon.38

-Wach-Bataillon.615

-6.Kompanie Luftgau Nachrichten-Regiment.1

-membres de la milice collaborationniste locale

3 l'attitude timorée de VON CHAPPUIS qui a montré du dédain envers les Espagnols lui vaut son limogeage à la tête du XXXVIII.AK en avril 1942. Il se suicide à Magdebourg le 27 août 1942.

4 voir *Histomag 92*, la *27.SS-Frew.Grenadier-Division « Langemarck »*

SOURCES

Carlos Caballero Jurado, *Mourir en Russie. La División Azul en Krasny Bor*. Ed. Quiron

Carlos Caballero Jurado, *Apunti sulla division Azul*, Revue Volontari N°36. Marvia Ed.

Carlos Caballero Jurado, *Blue Division Soldiers*, Osprey Warriors 142.

François de Lannoy, *La Division Azul*, 39/45 Magazine N°126.

Général Ramon Salas Larrazabal, *La Division Azul*, JSTOR, PUF.

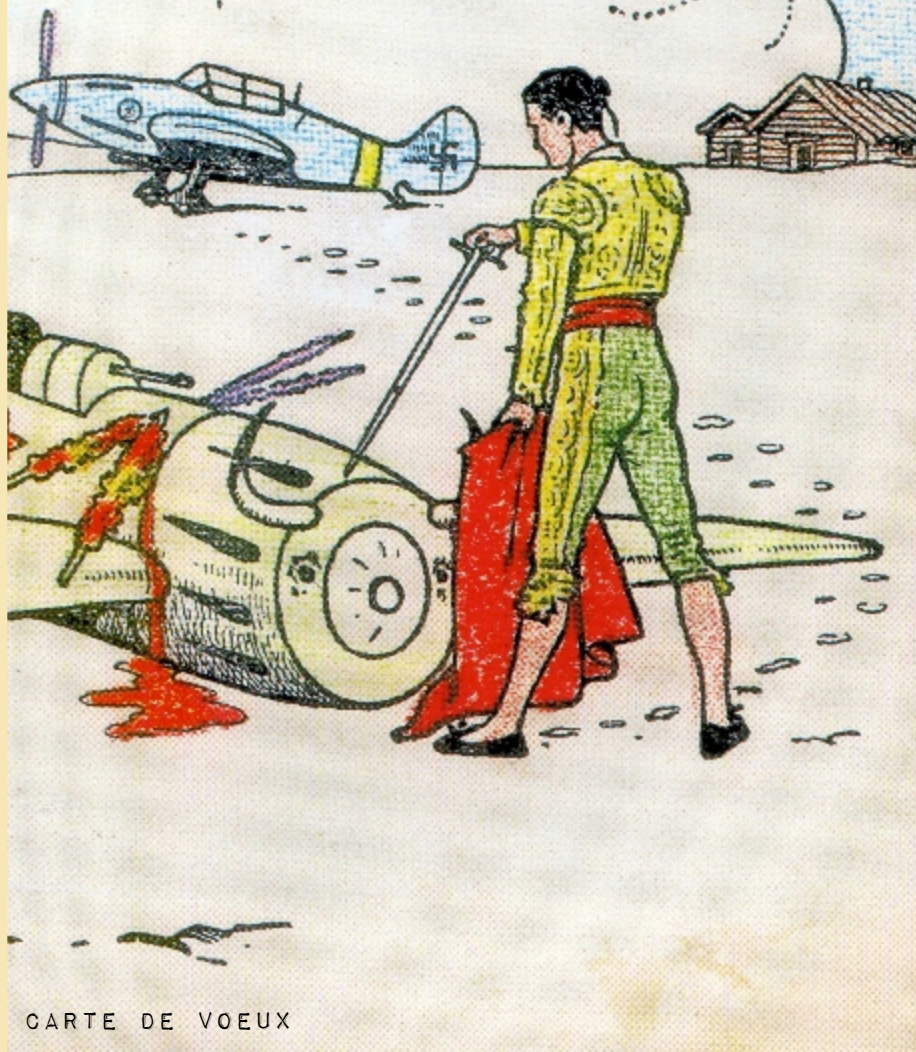
Saint-Loup, *La Division Azul*, Presses de la Cité, 1978.

John Scurr, Richard Hook, *Germany's Spanish Volunteers 1941-45*, Osprey, Men-At-Arms Series 103

L'escuadrilla Azul

par Felipe del Rio

Adaptation de Jean-Yves Goffi



CARTE DE VOEUX

La nouvelle de l'attaque allemande contre l'Union soviétique, le 22 juin 1941, a été reçue en Espagne avec une grande satisfaction. En effet, on venait de connaître le terme d'une guerre civile où la *España nacional* avait vaincu le communisme qui voulait s'imposer avec l'aide de l'URSS ; d'un autre côté, on pensait que cela écartait le danger d'une invasion allemande, rendue plausible étant données les relations tendues entre les deux pays après l'échec des négociations de Hendaye. Le général Francisco FRANCO proposa l'envoi d'une unité de volontaires pour lutter sur le Front de l'Est, offre qui fut acceptée par l'Allemagne deux jours plus tard. Mais les chefs de l'Armée de l'Air désiraient participer également à la lutte contre l'URSS. Ainsi, en même temps que le gouvernement espagnol décide l'envoi en URSS d'une force expéditionnaire de volontaires, il décide aussi que le contingent terrestre sera complété par une composante aérienne, de la taille d'une escadrille de chasse. On commençait déjà à organiser la *División Azul* ; l'État-Major de l'Armée de l'Air, de son côté, initia les préparatifs en vue de l'envoi successif de plusieurs escadrilles qui entreraient en action sur le front de l'Est, selon un système de rotation semestriel.

GÉNÉRALITÉS

Dans la *Luftwaffe*, cette unité a été connue sous le nom de *15 Spanische Staffel*, rattachée au 27^e Groupe de Chasse (JG27), une unité d'élite commandée par Wolfram VON RICHTHOFEN (un ancien chef de la Légion Condor durant la Guerre Civile espagnole). En réalité, ce sont cinq escadrilles qui se sont succédées sur le front russe entre 1941 et 1944, chacune étant engagée pour six mois à peu près. Son emblème était inspiré de celui de la *Patrulla Azul* de Joaquín GARCÍA-MORATO, le leader de l'aviation de chasse nationaliste durant la Guerre Civile espagnole.

Par conséquent, pendant la Seconde Guerre mondiale, cinq escadrilles d'aviation espagnole ont servi aux côtés de la *Luftwaffe*. Elles ont été connues sous le nom de *Escuadrillas Azules* et sont restées sur le front de l'Est jusqu'au retrait définitif de tous les volontaires espagnols (en juin 1944).

Elles n'ont pas été présentes simultanément. Leur participation à la campagne de Russie est restée indépendante de celle de leurs compatriotes de la *División Azul*. Leurs missions ont concerné le secteur du Groupe d'Armées Centre ; elles sont intervenues lors de l'offensive allemande sur Moscou et des batailles de Kharkov, Smolensk et Koursk.

Sur le nez des *Messerschmitt Bf 109* de la 1^{re} Escadrille, les mécaniciens ont peint l'emblème du groupe de chasse de García MORATO, accompagné du chiffre romain deux (II) : il s'agissait d'indiquer que c'était la deuxième fois que la célèbre unité combattait le communisme. L'emblème de la 2^e Escadrille comportait la Croix de Santiago, ou Croix de Compostelle. Celui de la 3^e Escadrille comportait une *Balkenkreuz* pour symboliser l'association avec la *Luftwaffe*. L'insigne de la 4^e Escadrille était celui de la *Patrulla Azul* superposé sur le symbole de la chasse allemande (la flèche ailée, entourée par une couronne de lauriers).

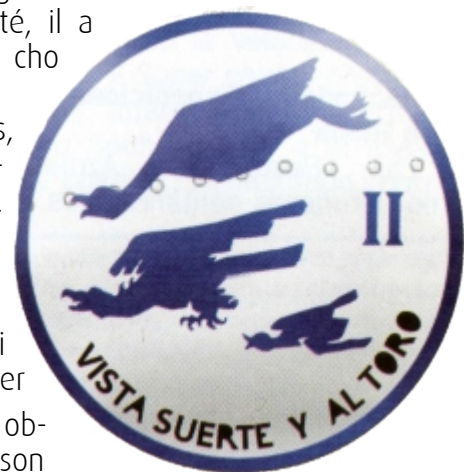


Enfin, celui de la 5^e Escadrille reprenait celui de la 1^{re} Escadrille, mais avec un chiffre cinq (V) romain en lieu et place du II. L'Armée de l'Air espagnole était, par de nombreux aspects, mieux préparée que l'Armée de Terre pour être incorporée à l'armée allemande, puisque plusieurs de ses pilotes avaient volé aux côtés des Allemands de la Légion Condor pendant la Guerre Civile. Ils connaissaient leurs tactiques qu'ils avaient mises en œuvre à d'innombrables reprises. Quelques pilotes avaient même déjà volé dans les avions qui allaient leur être affectés ensuite. L'aviation espagnole espérait aussi, en rejoignant la *Luftwaffe*, réactiver ses connaissances et sa formation. Ainsi des relais ont été constitués pour les pilotes et le personnel au sol au retour de leur période de seulement six mois au front.

LA «PRIMERA ESCUADRILLA AZUL»

Une fois que le commandant Angel SALAS LARRAZABAL, l'un des meilleurs pilotes espagnols de chasse avec 17 victoires confirmées pendant la Guerre Civile, a été désigné comme commandant de l'unité, il a commencé à choisir, parmi les pilotes volontaires, ceux qui intégreraient l'escadrille. Mais il faut noter cependant que le commandant José MUÑOZ JIMENEZ, qui devait commander la 2^e Escadrille, a obtenu, grâce à son amitié avec SALAS et à son insistance devant le Ministre de l'Air, de faire partie de la 1^{re} escadrille.

Le 14 juillet 1941 l'escadrille a été constituée ; dix jours plus tard, le 24, elle est partie de Madrid en direction de Berlin, où elle est arrivée dans l'après-midi du 27. Elle a alors été dirigée vers l'École de Chasse n°1, située à Werneuchen, où elle a été accueillie par l'*Obersleutnant* von HOUWALD, commandant de cette école. Le 29, le planning de leur instruction a été communiqué aux pilotes ; l'après-midi ils ont commencé à voler sur des *Messerschmitt Bf 109 D* et *109 E*.



La plupart des Espagnols avaient volé, pendant la Guerre Civile sur le *Fiat Cr-32* (surnommé « *Chirri* » par les nationalistes) ; certains avaient aussi volé sur les *Messerschmitt Bf 109 B-2*, *E-1* et *E-3*. Par conséquent, le commandant SALAS a réparti ses pilotes en trois groupes : l'un était composé par les pilotes ayant déjà une expérience solide du *Messerschmitt* ; le deuxième était composé de ceux qui avaient déjà volé sur cet appareil, mais qui ne l'avaient plus piloté depuis un certain temps et qui étaient destinés d'abord à voler sur *Arado Ar 96* ; le dernier était constitué par ceux qui ne connaissaient pas du tout le *Me 109* et qui devaient bénéficier d'un programme d'instruction plus approfondi.

Les officiels allemands considéraient les Espagnols comme des novices qui n'avaient jamais vu un avion moderne, ce qui provoquait un certain malaise. C'est ce que met en évidence l'anecdote du lieutenant mécanicien Fernando URTASUN. Soumis à un test de connaissance, consistant à trouver trois défauts dans un moteur il a attendu la dernière seconde avant de répondre aux examinateurs, sans se démonter : « *Voilà les trois défauts que j'avais à voir et en voici deux autres que je n'avais pas à voir, parce que vous ignoriez qu'ils existaient* ».

L'irritation des pilotes était accrue par ce qu'ils percevaient comme un entraînement excessivement long. La moitié d'entre eux, en effet, avait plus de cinq victoires aériennes et, au total, ils en comptabilisaient 79.

Enfin, le 28 du mois de juillet, l'ordre a été donné pour que le lieutenant Demetrio ZORITA ALONSO et l'*Oberstleutnant* SCHULTZ partent en *Ju 160* vers un aérodrome de campagne ; ils vont s'y entretenir avec l'*Oberst* Werner MÖLDERS, qui connaissait très bien les Espagnols du fait de sa participation à la Guerre d'Espagne au sein de la Légion Condor. Il y avait commandé le groupe de chasse *JG88* dont il avait été le plus grand As avec quatorze victoires confirmées. Immédiatement après, ils ont fait route vers un autre aérodrome où Demetrio ZORITA a pu voir un bon nombre de *Polikarpov I-16* et *I-153* incendiés.

Le lendemain, le responsable de cet aérodrome lui a donné l'opportunité exceptionnelle de participer à sa première sortie de combat en participant à une escorte de *Junkers Ju 87 B-2* « *Stuka* ». À son retour, le général VON RICHTHOFEN a fait savoir aux Espagnols impatients que leur départ vers le front était imminent. Mais l'ordre de départ vers l'aérodrome de Moschna comme *15./JG27* (15^e escadrille du groupe de chasse 27) ne leur parvint que le 19 septembre.

Enfin le 26 Septembre, douze *Bf 109 E-3* ont décollé en direction de Moschna. Après avoir fait escale à Bialystok et à Minsk, ils sont arrivés à destination le 1^{er} octobre, non sans avoir subi quelques incidents. Là, on a informé les Espagnols que, malgré leur appartenance officielle au *JG27*, ils allaient être intégrés au *II(S)LG2*, un Groupe d'Assaut doté de *Messerschmitt Bf 109 E* et *Henschel Hs 123* appartenant au *VIII.Fliegerkorps*, dont le chef était le général VON RICHTHOFEN. Le *II(S)LG2* était commandé par le *Major* Otto WEISS. Il a signifié au commandant SALAS qu'il n'y avait pas de temps à perdre : ses pilotes devaient être prêts à entrer en action dès le lendemain, qui marquait le début de l'offensive contre Moscou.

Dès le 2 octobre les Espagnols décollent pour la première fois avec leurs « *tripalas* », le nom par lequel ils désignaient les *Bf 109 E* depuis l'époque de la Guerre Civile. Deux paires, formées par le Commandant SALAS et le Lieutenant IBARRECHE et par le Capitaine ALLENDE et le Lieutenant BUSQUETS, vont protéger les *Bf 109 E* et *Hs 123* dans le secteur de la route de Petschanitschino à Komary, mission qu'elles ont réalisées en toute sécurité. À 10.50 h. ils repartent et décollent pour fournir une couverture aérienne aux colonnes blindées dans leur avance, ainsi

qu'aux *Hs 123*. SALAS, RUBIAL, ALLENDE et ALCO CER, accomplissent cette mission sans incident notable. Mais, en revenant à la base, SALAS remarque que l'artillerie antiaérienne fait feu sur quelques avions qui volaient plus haut ; il s'agissait de douze *MiG-3* (les fiches d'identification officielles les désignaient comme des *I-18*). Il met le moteur de son *Messerschmitt* à fond et manœuvre pour attaquer celui qui se trouvait à gauche d'une patrouille de trois ; mais le pilote soviétique s'échappe en piquant à la verticale. Quelques instants plus tard, SALAS observe un peu plus haut une formation de six bombardiers *DB-3*, avec une escorte de quelques *I-16* « *Ratas* ». Sans hésitation, il les attaque, mais les mitrailleuses et le canon de son appareil se sont enrayés de sorte qu'il n'a pu tirer. Le capitaine ALLENDE et le lieutenant RUBIAL avaient suivi son action mais le lieutenant ALCO CER s'est trouvé désorienté et il n'a pas réussi à trouver la direction exacte de l'aérodrome.

À court d'essence, il a tenté un atterrissage forcé, train rentré. Mais il a omis d'ôter le collimateur de son appareil, faute qui lui a coûté la vie puisqu'il l'a heurté de la tête au moment où son appareil a touché le sol. Il s'agit d'une négligence inexplicable pour un pilote avec 128 missions de guerre et 5 victoires aériennes dans son palmarès au cours de la guerre d'Espagne.

Le 12 octobre voit la fin des opérations à partir de Bjeloj. Tout le monde se déplace sur le terrain d'aviation de Kunaja, à l'exception de MENDOZA et O'CONNORS qui attendent que la réparation de leurs avions soit terminée et de RUBIAL et KINDELÁN qui partent en *Ju 52* à Varsovie, afin de percevoir deux nouveaux *Bf 109 E*. Le 13 octobre, qui pour certains est un nombre de mauvais augure, trois victoires sont enregistrées au cours d'une mission de reconnaissance au-dessus du terrain ennemi de Kalinin : un *I-16* est détruit par SALAS, un autre par BAYO et un biplan de type ignoré par IBARRECHE.

Le lendemain, selon les souvenirs du commandant SALAS, c'est une des plus belles missions de son séjour en Russie que l'escadrille réalise. Une chasse libre est organisée sur le secteur de Kalinin. Deux paires (*schwarm*) décollent : SALAS et BAYO d'une part, LACOUR et BUSQUETS de l'autre. Une fois en l'air, trois bombardiers *DB-3* escortés par des chasseurs soviétiques sont repérés ; ils sont en train de bombarder des troupes de la *Wehrmacht*. Les Espagnols se portent à leur rencontre. SALAS abat un ailier après avoir incendié son moteur et il manœuvre immédiatement pour se mettre en position de tir sur l'autre ailier. Entraîné par l'ardeur du combat, il n'a pas réalisé que BAYO se trouvait très près, faisant feu de son côté sur l'avion ennemi après avoir abattu le *leader* de la formation. Voyant la manœuvre de SALAS, BAYO tente *in extremis* d'éviter le choc, mais son hélice endommage une partie du gouvernail de direction du *Bf 109 E* de SALAS. Celui-ci, malgré tout, parvient à abattre le *DB-3* et à retourner à la base sans trop de difficultés.

Le même jour est marqué par l'arrivée d'un *Fieseler Fi 156* « *Storch* » ; c'est celui du *Generalfeldmarschall* KESSELRING, commandant la 2^{ème} *Luftflotte*. Il est venu féliciter les Espagnols pour leurs succès au cours des douze jours qui ont précédé sa visite. Ils ont effectué 211 missions de guerre et obtenu 8 victoires, malgré leur appartenance à un Groupe d'Assaut, ce qui a rendu difficile une confrontation directe avec les chasseurs soviétiques.

La ville et l'aérodrome de Kalinin ayant été occupés, le 13 octobre est consacré à la protection des *Ju 52* qui, chargés d'approvisionnements, rejoignent le nouvel aérodrome. Les Espagnols s'installent sur ce terrain à partir du 16 octobre. Ce jour-là, BAYO, LACOUR et CESTEROS engagent deux *DB-3* ; le premier est abattu par l'artillerie antiaérienne tandis que le second s'éloigne en émettant de la fumée après avoir été touché par BAYO qui, de son côté, a reçu quatre impacts. Le terrain de Kalinin se trouvait situé sur le front même et l'avance rapide des troupes allemandes avait créé un vide entre les troupes d'avant-garde et les gros.

Le 17 octobre, au cours d'une mission de chasse libre, SALAS, MUÑOZ et IBARRECHE ont repéré un aérodrome dépourvu d'avions et ont entrepris de mitrailler les installations et les véhicules qui s'y trouvaient. Ils étaient loin d'imaginer, cependant, qu'au même moment leur propre aérodrome était attaqué par cinq chars russes, dont deux ont réussi à pénétrer sur le terrain. Les Espagnols ont réussi à décoller en hâte avec les *Hs 123* et quelques *Bf 109* qui ont réussi à détruire le premier et mettre en fuite le second.

Durant son séjour en Russie, l'escadrille a effectué 422 missions de combat, de protection des bombardiers (particulièrement dans la « *Poche de Viasma* ») et de chasse libre. Ses pilotes ont participé à 94 combats aériens, abattant 14 avions ennemis. Ses pertes ont été les suivantes : cinq officiers (commandant MUÑOZ, capitaine Arístides GARCÍA LÓPEZ et les lieutenants ALCOCCER, RUBIAL et BARTOLOMÉ) auxquelles s'ajoute un nombre indéterminé de personnels au sol.

En avril 1942, l'escadrille revient en Espagne. Elle a opéré à partir de nombreuses bases : Moschina (au sud-ouest de Smolensk), Bllelov (front de Moscou), de Kalinin, de Staritz, de Staritza, Rudsa (à 80 kms de Moscou), Klin, Duguino et Vitebsk.

LA «SEGUNDA ESCUADRILLA AZUL»



Avec à sa tête le commandant Julio Salvador Díaz BENJUMEA, son effectif était de 19 pilotes qui ont participé à 1.312 missions de vol et à 117 combats aériens, en abattant 13 avions ennemis. On a comptabilisé trois tués (deux officiers et un soldat). Elle a été constituée le 6 février 1942 à Morón. Jusqu'au 2 mars elle a été à l'instruction en Espagne sur les bases de Morón et Tablada. Le 8 juin, l'escadrille arrive à sa base d'opérations sur l'aérodrome d'Orel-Ouest, qui se trouve en plein milieu du flanc sud du Groupe d'Armées Centre et le flanc nord du Groupe d'Armées Sud. L'escadrille est affectée au JG51 « MÖLDERS », comme 15./JG51. L'unité est équipée d'avions *Messerschmitt Bf 109 F-2*. Un avion de transport Junkers *Ju 52 3m* lui est affecté. Il effectue la liaison entre Berlin et l'escadrille Azul ainsi que la division Azul, avec un rôle tout particulier d'avion postal. De même, il servira au transport du courrier entre Berlin et Madrid.

Si l'on entre dans le détail, on note que, le 6 février 1942, le personnel qui devait constituer la 2^{ème} escadrille expéditionnaire en Russie se concentre sur l'aérodrome de Morón de la Frontera, siège de l'école de Chasse. Celle-ci est dirigée par le commandant Julio Salvador Díaz BENJUMEA, le seul survivant de la mythique « *Patrulla Azul* », qui avait obtenu le palmarès de 23 victoires durant la Guerre Civile Espagnole.

Par rapport aux normes de la 1^{ère} escadrille, quelques variantes ont été introduites dans la 2^{ème} escadrille ; elles seront conservées pour les escadrilles suivantes. D'abord, son chef serait dénommé « *Commandant Inspecteur* », le commandement opérationnel de l'escadrille revenant alors au capitaine le plus ancien. Cela avait l'avantage de donner plus de liberté au Commandant Inspecteur pour s'acquitter de ses autres fonctions, puisqu'il devait résoudre des questions organisationnelles et administratives avec ses supérieurs de la *Luftwaffe*. Personne ne voulait se retrouver dans la situation du commandant Angel SALAS, qui ne s'était jamais absenté un seul instant des aérodromes où l'escadrille opérait et qui a effectué toutes ses missions de guerre comme un pilote « *normal* ».

D'un autre côté, l'escadrille a disposé d'un Junkers *Ju 52* de l'Armée de l'Air Espagnole, repeint aux couleurs de la *Luftwaffe* et qui avait pour mission la liaison entre l'*Infanterie-Division.250* (la « *División Azul* »), implantée au nord de l'Union soviétique et l'« *Escuadrilla Azul* » implantée au centre.

Une autre différence importante par rapport à la « *Primera Escuadrilla* » a été la désignation de ses pilotes, qui correspondaient à des situations bien différentes : on trouvait, en effet, des vétérans de la Guerre Civile avec l'expérience du combat aérien ; d'anciens combattants de la Guerre Civile qui avaient combattu dans des unités terrestres et qui avaient suivi le cours de pilotage et obtenu leur brevet de pilote une fois la guerre terminée et enfin de jeunes pilotes, quelquefois de 19 ou 20 ans seulement, qui venaient de se qualifier à l'École de Chasse.

Le 8 février, les pilotes se sont déplacés vers la base aérienne de Tablada, à Séville, afin de réaliser un petit entraînement à partir du retour d'expérience des membres de la 1^{ère} escadrille. Les avions utilisés ont été le *Messerschmitt Bf 109 B-2* immatriculé 6.19 et les *Messerschmitt Bf 109 E-3* immatriculés 6.110 et 6.115, mais à dire vrai, cet entraînement a beaucoup laissé à désirer.

Le 24 février, c'est le départ pour la base aérienne de Getafe, dans les environs de Madrid, où les pilotes sont inspectés par le Ministre de l'Air, le général Juan VIGÓN. Ils reçoivent l'ordre de partir le 28 pour l'Allemagne. Le 1^{er} mars, c'est le passage de la frontière française, les autorités allemandes les recevant à Hendaye. Le voyage continue. Les Espagnols arrivent à Berlin le 4 mars au matin. Ils sont ensuite dirigés à l'École de Chasse n°1 de Werneuchen, où ils sont cantonnés. L'entraînement commence le 9 mars mais il n'a pas été ce que les pilotes souhaitaient puisqu'il s'est limité à des exposés théoriques, à une instruction militaire de fantassin, au maniement du fusil *Mausser 98K* ; bref, à tout sauf... voler ! Devant les récriminations des Espagnols, les Allemands se sont confondus en excuses peu compréhensibles mais les choses sont restées en l'état. Enfin, le 17 mars, les Espagnols revêtent pour la première fois l'uniforme de la *Luftwaffe* et jurent fidélité au *Führer* pour la Campagne de l'Est « *... dans la lutte contre le communisme.* »

Dès le 23 mars, les classes de pilotage commencent. Mais elles ne concernent que les vétérans qui ont l'expérience du *Messerschmitt Bf 109 E*, avec qui en fait peu de pilotes voleront : un vol de 10 minutes avec un décollage et deux atterrissages. Les Espagnols sont fatigués par les conférences théoriques auxquelles ils sont contraints d'assister ; les quelques vols qu'ils accomplissent, puisqu'ils disposaient seulement de quatre avions, ne changeront pas grand-chose.

Le 25 mars, on apprend avec plaisir que l'escadrille serait équipée des *Messerschmitt Bf 109 F-2*, même s'il faudra attendre plus de quinze jours pour qu'il soit possible de les prendre en main. On est aussi informé du fait que l'escadrille serait incorporée comme *15 e Staffel* au *Jadsgruppe JG51 « MÖLDERS »*. C'est là une information très importante puisque, par opposition à la « *Primera Escuadrilla* », les Espagnols constitueraient une vraie escadrille de chasse et non une escadrille d'assaut, comme leurs prédécesseurs.

Les incidents déplaisants se succèdent, apparemment sans fin : cinq *Bf 109 F-2* sont bien pris en compte (suivant la coutume espagnole ils ont baptisés comme « *Zacutos* » qui signifie « sac à main » en basque, surnom donné aux *Bf 109 F*); mais comme ils revenaient du front, ils devaient subir une révision générale. Et donc, il ne restait que trois *Messerschmitt* en état de voler.

Le 12 mai, durant une séance de « *prise en main* », le lieutenant Federico GARRET RUEDA, plus connu sous le surnom de « *Chanquete* », a senti son appareil tirer à gauche au décollage. Il n'a pas pu en reprendre le contrôle et, par conséquent, il a réalisé un « *cheval de bois* », endommageant une aile, une jambe du train d'atterrissage et l'hélice. Par chance, il est sorti indemne de l'accident.

Le lendemain, à l'atterrissage, le lieutenant URQUIOLA a frôlé le sol avec le bout de son aile gauche, l'endommageant. Trois jours après le lieutenant MEDRANO a également touché le sol avec l'une des ailes de son avion après avoir atterri et l'a endommagée. Tous les vols ont été suspendus, puisqu'il n'y avait plus un seul avion opérationnel. Heureusement, quelques jours plus tard, l'escadrille a pris en compte, à Werneuchen, quinze *Bf 109 F-2*, la dotation de la « *Segunda Escuadrilla* ».

Avec ces appareils, trois patrouilles ont été formées. La première avec les n°1 à 5 ; la deuxième avec les n°6 à 10 ; la troisième avec les n°11 à 15. Ces chiffres ont été peints sur l'emblème de capot qu'avait adopté la 2^e escadrille, à savoir l'emblème du commandant Joaquín García MORATO de la « *Primera Escuadrilla* » sur la Croix de Santiago en rouge.

Dans un premier temps, la 2^e escadrille obtint six victoires confirmées (et quatre autres probables). Se sont particulièrement distingués au combat le capitaine GAVILÁN et le capitaine NORIEGA. Quand l'offensive allemande a atteint la rivière Don-Vorozneth, l'offensive s'est dirigée vers Stalingrad, loin de la base assignée aux Espagnols. Ce déplacement du centre de gravité du front s'est traduit par une diminution des chances d'abattre des appareils ennemis au cours des mois suivants. Le sous-lieutenant NAVARRO et le caporal mécanicien ZARO sont morts dans un accident dû à des causes mécaniques. La 2^e escadrille est rentrée du Front russe en novembre 1942.

LA «TERCERA ESCUADRILLA AZUL»



Elle a été commandée par le commandant Carlos FERRÁNDIZ ARJONILLA. Elle a compris 19 pilotes qui ont participé à 1.716 missions aériennes, pris part à 112 combats et abattu 62 avions ennemis. Le rétablissement remarquable de l'aviation soviétique explique que le nombre de victoires soit considérablement plus élevé que les précédentes. C'est à peine si on peut parler d'opposition aérienne à propos de la « *Primera* » et de la « *Segunda* », ce qui n'est pas le cas avec la « *Tercera* » qui, d'ailleurs, à son retour en Espagne, avait perdu 5 pilotes.

La « *Tercera Escuadrilla* » expéditionnaire est constituée le 1^{er} septembre 1942. Son instruction commence le 17 du même mois, à Tablada (Séville). Le 23 octobre, les 1^{er} et 2^e patrouilles partent vers la base d'instruction avancée de chasse de Saint Jean d'Angely, à 50 kilomètres au sud de La Rochelle. Là, l'instruction a duré un peu moins d'un mois. Les Espagnols y ont volé sur *Bf 109 F et G*, sur *Ar 96*, sur *Fw 56*, sur *Heinkel He 45* ainsi que sur *Klemm Kl 35*. L'instruction a pris fin le 11 novembre. Le 1^{er} décembre vit le début de son service opérationnel à partir de la base d'Orel, avec les avions qui avaient antérieurement servi avec la « *Segunda Escuadrilla* ». Quelques nouveaux *Bf 109 F-4* seront pris en compte par la suite. Seulement les deux tiers du personnel volant avaient rejoint la nouvelle destination ; par conséquent, sept pilotes de la 2^{ème} escadrille vont rester affectés à la nouvelle unité jusqu'à l'arrivée du reste du contingent.

L'escadrille a utilisé des *Messerschmitt Bf 109 F-2*, matériel qui a été complété avec quelques *G-4*. Pendant l'hiver 1942-1943, le front est assez actif : ainsi, le 27 janvier sept avions ennemis sont abattus. Onze autres sont abattus entre le 22 et le 24 février suivis de 7 autres entre le 7 et le 10 mars. À la mi-mars, à la suite de bombardements intenses de l'aviation soviétique sur la base d'Orel, l'escadrille reste pratiquement sans appareils. Ceux qui subsistent commençaient déjà à manifester des signes importants d'usure : on décide alors d'équiper l'unité d'avions *Focke-Wulf Fw 190*, dans les versions *A-2* et *A-3*.

Au lieu d'envoyer l'escadrille à l'arrière de la ligne de front pour commencer la conversion sur le nouvel appareil, comme on fait d'habitude, on a plutôt envoyé un pilote à la *JG51*. Ce fut Gonzalo HEVIA, qui avait alors 5 victoires confirmées et parlait l'allemand. Le 21 avril 1943, les pilotes ont pu disposer de quelques *Fw 190 A-4*, avec le train d'atterrissage modifié pour améliorer la stabilité sur sol gelé.

Le puissant armement des *Focke-Wulf* permettra à la « *Tercera Escuadrilla Azul* » d'abattre seize avions ennemis au cours de 403 engagements. La 3^e escadrille est engagée afin de soutenir la retraite allemande à partir du saillant de Rhzev. Elle commence à voler avec les nouveaux avions le 25 mars. Une patrouille est déplacée à Smolensk. Pendant les deux mois suivants, jusqu'à sa relève par la 4^e escadrille, la 3^e escadrille abat encore 29 avions ennemis pendant seulement six jours de combats.

LA « CUARTA ESCUADRILLA AZUL »

Commandée par le commandant Maria-no CUADRA MEDINA, son effectif est de 20 pilotes. Ils totalisent 1.918 missions de vol, 277 combats aériens et abattent 74 avions, principalement dans les différentes opérations rattachées à l'Opération « *Zitadelle* ». Retirée du front en janvier 1944, elle a perdu 7 pilotes (quatre officiers morts et trois disparus) auxquels il faut ajouter trois pilotes grièvement blessés, ce qui équivaut à 50 % de pertes. La 4^e escadrille diversifie et multiplie ses missions, particulièrement dans des attaques d'appui à terre, en couvrant la retraite allemande de Jarkhov. Elle est, sans doute, l'escadrille la plus active, sept de ses membres se voyant attribuer la médaille militaire individuelle.

La « *Cuarta Escuadrilla Azul* » est formée à Alcalá de Henares (Madrid) le 2 Avril 1943. Sur cette base, elle est à l'instruction pendant un mois. Après cette période, les aviateurs sont dirigés vers la base aérienne de Colomiers, près de Toulouse. Le départ a lieu le 18 mai. L'escadrille part avec son contingent nominal de pilotes. Après un autre mois d'instruction dans une base allemande, départ pour le front le 15 juin. Seule une partie des effectifs y est envoyée. Comme ce fut le cas avec la « *Tercera Escuadrilla* », l'arrivée au front des pilotes a été réalisée d'une manière graduelle : par conséquent, 4 pilotes de la « *Tercera Escuadrilla Azul* » sont restés en surnombre jusqu'à l'arrivée de la dernière patrouille de la « *Cuarta Escuadrilla Azul* ».



Une autre nouveauté est l'introduction d'un Junkers Ju 52 de liaison supplémentaire, immatriculé CAC il remplace le précédent durant les inspections techniques et permet de mieux coordonner les vols sur longue distance Madrid-Berlin. L'arrivée sur la ligne de front se fait le 5 juillet 1943, au début de l'opération « Zitadelle », l'offensive allemande d'été à Koursk. L'Escadrille est incorporée au JG51, dépendant du VIII.Fliegerkorps, de la Luftflotte.4. Ce sont des Focke-Wulf Fw 190 G et A8 qui sont employés, mais les pertes sont compensées par des Messerschmitt Bf 109 G-6. L'Escadrille est considérée comme « inexpérimentée » dans des conditions opérationnelles. Les pilotes espagnols ont donc été déployés dans des bases relativement éloignées du saillant de Koursk : une patrouille à Briansk (la plus proche du saillant de Koursk), l'autre à Witebsk et la dernière à Seschtshinskaja.

Malgré tout, on enregistre bientôt la première victoire de l'escadrille : dès le 7 juillet, un Lavochkin est abattu au cours d'un combat inégal qui a opposé deux Fw 190 espagnols à neuf Lavochkin La-5 soviétiques. En août, la contre-attaque soviétique a été particulièrement intense dans la zone centrale du front, sur le saillant d'Orel et de Karkhov. C'est précisément aux pilotes espagnols qu'incombait la défense de la zone près d'Orel. C'est tout au long de ce mois, dans les combats intenses de cette bataille, connue plus tard comme la bataille d'Orel, qu'on enregistre le plus grand nombre de victoires obtenu jusqu'alors : 43 avions ennemis abattus.

En contrepartie, on déplore la perte de deux pilotes de la 3^{ème} patrouille qui venaient de rejoindre. En septembre, les Allemands n'ont plus d'autre choix que reculer devant la poussée soviétique, et la « Escuadrilla Azul » avec eux. On change plusieurs fois d'aérodrome au cours du mois : d'abord Smolensk, tout de suite après Orsha et finalement Stara-Bychow. Le front se stabilise finalement en octobre et l'arrivée de l'hiver paralyse la grande majorité des opérations aériennes. Le 25 novembre l'escadrille finalement se déplace à Bobruisk (Biélorussie) où elle accomplira ses dernières missions avant d'être relevée par la « Quinta Escuadrilla Azul ».



Avión Messerschmitt Bf 109 F2 perteneciente a la Segunda Escuadrilla española en el frente ruso.

LA «QUINTA ESCUADRILLA AZUL»

Elle comprend un effectif de vingt pilotes sous les ordres du commandant Javier MURCIA RUBIO. Elle fait partie du même groupe de chasse que la « Cuarta Escuadrilla », le JG51 (*JagdGeschwader.51*). Les pilotes accomplissent 86 missions aériennes, participant à six combats mais ne sont crédités d'aucune victoire. L'escadrille n'est jamais parvenue à compléter la totalité de ses effectifs et ne revendique aucune victoire. Elle a été formée le 26 octobre 1943, à Alcalá de Henares. Compte tenu de l'évolution du cours de la guerre, la 1^{ère} patrouille est passée en France incognito, avec des mesures de sécurité renforcées (cette discrétion et ces mesures particulières seront encore renforcées pour la 2^e patrouille). La première patrouille arrive à la base de Saint Jean d'Angely le 27 Novembre ; son instruction est déclarée terminée un mois après.



La 2^e patrouille est destinée à une autre base, Bergerac. Son instruction commence le 15 Janvier pour se terminer le 6 février 1944. La « Quinta Escuadrilla Azul » remplace effectivement la précédente le 23 février 1944, sur l'aérodrome de Bobruisk. La 1^{ère} et la 2^{ème} patrouilles étaient déjà arrivées (la troisième ne rejoindra jamais). Les Espagnols ne bénéficieront plus des services du Ju 52 puisque le gouvernement espagnol avait déjà pris la décision de rapatrier du front tous les volontaires espagnols qui combattaient en Russie. De plus, il faut ajouter que la chasse alliée, de plus en plus agressive, constitue une menace grave pour ces appareils lents portant l'insigne de la Luftwaffe. L'escadrille a été équipée de Messerschmitt Bf 109 G-6. Cela a causé toutes sortes d'inconvénients aux pilotes et aux mécaniciens espagnols, dont l'instruction avait été faite en France sur Focke-Wulf 190. L'unité revient en Espagne en juin, ayant perdu le lieutenant SEGUROLA. La courte durée de séjour sur le front n'a permis d'abattre aucun appareil ennemi. Pourtant on déplore la perte de deux Bf 109 G-6. Ces pertes ne résultent pas de l'action ennemie.

Traduction et adaptation personnelles de <http://fdra-historia.blogspot.com.es/2013/07/sgm-las-escuadrillas-azules-espanolas.html> de D. Juan ARRÁEZ CERDÁ (écrivain spécialiste de l'histoire militaire moderne).

Source des photos : <http://fdra-historia.blogspot.com.es/2013/07/sgm-las-escuadrillas-azules-espanolas.html>

Salas Larrazábal Ángel

Par Grégory Haffringues



SALAS LARRAZÁBAL ÁNGEL

Après l'invasion de l'Union Soviétique par les Forces de l'Axe, le Général Franco décide d'envoyer des volontaires sur le front de l'Est afin d'améliorer ses relations avec Hitler. Dès le début, une escadrille est adjointe à la division *Azul*. Ainsi le capitaine Salas Larrazábal Ángel devient le premier commandant de cette unité.

Ángel Salas Larrazábal voit le jour le 10 octobre 1906 à Orduna.

Le 27 août 1921, Ángel entre à l'académie militaire de Segovia et le 10 juillet 1926, en sort, lieutenant d'artillerie et rejoint alors le 2ème régiment d'artillerie.

En 1927, il demande sa mutation dans l'aviation.

En 1928, il est breveté observateur et l'année suivante, commence à suivre la formation de pilote.

En 1930, Ángel est breveté pilote et débute sa carrière au *Grupo 3* volant sur Breguet XIV. Puis il servira au Sahara Espagnol, au cap Juby.

Au commencement de la guerre civile, Salas rejoint les forces nationalistes et devient pilote de liaison notamment entre les états-majors des généraux Molas et Franco.

Le 22 juillet 1936, les nationalistes lancent leur première offensive contre Villareal. Ángel possède le seul appareil en état de vol et participe activement aux opérations, menant des reconnaissances et des escortes de bombardiers.

Le 27 juillet 1936, Ángel engage pour la première fois le combat contre des appareils républicains mais sans résultat. Il est régulièrement détaché au groupe de chasse du capitaine Chamorro. C'est la première unité de chasse mise en place avec des moyens disparates.

Le 23 août 1936, Salas, en mission au-dessus de Teruel, abat un appareil ennemi, c'est sa première victoire. Mais le lendemain, il est hospitalisé, épuisé physiquement et nerveusement.

Au cours des quatre dernières semaines, il a réalisé 50 missions pour 116 heures de vol. À l'hospital de Saragosse, il écrit à Joaquín García Morato Castaño (futur grand as de la guerre d'Espagne avec 40 victoires) qui lui conseille de rejoindre les forces aériennes italiennes.

Le 11 septembre 1936, Salas quittent l'hospital, et part pour Seville. Il propose ses services aux Italiens, mais le commandement de la force aérienne italienne est peu enclin à prendre de nouveaux Espagnols. Après une démonstration magistral à bord d'un Fiat CR.32, notre volontaire est affecté à la 2^a *Escuadrilla de Caza del Tercio*.



JOAQUÍN GARCÍA
MORATO CASTAÑO



Le 15 septembre, Ángel réalise sa première mission sur Fiat CR.32, mitraillant l'aérodrome d'Andújar.

Le 20 septembre 1936, Ángel rejoint Cáceres, puis Talavera, 5 jours plus tard, afin de participer à l'offensive sur Tolède. À cette occasion, il abat un bombardier Potez 540 en collaboration avec son coéquipier Gian Lino Baschirotto.

Le 22 octobre 1936, au cours d'une patrouille de protection, Salas abat un ballon captif ainsi que Giuseppe Ceni. Une semaine plus tard, les premiers bombardiers Tupolev SB, arrivés d'URSS, effectuent leur première attaque.

C'est au cours du mois de novembre que commence la première grande bataille aérienne. Grâce au soutien de l'Union Soviétique, les républicains peuvent mettre en ligne des chasseurs Polikarpov I-15 et 16. Au total, 676 appareils russes arrivent en Espagne. Pour ce mois, Salas abat 2 chasseurs (et en endommage 6 autres) ainsi qu'un bombardier.

Le 13 novembre 1936, il fête sa 5ème victoire devenant ainsi un « as ».



Au début de l'année 1937, la Légion Condor cède ses Heinkel He 51 aux Espagnols pour être équipée de Messerschmitt Bf 109, bien plus performants !

Le 5 mars, l'escadrille 2-E-2 commandée par Salas est envoyée à Léon, puis le mois suivant, elle s'installe à Saragosse. Notre pilote remporte deux victoires aux commandes d'un He 51. Mais avec l'intensité des combats et le manque de pièces, seul 4 He 51 sont disponibles fin avril. Avec le renforcement de l'aide italienne, le commandement décide une réorganisation des *Grupo*. Un *Grupo*, le 2-G-3, est uniquement constitué d'Espagnols à Cordoba, le 4 mai 1937, sous le commandement du capitaine Joaquín García Morato Castaño. Formé de 2 escadrilles : la 1-E-3 commandée par Julio Salvador et la 2-E-3 par Ángel Salas.

Le 2 septembre 1937, Ángel Salas remporte deux victoires, les dernières pour l'année.

Dès mars 1938, Salas et son unité participent à l'offensive sur la région de l'Aragon, et jusqu'à la fin de cette année, l'ensemble des forces nationalistes combat jusqu'à la limite de l'épuisement.

Le 11 avril 1938, Salas est promu major.

Le 2 septembre 1938, Ángel abat 3 bombardiers SB et un chasseur I-16. Au retour à sa base, il pense que c'est une bonne journée. Malheureusement, on lui apprend que son frère Ignacio a été tué sur le front pendant un bombardement aérien.

Le 27 novembre 1938, il entre à l'hospital pour une hernie, et se retrouve indisponible jusqu'en janvier 1939.



En ce début 1939, l'intensité des combats faiblit énormément, les républicains sont à bout.

Le 27 mars 1939, le 2-G-3 effectue sa dernière sortie de la guerre.

Suite à la mort de Joaquín García Morato Castaño, au cours d'un accident d'avion le 4 avril 1939, Salas prend le commandement de la totalité des unités de chasse volant sur Fiat CR-32.

À la fin des combats, Ángel Salas totalise 1 625 heures de vol (dont 1 215 heures de vol de guerre), 618 missions, 16,5 victoires, 1 victoire probable, 9 appareils endommagés, un ballon et 48 véhicules détruits. Lui-même a été abattu 4 fois !

Le 25 juillet 1939, il se marie, puis il commande pendant presque 2 ans le 21e régiment de chasse. Ángel Salas se porte volontaire pour servir sur le front de l'est.

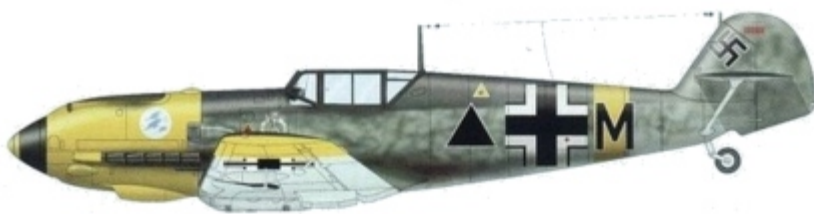
Le 25 juillet 1941, il quitte Madrid pour l'Allemagne à la tête de la 1ère *Escuadrilla Azul*, constituée de 104 hommes dont 17 pilotes, pour la plupart vétérans de la guerre d'Espagne. Ils s'entraînent à l'école de chasse de Wermenchén, la *Jadfliegerschule 1*.



SERMENT DE SALAS AU FÜHRER

Le 6 janvier 1942, l'unité reçoit l'ordre de rentrer en Espagne et arrive à Madrid le 1er mars 1942. Pendant son tour d'opération en Union Soviétique, la 1ère escadrille de volontaires Espagnols a effectué 460 sorties, obtenu 10 victoires aériennes pour la perte de 5 pilotes.

Ángel Salas a effectué 70 missions et obtenu 7 victoires en combat aérien ainsi que la destruction de deux appareils au sol.



BF 109E DE SALAS

Le 5 septembre 1941, les premiers Bf 109 E arrivent et le 28, l'unité fait mouvement sur Minsk. L'escadrille est rattaché à la *Jagdgeschwader 27* (escadre de chasse 27), sous la dénomination de 15.(Span.)/JG 27. Les principales missions des Espagnols consistent en des reconnaissances, chasse-libre et protection de bombardiers.

Le 2 octobre 1941, l'unité réalise ses premières sorties opérationnelles.

Le 4 octobre 41, Salas obtient les deux premières victoires de l'unité, en abattant un bombardier Pe-2 et un chasseur I-16.

Fin novembre 1941, la situation de la *Wehrmacht* se dégrade sur toute la ligne de front, l'Armée Rouge lance des contre-offensives et l'hiver est un allié précieux. L'escadrille *Azul* doit participer au soutien des troupes et effectue de plus en plus de missions d'appui au sol. Le froid joue un rôle de plus en plus important. Pour exemple, le 4 décembre 1941, aucun appareil des Espagnols ne peut décoller, il fait -35° C, les moteurs refusent de démarrer, tous est gelé. De plus, le terrain de Klin, base de l'escadrille *Azul*, doit être défendu par le personnel, mécaniciens, cuisiniers... L'évacuation du terrain de Klin pour Vitebsk via Dugino est décidée.



WERNER MÖLDERS ET ÁNGEL SALAS

Un fois de retour en Espagne, Salas dirige l'école supérieure de l'Air.

Plus tard, il est attaché de l'Air à Lisbonne, Rome, Berlin et Paris.

En 1956, Ángel effectue sa conversion sur avion à réaction. Nommé commandant de la *Fuerzas Aereas de la Defensa* au grade de colonel.

En 1963, Salas est promu général et dirige la zone stratégique des îles Canaries, avant de prendre la direction du Centre Supérieur des Études de la Défense.

En 1966, il est promu lieutenant-général.

Le 1er octobre 1972, il prend sa retraite au grade de capitaine-général.

En 1976, il se retire à Majadahonda, où il meurt le 19 juillet 1994.



Sources :

Arraez Cerda Juan, Ciel de guerre N°18, juillet/août/septembre 2010.

Logoluso Alfredo, Fiat CR.32 aces of the Spanish Civil War, Ospreypublishing, 2010.

López Permuy Rafael A., Air war over Spain, Ian Allan Publishing, 2009.

Salas Larrazábal Jesus, article Aeroplano N°10, 1992.

Turón Victor, Die blaue staffel, Aérojournal N°11, février/mars 2000.

Lario Sánchez *Juan*

par Grégory Hafringues



LARIO SÁNCHEZ JUAN DEVANT SON GRUMMAN F-2 DELFIN

A la fin de la Guerre civile espagnole, de nombreux républicains fuient l'Espagne et les représailles des nationalistes. Certains s'installent en Afrique du Nord où ils iront combattre dans les rangs de la 2^{ème} DB quelques années plus tard. D'autres partent pour la France, voire l'Union Soviétique. On estime que 88 pilotes espagnols ont combattu avec l'Armée Rouge. LARIO SÁNCHEZ Juan fut l'un d'eux.

Juan est né à Madrid en 1918 dans une famille de la classe moyenne. Il suit une scolarité dans l'éducation publique.

En 1936, il est apprenti dans un cabinet d'architectes. Il est intéressé par le dessin technique. Avec le début de la guerre civile, il rejoint les républicains. Il intègre le *4^o Batallón de Juventudes de Las Ventas* (4^e Bataillon des jeunesses de Las Ventas) et prend part aux combats défensifs de la capitale contre les troupes franquistes. Il a l'occasion d'observer les combats aériens au-dessus de Madrid, il admire la dextérité des pilotes. Il se porte alors volontaire pour servir dans l'aviation.

En avril 1937, avec une centaine d'autres jeunes, Juan part vers Marseille où il embarque pour Odessa. Il suit la formation de pilote de chasse sur la base de Kirovobad. Le 20 novembre 1937, Juan est breveté pilote et promu sergent. Le 12 janvier 1938, de retour en Espagne, il intègre la *4^a escuadrilla, grupo n^o26* mais quelques jours plus tard, il est transféré à la *2^a escuadrilla, grupo n^o26*. Il vole sur *Polikarpov I-15 « Chato »*.

Pendant les mois suivants, LARIO combat l'aviation nationaliste de plus en plus présente au cours de la bataille de Teruel, la retraite d'Aragon... Il revendique sur cette période 7 appareils ennemis abattus. Début mai, suite à un accident à Igualada, il est hospitalisé à Barcelone. Le 25 mai 1938, remis de ses blessures, Juan rejoint une nouvelle unité en cours de formation (le *grupo n^o28*) équipée de *Grumman F-2 Delfin*, à Cebrá.



GRUPO N 28



La principale mission de l'unité est de soutenir les troupes au sol. Le *Grumman* peut emporter 6 bombes de 50 kg. Ainsi, pour le reste de l'année 1938, LARIO participe à de nombreuses missions de soutien au sol. Promu lieutenant, il ne peut changer le cours des événements et, en mars 1939, c'est la fin. Juan arrive à rejoindre la France, échappant à la captivité.

Le 29 mai 1939, Juan embarque au Havre à destination de l'Union Soviétique et débarque à Leningrad, le 7 juin. Il travaille dans une usine de matériel agricole.

Au moment de l'invasion allemande, Juan est pris en charge par le NKVD (Commissariat du peuple aux affaires intérieures). Les autorités russes sont méfiantes à l'égard des étrangers. Il est affecté à une brigade aérienne spéciale de gardes-frontière. Il prend part à la défense de Moscou jusqu'en juin 1942.

En juin 1942, Juan est transféré au 108 IAP (régiment aérien de chasse). En décembre de la même année, LARIO sert au 127 IAP, et participe à la bataille de Stalingrad. Puis il combat à Koursk et Kharkov.

En 1945, Juan vole avec le 348 IAP, unité équipée de *Spitfire IX*. Il combat au-dessus de Berlin.



DÉBUT 1945, LARIO À GAUCHE
AVEC DES CAMARADES AU 348 IAP

Son palmarès officiel pour la Grande Guerre Patriotique s'établit (sans autres information) à 886 missions pour 97 combats aériens, 27 appareils abattus et sa participation à la destruction de 8 autres avions.

Juan reste au sein des forces soviétiques jusqu'en 1948. Il épouse une citoyenne soviétique, Maria LAURENTIVNA et travaille à Moscou comme traducteur.



LE COLONEL
LARIO SÁNCHEZ JUAN

En 1957, Lario rentre en Espagne.

En 1973, Juan publie ses mémoires sur la guerre civile sous le titre « *Habla un aviador de la República* » (un aviateur de la république parle). Il écrit des articles sur le combat espagnol au sein de l'Armée Rouge dans les revues spécialisées.

Juan meurt le 24 juin 2000 à Alcadá de Henares.

Sources :

Fernández RAFAEL DE MADARIAGA, « *Aeroplano* » N°26, 2008.

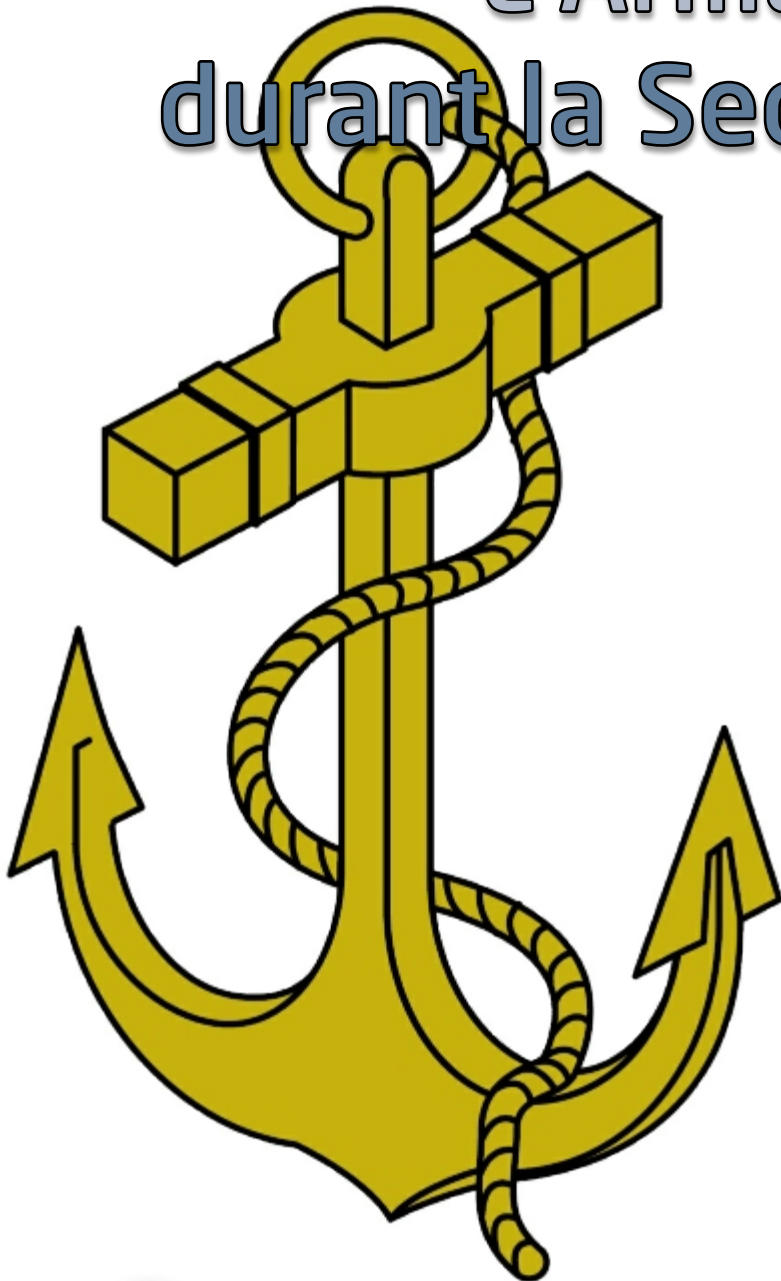
López Rafael A. PERMUY, « *Air war over Spain* », Ian Allan Publishing, 2009.

Polak TOMAS, « *Stalin's Falcons* », GrubStreet, 1999.



L'Armada Española durant la Seconde Guerre mondiale

par Vincent Dupont



Qu'il est loin le temps de l'*Invincible Armada* quand débute la Seconde Guerre mondiale pour l'Espagne ! Certes spectatrice des tourments qui touchent le monde pendant près de six ans, ce pays n'en doit pas moins penser à garder un potentiel militaire pour garantir son indépendance, tout en cherchant à panser les plaies de la guerre civile qu'il vient de traverser. Il est intéressant de se pencher sur ce qui fait la marine de guerre espagnole durant la Seconde Guerre mondiale. De part sa position stratégique aurait-elle pu bloquer le détroit de Gibraltar ? Quelle aurait été ses capacités réelles et son rôle si l'Espagne franquiste avait rejoint l'Axe ? Vous l'avez compris nous tenterons ici de comprendre ce que représente la marine de guerre espagnole et quelle est sa force durant cette guerre qu'elle a préféré ne pas mener.

Genèse

La marine espagnole, comme toutes les marines européennes, a vu l'arrivée des *dreadnoughts* au début du XXe siècle comme une nécessité afin de montrer un potentiel naval conséquent dans le concert des nations, et elle va justement s'en équiper durant la Première Guerre mondiale où elle reste neutre. Toutefois l'Espagne est alors un pays dont l'industrialisation est encore balbutiante, et la modernisation de sa flotte est tardive en comparaison des pays voisins. Les *dreadnoughts* de la classe *España* que les chantiers navals du pays construiront seront en définitive les plus petits jamais construits, et accumuleront les retards de fabrication. A partir de 1915, sous l'impulsion du ministre de la marine Augusto Miranda y Godoy, c'est une flotte essentiellement composée de sous-marins et de bâtiments rapides, dont les unités les plus lourdes ne doivent pas dépasser le rang de croiseur qu'il lui fallut mettre en œuvre. Les décennies qui précèdent la Seconde Guerre mondiale voient en effet pour l'Espagne la nécessité de repenser sa marine en fonction de ce que ses faibles moyens lui permettent de mettre en œuvre. De cette manière l'Espagne pourrait garantir la sécurité de ses côtes et disposer de navires adaptés pour la garantie des voies de communications avec ce qu'il lui restait de son empire colonial où jadis le soleil ne se couchait pas. C'est cette marine dont l'Espagne dispose quand elle aborde les années trente, renforcée par un programme de construction de croiseurs et de destroyers durant la dictature de Primo de Rivera, de 1923 à 1930, mais la plupart du temps mis en œuvre avec l'aide de la technologie navale britannique, que ce soit en termes de machinerie qu'en termes d'armement.

L'épreuve de la guerre civile

La guerre civile voit le pays se scinder en deux. Elle va réduire le potentiel naval espagnol de manière sensible, la flotte se trouvant divisée dès le début des hostilités. La majeure partie des navires restent cependant fidèles à la République espagnole ainsi que ses équipages tandis qu'une autre partie, et près de 95% des officiers, soutiennent la rébellion nationaliste. Cette dernière ayant réussi à prendre le contrôle des arsenaux de la SECN

(*Sociedad Española de Construcción Naval*) de Ferrol (Galice) et de La Carraca, près de Cadix (Andalousie) dès juillet 1936, cela lui permit de mettre la main sur quelques grands navires de guerre tels que le cuirassé *España* ou le croiseur *Almirante Cervera*, mais aussi d'achever la construction des croiseurs lourds *Canarias* et *Baleares*. Toutefois la réalité de cette opposition navale entre républicains et nationalistes ne va voir que quelques accrochages entre les deux flottes, qui occasionneront des pertes, mais les navires de la rébellion nationaliste joueront le plus souvent à cache-cache avec une flotte républicaine plus importante qui l'obligera en fait à rester au port jusqu'à la fin de cette guerre.



L'ALMIRANTE CERVERA

LA FRANCE LIVRE A FRANCO 15 navires de guerre réfugiés à Bizerte

UNE fois de plus, l'incroyable est donc vrai. Dès hier après-midi des dépêches de Burgos ont annoncé que le gouvernement français a décidé de livrer à Franco les navires de guerre républicains qui s'étaient réfugiés voici quelques semaines à Bizerte et que leurs équipages avaient par là même empêché de tomber au pouvoir de la coalition fasciste.

Dans la soirée, le Quai d'Orsay a confirmé l'exactitude de la nouvelle. Ainsi est démontrée une fois de plus la valeur des démentis que donne si volontiers le chef de la diplomatie française. Il y a quelques jours on se souvient que le Quai d'Orsay avait déclaré avec indignation qu'il n'était pas vrai que Franco ait exigé la reddition des navires de guerre républicains pour désigner recevoir le maréchal Pétain. Au jour d'hui cependant les faits apparaissent dans une aveuglante clarté : la livraison des navires de guerre républicains dans les vingt-quatre heures qui ont suivi la réception du maréchal Pétain par le Casdillo montre clairement que telle a bien été la condition qu'a posée ce dernier. Une fois de plus le gouvernement français a donc cédé à un abominable chantage de Burgos, à seule fin que l'ajournement indéfini de la réception du maréchal Pétain par Franco ne vienne pas matérialiser à tous les yeux l'échec total de la politique espagnole.

Mais cette fois, la capitulation est plus qu'humiliante. Elle est criminelle.

La France livre en effet quinze navires de guerre à Franco, alors que celui-ci n'a ni obtenu ni essayé de provoquer le retrait d'un seul légionnaire italien d'Espagne ; alors que la presse italienne ne cesse de nous menacer d'une guerre dans laquelle la présence de ses troupes en Espagne lui permettrait d'utiliser contre nous les navires ainsi livrés à Franco ; alors que l'Europe entière vit dans la crainte d'un coup de force allemand qui déchaînerait contre les Etats pacifiques toutes les forces des dictatures, y compris ces quinze navires de guerre.

Même dans les milieux les plus réactionnaires, il n'y a eu hier qu'une voix pour convenir que cette fois l'aberration passe toutes les bornes.

Et lorsque nous disons « aberration », chacun se rend compte que le mot est faible, à un moment où la tension internationale a amené le gouvernement à prendre de graves mesures de précaution.

En livrant ainsi des navires de guerre à Franco au lendemain du jour où il a proclamé la nécessité de renforcer la défense du pays, il ne se conduit pas autrement qu'un soldat qui abandonnerait des armes confiées à sa garde.

Et l'on sait quel jugement attendrait l'homme qui se rendrait coupable d'un tel forfait.

ARTICLE PARU DANS LE POPULAIRE
DU 21 MARS 1939

Les dernières semaines de celle-ci virent la fin de la République sur la péninsule, mais aussi la nécessité pour la marine républicaine de penser à sa sauvegarde et son avenir. Au sein même de la base de Carthagène des divisions vont voir le jour et les derniers navires et équipages républicains prirent la mer dans le but de rejoindre un port français le 5 mars 1939. Ancrés dans le port de Bizerte, ces derniers vont alors vivre ce qui encore aujourd'hui peut être vu comme une trahison. Le 27 février 1939, le gouvernement nationaliste de Burgos ayant été reconnu par la France comme la seule autorité légale en Espagne, et les bâtiments espagnols sa propriété, les navires républicains présents à Bizerte vont être livrés aux autorités franquistes. Ces dernières récupèrent donc sans efforts les croiseurs *Libertad*, *Miguel de Cervantes*, *Méndez Núñez* ainsi que les destroyers *Lepanto*, *Almirante Antequera*, *Almirante Valdés*, *Gravina*, *Jorge Juan*, *Almirante Miranda*, *Escalaño* et *Ulloa*. Un plébiscite est toutefois mené auprès des équipages, et sur 4000 hommes, 2350 font le choix de repartir vers l'Espagne, avec les conséquences que cela entraînera pour eux. Entre 1939 et 1941 une cour martiale jugera ainsi 192 officiers de marine, 80 seront acquittés et 112 condamnés. Les peines pour 45 d'entre eux varieront d'un à six ans, et les autres subiront des peines nettement plus lourdes, 13 étant condamnés à vingt ans de prison et 10 condamnés à mort. Du côté des navires, si les franquistes récupèrent une grande partie des bâtiments républicains ils n'auront jamais les moyens d'entretenir, réparer ou même moderniser l'ensemble de leur flotte.



LA GRAVINA



LE LEPANTO



L'ALMIRANTE VALDÉS

La guerre civile à peine terminée, et toujours dans l'optique de disposer d'une flotte conséquente, le gouvernement nationaliste établit une loi le 8 septembre 1939 visant la construction de 4 cuirassés (sans doute de classe *Littorio*), 2 croiseurs lourds, 12 croiseurs légers, 54 destroyers, 36 torpilleurs, 50 sous-marins sans compter une centaine de vedettes. Évalué à 5500 millions de pesetas sur onze ans, ce plan aurait pu constituer un programme naval ambitieux digne de celui entrepris en 1915 et aurait marqué l'histoire navale de l'Espagne, mais il était d'emblée inapplicable. Voté quelques jours après le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, il aurait pu être applicable avec le soutien technique et logistique de l'Allemagne et de l'Italie en matière d'armement et de construction navale, mais dès lors que ces derniers marchaient vers la guerre, il devint inenvisageable que ce plan voit réellement le jour. Il sera définitivement abandonné en 1941. Toutefois, afin d'étoffer toujours davantage la flotte des destroyers, un programme naval moins ambitieux que le précédent vit également le jour, comprenant la construction de 9 destroyers, 9 torpilleurs, 8 canonnières, 6 corvettes et dragueurs de mines, la modernisation de la flotte et la poursuite des chantiers des sous-marins de classe D que la guerre avait suspendue.

Le parcours des navires de la classe de destroyers *Audaz* est assez représentatif de ce que ce plan de construction naval va connaître. Inspirés de la classe *Hardi* de la marine française, la classe des destroyers *Audaz* était comme son nom l'indique audacieuse, vu le manque de matériaux en tous genre et l'état de retard de la modernisation des installations et des équipements de la marine espagnole. Au final les navires qui la composent, construits de 1940 à 1965, ne seront livrés que de 1951 à 1982. La construction d'une autre nouvelle classe de destroyers sera également approuvée en parallèle dès 1943, elle durera jusqu'en 1963 et aucun des destroyers prévus de la classe *Oquendo* ne verra la Seconde Guerre mondiale, puisqu'ils ne seront réellement construits qu'à partir de 1951. Autant dire que l'Espagne ne parviendra vraiment à ses fins qu'après la Seconde Guerre mondiale, et encore, très partiellement.

Un déficit en croiseurs

Au sortir de la guerre civile, avec des équipages exsangues et fatigués, des navires très disparates, la marine espagnole doit dresser le bilan de ses forces. Quelles sont-elles ? Assez minces du côté des unités lourdes en fait. Ayant perdu ses derniers cuirassés *dreadnoughts* dans la guerre civile, le plus moderne des bâtiments espagnols est le croiseur lourd *Canarias*. Mis en chantier sous la dictature de Primo de Rivera, il fut lancé en 1931 et mis en service en septembre 1936. C'est un croiseur lourd de 10.000 t. pouvant pousser sa vitesse à 33 nœuds et servit par un équipage de 800 hommes. Son armement fait de lui la plus puissante unité espagnole puisqu'il dispose de 4 tourelles double de canons de 203 mm, 8 pièces de 120 mm et 12 tubes lance-torpilles. Le *Canarias* restera le fleuron et la fierté de la marine espagnole jusqu'à son désarmement en 1975. Faute de moyens en pleine guerre pour se moderniser, la marine de guerre espagnole ne pourra compter que sur ses croiseurs pour éventuellement « montrer les dents ».



UN AUTOGIRE AU DÉCOLLAGE SUR LE DÉDALO EN RADE DE VALENCE LORS DE LA REVUE NAVALE D'AVRIL 1934

Le premier porte-avion espagnol

Il est intéressant de signaler que les années qui sont ici étudiées ont aussi vu la fin de ce qui fut le premier porte-aéronefs de la marine espagnole, qui transportait en l'occurrence des hydravions, le *Dédalo*. Ce navire connu une carrière bien mouvementée pour tout dire ! Lancé au Royaume-Uni en 1901 pour une compagnie maritime allemande, il fut saisi par l'Espagne en 1918 en compensation des navires marchands coulés par les sous-marins allemands l'année précédente. L'aéronavale espagnole, créée en 1917, cherchait à s'équiper d'un navire, ce fut chose faite !

Transformé, il connut une courte mais intense carrière dans la marine, servant notamment pendant la guerre du Rif. Pouvant embarquer jusqu'à 20 hydravions Macchi M.18 et Savoia-Marchetti SM.62 ainsi que 398 marins. S'il est important de parler d'un tel navire, c'est qu'il accueillit pour ainsi dire le premier décollage et le premier appontage d'un autogire, inventé par Juan de la Cierva, dans le port de Valence lors de la revue navale, le 7 mars 1934. Il sera par la suite vite désarmé et presque ferraillé quand la guerre civile commence. Les autorités espagnoles auront en fait à le mettre au rebut à Valence en mars 1940.



Outre le *Canarias*, l'Espagne peut aussi compter sur les croiseurs lourds de la classe *Cervera*, tous intacts après la guerre civile, à savoir l'*Almirante Cervera*, la *Galicia* (ex-*Libertad*) et le *Miguel de Cervantes*. Ces derniers, lancés entre 1927 et 1930, jaugeaient 9240 t. et pouvaient atteindre une vitesse de 34 nœuds, leur équipage rassemblant 566 hommes. Leur armement se composait de 8 canons de 152 mm, 4 canons antiaériens de 101.6 mm et 12 tubes lance-torpilles. L'armement du *Miguel de Cervantes* aura la particularité d'être complété en 1938 de 2 canons antiaériens de 40 mm Bofors et de 2 autres de 20 mm Oerlikon.

En 1939 un hydravion *Heinkel He 114* viendra également s'ajouter à son équipement. Cependant, comme la plupart des navires espagnols, la Seconde Guerre mondiale s'avèrera plutôt calme pour ces navires, leur activité se résumant souvent à de la représentation. Ainsi en juillet 1939 l'*Almirante Cervera* est chargé de transporter le comte Ciano en visite au pays basque, puis Franco lui-même quelques mois plus tard. La *Galicia* subira quant à elle une refonte durant la majeure partie de la guerre avant d'être rendu au service actif en décembre 1944. Elle servira en 1946 à représenter l'Espagne lors de la cérémonie d'investiture du président argentin Juan Domingo Peron. Au final le *Miguel de Cervantes* sera mis au rebut en 1964, l'*Almirante Cervera* l'année suivante et la *Galicia* en 1970.





CÉRÉMONIE À BORD DU CANARIAS.
LA GARDE D'HONNEUR REND UN DERNIER
HOMMAGE AUX DEUX CORPS RETROUVÉS



ARTICLE DU JOURNAL ABC RELATANT
LA TENTATIVE DE SAUVETAGE DU
BISMARCK PAR LE CANARIAS

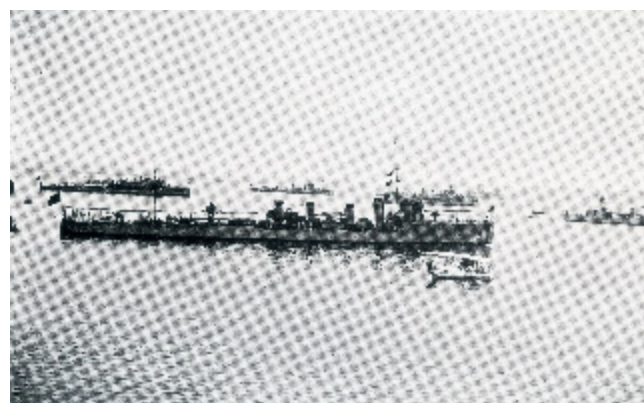
La tentative de sauvetage des rescapés du Bismarck

On le sait assez peu mais l'Espagne suivit de très près la chasse menée par la flotte britannique contre le Bismarck. Or le 27 mai 1941, alors que le jour se lève il ne fait pas de doute pour l'amirauté allemande que le cuirassé vit ses dernières heures. Dès lors il faut songer à entreprendre un éventuel sauvetage de l'équipage du Bismarck cerné par la Royal Navy et sur le point d'être coulé. L'attaché naval allemand à Madrid est alors dépêché auprès de l'amiral Salvador Moreno Fernández, ministre de la Marine.

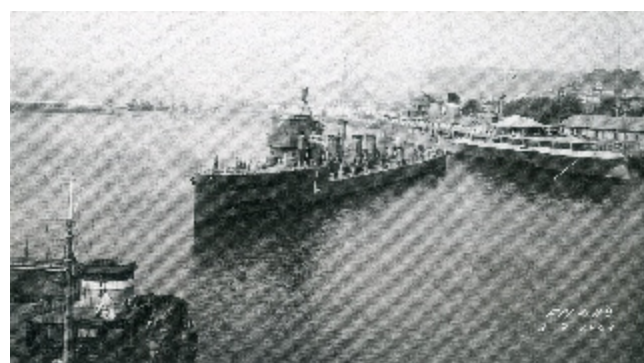
Ce dernier donne alors immédiatement l'ordre à la base de Ferrol - devenue en 1938 El Ferrol del Caudillo - d'envoyer au plus vite un croiseur et si possible deux destroyers sur les lieux des combats afin d'y recueillir le plus de naufragés possible. Un peu avant 9h00, alors que le Bismarck reçoit des salves toujours plus nombreuses des cuirassés britanniques, l'équipage reçoit la nouvelle que les navires espagnols vont prendre la mer vers 11h00 pour leur venir en aide. Est-il probable que l'Espagne ait envisagé de rentrer dans le combat et non seulement secourir les survivants ? Cela est peu probable étant donné la faiblesse des moyens espagnols déployés, qui n'auraient pas pu faire le poids face aux canons britanniques. L'heure prévue pour le déploiement est en cela très nette, le temps que les navires arrivent sur la zone, les combats seraient selon toutes probabilités terminés. Le Bismarck sombre à 10h39 et une partie de l'équipage parvient à s'échapper du navire qui sombre. À Ferrol se tiennent alors prêts le croiseur lourd Canarias et les destroyers Gravina et Alcalá Galiano, mis en alerte depuis 6h00 et dont les chaudières achèvent d'être chauffées. Alors que les navires britanniques recueillent déjà un grand nombre de marins allemands dans la zone du naufrage, c'est par gros temps que les navires espagnols prennent quand même la mer vers midi, forçant rapidement leur vitesse jusqu'à 22 nœuds pour arriver au plus vite sur les lieux du naufrage. La situation étant urgente et la navigation difficile dans une zone nécessitant une extrême prudence, les destroyers ne s'avèrent pas en mesure de suivre la vitesse du croiseur qui lui-même subit des avaries mais poursuit sa route durant vingt heures. Le 28 mai le Canarias arrive sur la zone du naufrage et l'explore malgré le temps toujours aussi désastreux. Dans la journée ce sont des bouées qui sont retrouvées ainsi que des cadavres et des restes de la superstructure du Bismarck. Le kiosque d'un U-Boote patrouillant pour les mêmes raisons que le bâtiment espagnol est également repéré et un message à la lampe à signaux est même échangé avec lui à propos d'éventuels survivants. Ordre est alors donné au croiseur par l'amirauté espagnole de recueillir le plus de corps possible. Poursuivant ses recherches deux jours durant, le Canarias remet le cap vers La Corogne le 30 mai dans la matinée, ayant recueilli les cadavres de deux marins à son bord, le Musikgefreiter Walter Graszack et le Marinesignalgast Heinrich Neuschwand. Enveloppés dans des hamacs individuels et injectés de formol, ils sont retournés à la mer à la pointe du jour le 31 mai depuis le pont arrière, couverts du drapeau allemand et les honneurs rendus par l'équipage. Le 2 juin le commandant du croiseur recevra les remerciements de l'attaché naval à l'ambassade d'Allemagne de Madrid, lui exprimant que le geste du Canarias "resterait à jamais gravé dans le cœur de tous les marins allemands".

Une flotte de destroyers...

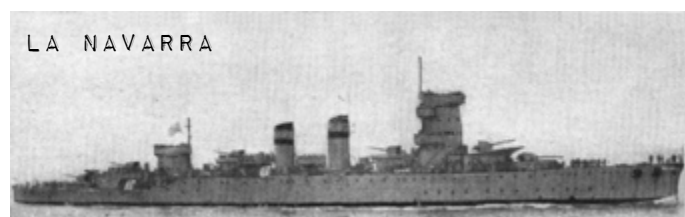
Bien que peu dotée en termes de grands bâtiments, la marine espagnole ne manquera cependant pas de destroyers. Relativement épargnés par la guerre civile, ils vont lui permettre de compter sur des flottilles nombreuses capables d'assurer les liaisons maritimes et l'escorte de ses quelques grands bâtiments si cela avait été nécessaire. Le *Velasco*, seul destroyer rebelle jusqu'à l'arrivée des destroyers italiens en 1937, occupe pour cela une place importante dans la mémoire de la marine franquiste. Avec l'*Alsedo* et le *Lazaga*, qui le rejoignent en 1939 à l'issue de la guerre civile, il forme la classe *Alsedo*, lancée en 1922 et 1923, dont le déplacement est de 1164 tonnes, pouvant atteindre 34 nœuds avec son équipage de 86 marins. De l'armement dont ils étaient équipés à l'origine ne subsiste durant la Seconde Guerre mondiale que leurs deux pièces de 101,6 mm et leurs 4 tubes lance-torpilles. Leur défense anti-aérienne fut renforcée et en 1943 s'ajoutèrent sur ces trois navires une pièce antiaérienne de 88 mm mais aussi de 4 pièces de 20 mm.



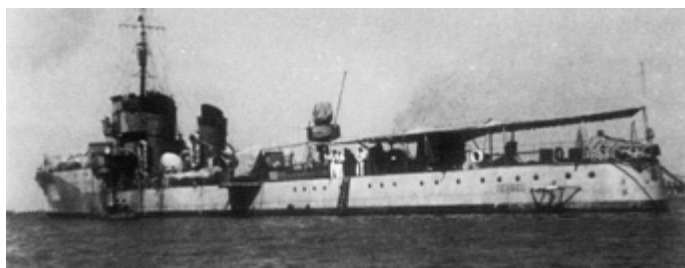
SIX DESTROYERS DE L'ARMADA ESPANOLA DANS LE PORT DE SANTANDER. ON PEUT RECONNAÎTRE L'ALSEDO AU PREMIER PLAN ET LE VELASCO DERRIÈRE LUI



LA LAZAGA SORTANT DE L'ARSENAL DU FERROL APRÈS REFONTE, EN 1943. L'ALMIRANTE CERVERA EST À QUAI, JUSTE DERRIÈRE.



Dernier survivant de la classe *Blas de Lezo* lancée au début des années vingt, le *Mendez Nuñez* est quant à lui un navire sur lequel la marine espagnole va miser. Récupéré après l'épisode de Bizerte par les autorités franquistes, il sera modernisé durant toute la Seconde Guerre mondiale en vue de devenir un croiseur léger antiaérien. Ainsi ce bâtiment, déplaçant 4680 t. après refonte pour une vitesse de 29 nœuds, sera équipé de 8 canons de 120 mm, 2 tourelles quadruples de 37 mm, 16 pièces de 20 mm sans compter ses 6 tubes lance-torpilles et 3 lance-grenades pour la lutte anti-sous-marine. Mais son problème comme celui de tous les navires espagnols modernisés sera surtout que la politique de neutralité menée par le pays l'empêcha longtemps, jusque dans les années cinquante, de pouvoir s'équiper en matériel de visée et radar. Enfin le second croiseur léger dont dispose l'Espagne durant la Seconde Guerre mondiale est la *República* rebaptisée en 1936 *Navarra*. Issue quant à elle du programme de construction naval initié par Augusto Miranda Godoy, elle est lancée en 1920 et mise en service en 1923. Jaugeant 6500 t. elle pouvait atteindre une vitesse de 25 nœuds, servit par 350 hommes d'équipage. En cale pour des réparations à Cadix lorsque la guerre civile débute, ce croiseur sera refondu par les nationalistes jusque 1938. Son armement comprenait 6 canons de 152 mm, et son équipement antiaérien, une fois modernisé, comprenait 4 canons de 88 mm et 2 canons de 20 mm. C'est donc un navire modernisé bien qu'assez vieux qui aborde la Seconde Guerre mondiale. Retiré du service en 1951 il sera ensuite démantelé. Au total c'est donc sur 6 croiseurs que se fonde la force principale de la marine espagnole, potentiel qui n'est pas à négliger donc, même si l'Espagne ne disposera jamais des moyens de les déployer ensemble.



LE TERUEL (EX ALESSANDRO POEIRO)

Cherchant à soutenir l'effort de guerre de la rébellion, l'Italie fasciste avait en effet remis deux croiseurs éclaireurs de classe *Alessandro Poeiro* aux nationalistes en 1937. Lancés en 1914 à Gênes, l'*Alessandro Poeiro* et le *Guglielmo Pepe*, respectivement rebaptisés *Huesca* et *Teruel*, jaugeaient 911 t. et pouvaient atteindre 30 nœuds. Servis par 130 hommes, leur armement, modifié par l'Espagne, se composait de 5 canons de 102 mm, 2 pièces antiaériennes de 37 mm et 2 autres de 20 mm, 4 tubes lance-torpilles et pouvaient mouiller jusqu'à 42 mines marines. Toutefois ces navires passèrent l'essentiel du conflit à quai. Ce ne sont cependant pas les seuls puisque l'Italie de Mussolini remis aussi à l'Espagne deux navires de classe *Aquila*. Lancés en 1917 et 1919, le *Melilla* (ex *Aquila*) et le *Ceuta* (ex *Falco*) déplaçaient 1410 t. et leur vitesse pouvait atteindre 34 nœuds. Servis par 139 à 145 hommes d'équipages, leur armement se composaient de 3 canons de 152 mm, 4 canons antiaériens de 76 mm, 2 mitrailleuses de 6.5 mm, 4 tubes lance-torpilles et 50 mines sous-marines. En cela les navires d'origine italienne furent un avantage car très bien armés ils formaient de parfaits auxiliaires au sein d'une flotte.



SALVADOR MORENO FERNÁNDEZ

Salvador Moreno Fernández (1886-1966)

Officier de marine, il participe dès 1936 à la rébellion et prend le contrôle du croiseur *Almirante Cervera* dans l'Arsenal de Ferrol. Il commande ce navire puis le *Canarias* durant la guerre civile et se distingue dans les rangs nationalistes jusqu'à devenir chef d'état-major de la Marine puis ministre de la Marine, poste qu'il occupera de 1939 à 1945 puis de 1951 à 1957. C'est lui qui aura la tâche d'entretenir et développer la marine espagnole durant la Seconde Guerre mondiale et son rôle sera d'autant plus important qu'il est de ceux qui conseillèrent à Franco de ne pas s'engager dans le conflit. Figure du régime, et bien que décédé, il sera accusé de crime contre l'humanité et de détention illégale dans l'enquête menée par Baltasar Garzón en 2008 sur les disparitions ayant eu lieu durant la guerre d'Espagne.

Toutefois si la marine espagnole dispose de destroyers d'origines disparates, c'est surtout sur les bâtiments de la classe *Churruca* que se fonde sa stratégie d'emploi des destroyers puisque sur 18 navires lancés dans les chantiers de Carthagène, 13 sont encore disponibles au sortir de la guerre civile. Ces destroyers ont été lancés en deux séries entre 1927 et 1933 (les *Sánchez Barcáiztegui*, *José Luis Díez*, *Lepanto*, *Churruca*, *Alcalá Galiano* et *Almirante Valdés*) puis entre 1935 et 1937 (les *Almirante Antequera*, *Almirante Miranda*, *Císcar*, *Escaño*, *Gravina*, *Jorge Juan* et *Ulloa*) pour succéder aux destroyers de classe *Alsedo*.



Leur déplacement va varier au fil des séries de 1536 à 1650 t. et leur vitesse pouvait atteindre 36 nœuds. Quant à leur armement, servi par 160 marins, il représentait 5 canons de 120 mm et 6 tubes lance-torpilles. Son potentiel antiaérien se composait par ailleurs d'une pièce de 76,2 mm et de 4 mitrailleuses, assez léger donc. Ils disposaient en outre de 2 lance-grenades pour la lutte anti-sous-marine.

La marine franquiste ne put compter sur ces navires qu'à l'issue de la guerre civile car ils étaient jusqu'alors dans la marine républicaine. Arrivés depuis Bizerte le 5 avril 1939 ils seront cantonnés à des missions de surveillance réduite faute de moyens et passeront l'essentiel du second conflit mondial amarrés aux quais de Cadix. Les voyages du général Franco constitueront les rares fois où ces navires seront mis à l'honneur : le 12 septembre 1939, quand le *Císcar* l'accueille à son bord pour l'emmener à l'École Navale de Vigo ou lorsque l'*Almirante Antequera*, le *Jorge Juan*, le *Gravina* et l'*Alcalá Galiano* escorteront le croiseur *Almirante Cervera* en septembre 1941 alors que Franco fait route de San Sebastián à Santander. Il est à noter qu'une troisième série avait été commandée en 1936 mais seulement deux unités commencèrent à être construites en 1943. Leur conception ayant été revue ils seront désignés sous le nom de classe *Liniers* mais ne seront terminés qu'en 1951.

... de mouilleurs de mines et torpilleurs.

L'impératif défensif espagnol durant cette guerre étant surtout de sauvegarder ses côtes et les liaisons maritimes avec le reliquat de son empire colonial, on comprend donc peu à peu pourquoi le gouvernement de Franco n'a pas cherché, même après 1939, à développer d'autres unités lourdes. En revanche il peut compter sur des navires plus aptes à accomplir ce type de missions, et en premier lieu sur les mouilleurs de mines modernes de classe *Júpiter* commandés en 1935 par le gouvernement républicain. Lancés entre 1937 et 1939, les *Júpiter*, *Vulcano*, *Marte*, *Neptuno* avaient un déplacement de 2600 t. à pleine charge et allaient jusqu'à 18 nœuds. Leurs 180 hommes d'équipage servaient 4 pièces de 120 mm, 2 pièces de 76 mm antiaériens et 3 pièces de 20 mm. C'est en outre 264 mines qu'ils pouvaient embarquer. De part leur armement ils seront en revanche la plupart du temps utilisés comme des destroyers, et comme mouilleurs de mines seulement au lendemain de la guerre civile. Le *Júpiter* aura la particularité de collaborer étroitement avec l'allié officieux qu'est l'Allemagne puisqu'il emportera à son bord l'amiral Canaris et le général Lang en décembre 1940 afin de mener une reconnaissance autour de Gibraltar pour en évaluer les défenses en vue de l'opération *Felix*. Cette dernière devait conduire à l'invasion de l'enclave britannique par l'armée espagnole, mais les demandes volontairement exorbitantes en armes, en munitions et les revendications territoriales de Franco poussèrent Hitler à mettre fin aux négociations, évitant à l'Espagne d'entrer en guerre.

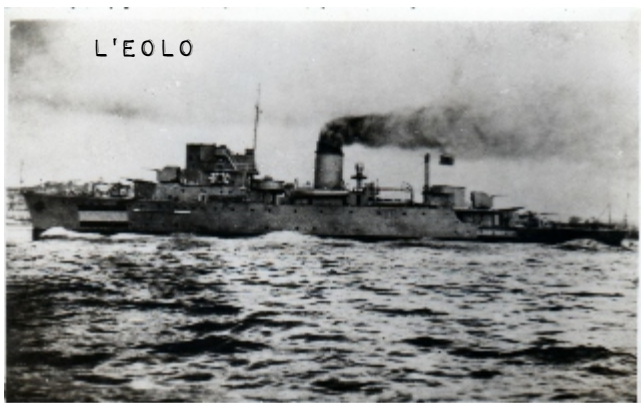
LE JÚPITER



LE VULGANO



L'EOLO



Ce sont surtout des mouilleurs de mines que les arsenaux espagnols vont construire durant la Seconde Guerre mondiale, en particulier ceux de la classe *Eolo*. Commandés dans la perspective de renforcer la flottille de la classe *Júpiter* et mis en service en 1939 et 1940, le déplacement de l'*Eolo* et du *Tritón* était de 1576 t. et leur vitesse pouvait atteindre 19,5 nœuds.

Leurs 220 hommes d'équipage servaient 4 pièces de 105 mm, 4 pièces de 37 mm et 4 pièces de 20 mm et pouvaient embarquer jusqu'à 70 mines. L'Espagne franquiste envisagera bien de mettre en construction d'autres navires, à savoir les 7 mouilleurs de mines de classe *Bidasoa*. Ceux-ci seront mis en chantier entre 1942 et 1946 et lancés entre 1943 et 1948.

Devant également prendre en charge sa présence navale au Maroc espagnol, dans les Canaries mais aussi en Guinée équatoriale, l'Espagne franquiste doit aussi pouvoir compter sur des canonnières et chalutiers armés, outils de la présence coloniale et jouant le rôle de garde-côtes. Les plus grands de ces navires furent ceux de la classe *Cánovas del Castillo* au nombre de trois (le *Cánovas del Castillo*, le *José Canalejas* et le *Eduardo Dato*). Lancés en 1922/23, déplaçant 1314 t. à 15 nœuds, leur armement, servi par 132 marins, représentait 4 pièces de 102 mm et 2 pièces de 47 mm.



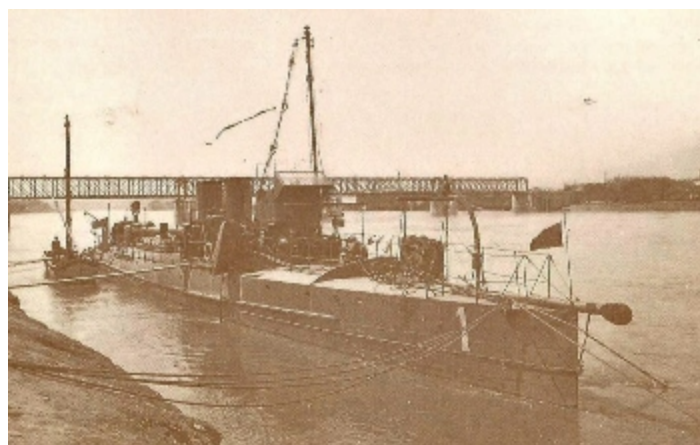
Viens s'ajouter à ces navires le *Calvo Sotelo*, lancé en 1934, ses 2000 t. de déplacement incluaient la possibilité de transporter 500 hommes en plus des 160 membres d'équipage. Sa vitesse était de 18,5 nœuds et son armement se composait de 4 pièces de 120 mm, 2 pièces de 88 mm antiaérien et 3 pièces de 20 mm, auquel s'ajoutaient 2 lance-grenades. Cela faisait de ces navires les parfaits auxiliaires de la présence coloniale, même si le *Calvo Sotelo* servit essentiellement de navire de soutien aux vedettes lance-torpilles *S-38* à partir de 1943. À ces navires viennent se joindre tous les navires auxiliaires dont le nombre et la qualité sont très variables voir insignifiantes. S'en détache cependant les patrouilleurs de classe *Uad Kert*, déplaçant 550 t. à 10,5 nœuds et armé d'une pièce de 76,2 mm. Toutefois la plupart seront endommagés par la guerre civile, et il semble que seul le *Uad Kert* rendit d'appréciables services en déployant 46 câbles sous-marins pour relier le réseau espagnol outre-mer à la péninsule.

Il sera plus tard basé à Melilla puis Cadix et enfin les îles Canaries. Plus petits viennent ensuite les patrouilleurs de la classe *Uad Ras*, chalutiers armés qui sont revendus ou coulés quand s'achève la guerre civile, à l'exception de l'*Uad Martin* et de l'*Alhucemas*, déplaçant 360 t. et dont l'armement se résumait à 1 pièce de 76 mm.



Le Galatea et le Juan Sebastián del Cano
Souvenir d'une époque passé mais dont les gréements émerveillent encore aujourd'hui, les navires à voile ont longtemps servi, et servent encore dans de nombreuses marines d'écoles de manœuvres. La marine espagnole dispose elle-aussi de navires à voile durant la Seconde Guerre mondiale, la frégate *Galatea* et la goélette *Juan Sebastián del Cano*. Le premier, lancé en 1896 en Ecosse, échappa à la guerre civile puisqu'en mer en juillet 1936. Il sera racheté en 1992 pour retourner à Glasgow. Quand son second, présent au Ferrol en 1936, il y échappa aussi et sa carrière dure encore ! Lancé en 1927 à Cadix il a souvent fait le tour du monde pour porter haut le pavillon espagnol durant l'entre deux guerres, et il est encore aujourd'hui le troisième plus grand voilier du monde en activité.

La nécessité de pouvoir défendre rapidement les côtes ibériques induit aussi de pouvoir disposer de vedettes lance-torpilles. Ceux qui équipent la marine espagnole et qui ont survécu à la guerre civile sont malheureusement assez dépassés et même pour certains endommagés. En définitive il ne reste plus à l'Espagne que les vieux torpilleurs *T-7*, *T-9*, *T-16* et *T-19*, lancés entre 1915 et 1920, qui seront d'ailleurs retirés du service entre 1941 et 1946. Déplaçant 186 t., leur vitesse de 26 nœuds les rendaient même inférieurs à des destroyers. Quant à leur armement, servit par 31 marins, il se résumait à 3 canons de 47 mm et 3 tube lance-torpilles.



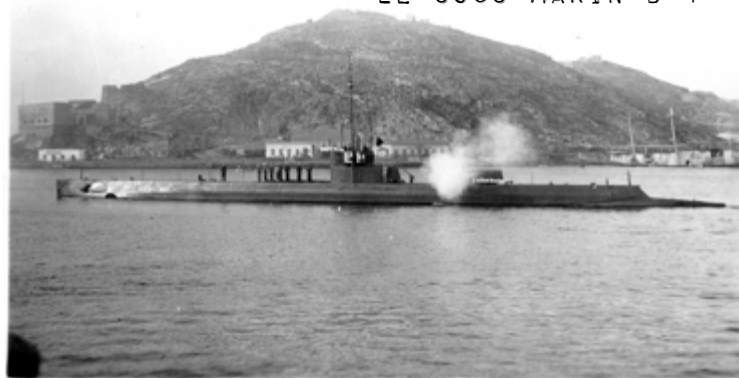
TORPILLEUR DE CLASSE T
SUR L'EBRE À TORTOSA EN 1915

Les vedettes lance-torpilles modernes livrés aux différents belligérants durant la guerre civile vont en revanche constituer la base des unités côtières rapides mais il importe d'en connaître l'état exact en 1939. Des torpilleurs modernes de classe *G-5* livrés par l'Union Soviétique à la République espagnole ne subsistent que 2 unités alors que la guerre civile s'achève, ils seront rebaptisés *L7-15* et *L7-16*. Légers et rapides, leurs 12,26 t. peuvent atteindre 53 nœuds et leurs 6 à 7 membres d'équipages servent 1 à 2 mitrailleuses de 12.7 mm et 2 tubes lance-torpilles.

Toutefois le manque de pièces et l'impossibilité d'en obtenir conduisirent ces navires à être retirés des contrôles de la marine en mars 1946. L'Allemagne et l'Italie ayant elles aussi fourni des torpilleurs modernes de classe *S-1* et *MAS* aux nationalistes, la marine espagnole de 1939 à 1945 peut compter sur ceux qui ont pu traverser la guerre civile, à savoir les *LT-11 Requeté*, *LT-14 Toledo* et *LT-15 Badajoz*, qui seront eux-aussi mis au rebut à la fin de la Seconde Guerre mondiale, le fabricant ayant fait faillite... En outre la marine espagnole va acquérir en 1943 auprès du III^e Reich 6 vedettes *S-38* rebaptisées de *LT-21* à *LT-26* qui resteront quant à elles en service jusque 1955/57. Leurs capacités en faisaient des navires modernes, rapides, déplaçant 120 t. jusqu'à 43,8 nœuds. Leur armement se composait de 2 tubes lance-torpilles et d'une pièce de 20 mm antiaérienne. Ils restèrent en service dans la marine jusque dans les années 1970.

Une arme sous-marine hétéroclite

Les navires de surface ne font pas tout cependant ! Et la plupart des marines modestes qui au XX^e siècle vont chercher à préserver leur commerce et leurs liaisons maritimes vont souvent miser sur l'arme sous-marine, qui avait fait ses preuves durant la Première Guerre mondiale. Les plus vétustes des sous-marins sur lesquels la marine franquiste va devoir compter à partir de 1939 sont ceux de la classe *B*. Sur six unités lancées entre 1917 et 1926, seules quatre ont survécu à la guerre civile, le *B-1*, *B-2*, le *B-3* et le *B-4*. Inspirés de la classe *F* de l'*US Navy* ces navires sont petits, offrant un déplacement de 556/563 t. pour une vitesse de 16 nœuds en surface et 10,5 nœuds en immersion, ils ne sont clairement pas les plus modernes dans cette guerre. Leur armement est quant à lui classique, avec 8 tubes lance-torpilles et une pièce de 76,2 mm. Toutefois ces sous-marins sont dans un piètre état. Le *B-1* endommagé est reclassé comme navire cible, quant au *B-2*, à moitié immergé dans l'arsenal de Carthagène, il sera renfloué durant la Seconde Guerre mondiale mais sera cantonné à un rôle de navire-école pour les mécaniciens de la base de Ferrol jusque 1952. Le *B-3* ne vaut guère mieux et sera rapidement mis au rebut. Le *B-4* termine la guerre civile lui aussi avarié, sa coque réparée il sera renfloué en 1939 et sera mis au rebut en 1941 sans avoir vraiment servi.



LE SOUS-MARIN C-3



Au lendemain de la guerre civile, des survivants de la classe *C* on ne compte plus que le *C-1 (Isaac Pera)*, le *C-2* et le *C-4*. Lancés entre 1927 et 1930, les premiers sous-marins de cette classe avaient été mis en service en 1928. Leur déplacement était de 925 t. et leur vitesse pouvait atteindre 16,5 nœuds en surface et 8,5 nœuds en immersion. Les 40 hommes d'équipage servaient 4 tubes lance-torpilles à la proue et 2 autres tubes à la poupe, auxquels venaient s'ajouter une pièce antiaérienne de 76 mm. Ayant échappé à la destruction à la fin de la guerre civile, le *C-1 (Isaac Pera)* subit un grand carénage en 1941 mais ne reverra jamais la pleine mer, reclassé comme navire école pour les sous-mariniers jusque 1948. Il sera mis au rebut en 1950, servant de bâtiment cible pour les exercices. Le *C-2* comme le *C-4* passèrent quant à eux presque toute la Seconde Guerre mondiale amarrés dans la base de Cadix, la Marine n'ayant pas les moyens financiers d'organiser des manœuvres. Les manœuvres ayant repris au lendemain de la guerre le *C-4* sera malencontreusement coulé par le destroyer *Le-panto* le 27 juin 1946.

Heureusement pour les sous-mariniers espagnols, la marine franquiste pouvait, tout comme pour les destroyers, compter sur le reliquat de l'aide accordée par les puissances fascistes à la rébellion nationaliste, et ici en l'occurrence sur les deux sous-marins de la classe *Archimede* lancés par l'Italie en 1931, les *General Mola* et *General Sanjurjo*. Ces puissants navires déplaçaient 985 t. à 17 nœuds en surface, pouvant atteindre 8,5 nœuds en immersion, mais leurs 55 membres d'équipage servaient surtout 8 tubes lance-torpilles, 2 canons de 100 mm et 4 pièces antiaériennes de 13,2 mm. Au lendemain de la guerre civile la pièce d'artillerie de poupe sera toutefois supprimée. Le *General Sanjurjo* faillit bien ne jamais voir la fin de la Seconde Guerre mondiale puisque le 7 février 1943 il est attaqué par le sous-marin *HMS Torbay* au large de Carthagène, le britannique l'ayant confondu avec un sous-marin italien. À la suite de cet incident la Marine espagnole ordonnera que les œuvres mortes de ses sous-marins soient peints en blanc ou éviter toute confusion.



LE SOUS-MARIN GENERAL SANJURJO



LE SOUS-MARIN G-7 DE TYPE VIIC PENDANT SES RÉPARATIONS QUI DURERONT JUSQU'À 1947

Toutefois la marine espagnole ne perdit pas vue qu'il lui faudrait moderniser sa flotte de sous-marins et un contrat fut passé avec l'Allemagne pour produire 6 navires de type *VIIC*. Cependant les revers du III^e Reich compromirent rapidement l'accord qui finit par être annulé. En définitive le seul navire de cette classe à rejoindre les rangs de la marine espagnole sera le *G-7*, dénommé ainsi alors qu'il était encore envisageable qu'il y en ait 6 avant lui. Le *G-7* portait à l'origine le nom de *U-573* pour la simple raison qu'il fut lancé en 1941 pour l'*Unterseeboote-waffe*. Pourchassé par la *RAF* au nord-ouest d'Alger en avril 1942 et ayant subi des avaries, il est contraint de gagner Carthagène où les autorités espagnoles lui accordèrent au mépris des règles internationales une durée de trois mois pour que les réparations soient effectuées. Devant l'impossibilité de tenir ces délais le navire est vendu 1,5 millions de reichsmarks à la marine espagnole qu'il intègre officiellement le 2 août 1942, tandis que son équipage est rapatrié en Allemagne en mars 1943. Quand bien même ce sous-marin aurait voulu jouer un rôle dans cette guerre qu'il ne l'aurait pu. Les réparations n'ayant commencé qu'en août 1943, celles-ci dureront jusqu'en 1947. A partir de cette date il sera en revanche l'unité la plus moderne de l'arme sous-marine espagnole.

Conclusion

A l'étude des forces navales espagnoles durant la Seconde Guerre mondiale il apparaît que la marine franquiste est loin d'être une menace pour ses voisins, mais qu'elle présente un potentiel de défense qui peut causer bien du tort à qui s'y froterait. Sortie exsangue de la guerre civile, ne pouvant que modérément compter sur des équipages qui dès 1936 s'étaient clairement, et majoritairement, montrés républicains, la marine franquiste manquera pendant toute la guerre de moyens financiers et matériel nécessaires à sa modernisation, notamment en termes de défense antiaérienne. Déjà dans la difficulté d'entretenir l'armée de terre, la marine passera souvent au second plan et en définitive sera le plus clair de son temps à quai dans les bases-arsenaux de Ferrol, Cadix ou Carthagène, à compter les coquillages sur les carènes de ses navires. Essentiellement axée sur les liaisons avec les territoires espagnols outre-mer et leur défense, mais aussi sur celle des côtes de la péninsule, elle s'appuie sur une doctrine d'emploi de petites unités surtout capables d'interdire le trafic commercial dans un faible rayon d'action. Pouvait-elle jouer un rôle dans cette guerre si le pays s'y était engagé ? Il y a fort à parier que non. Selon toute probabilité si engagement il y avait eu cela aurait été du côté de l'Axe et la position géographique de pivot de la péninsule ibérique aurait placé le pays et sa flotte en particulier sur une défensive similaire à celle mise en œuvre par l'Italie. La différence étant que la *Regia Marina* pu compter jusqu'au bout sur de puissantes unités pour lancer des raids agressifs contre les Britanniques, ce que l'*Armada Española* n'aurait jamais pu faire, encore moins pour bloquer le détroit de Gibraltar. Et si le statut international de l'Espagne franquiste a fluctué durant cette guerre de la stricte neutralité à la « non-belligérance » pour ensuite revenir à la stricte neutralité, l'Histoire a montré que Franco s'est toujours montré très prudent avec Hitler et il a sans doute bien fait, sauvegardant ainsi son pays, même si son régime le plongea dans une chape de plomb. Ce n'est qu'avec l'ouverture du pays à l'Occident et le rapprochement avec les États-Unis que la marine espagnole rattrapera son retard technologique accumulé dans certains domaines depuis l'entre-deux-guerres.

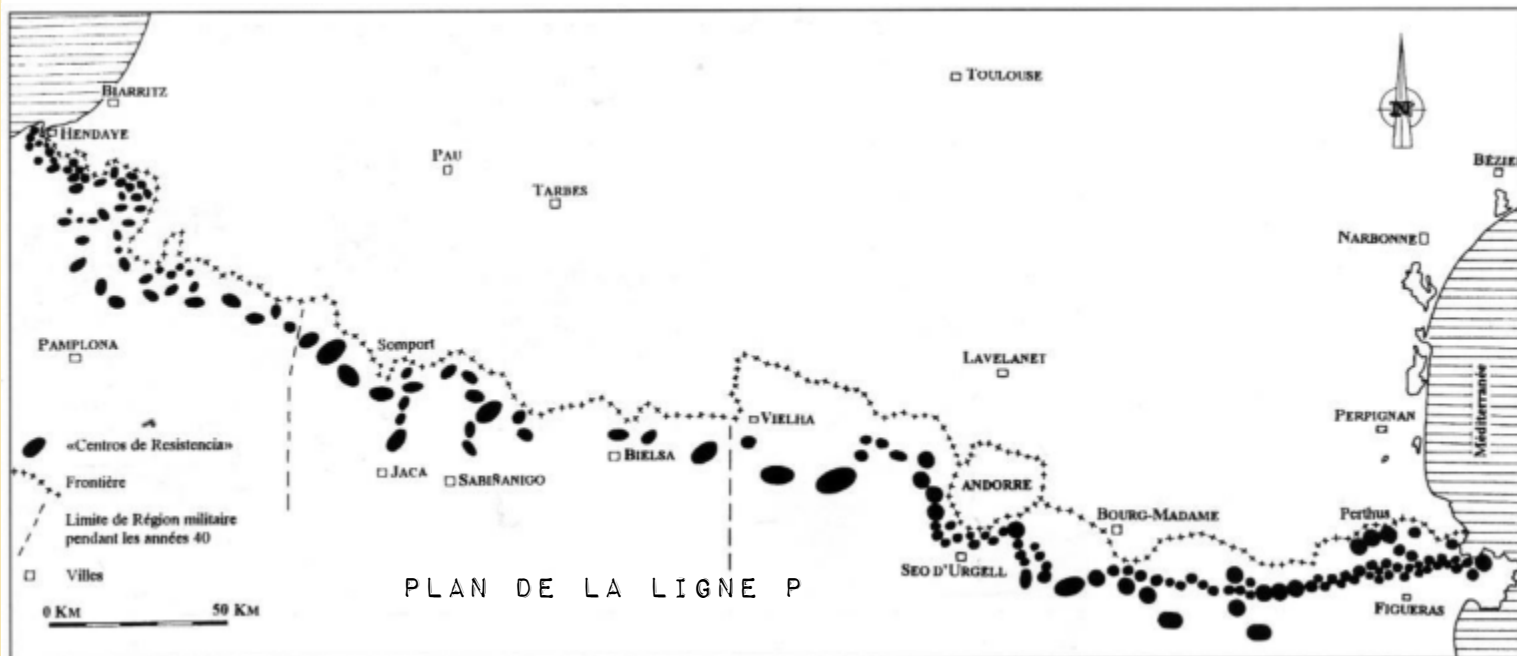
SOURCES

- ALCOFAR NASSAES, José Luis, *Las fuerzas navales en la Guerra Civil española*, Barcelona, Dopesa, 1971.
- ALPERT, Michel, *La guerra civil española en el mar*, Barcelona, Grupo Planeta, 2008.
- ANCA ALAMILLO, Alejandro, *Buques de la Armada española del siglo XX*, Madrid, Ministerio de Defensa, 2008.
- COELLO LILLO, Juan Luis, *Buques de la Armada española. Los años de la postguerra*, Madrid, Agualarga editores, 1995.
- <http://abcblogs.abc.es/espejo-de-navegantes/2014/06/25/el-crucero-canarias-y-la-tentativa-de-salvamento-de-los-naufragos-del-bismarck/>
- <http://galeon.com/navegahispania/historia/franquismo.htm>
- https://es.wikipedia.org/wiki/Armada_franquista#Bibliograf.C3.ADA
- [https://es.wikipedia.org/wiki/Anexo:Buques retirados de la Armada Espa%C3%B1ola](https://es.wikipedia.org/wiki/Anexo:Buques_retirados_de_la_Armada_Espa%C3%B1ola)
- [https://es.wikipedia.org/wiki/Espa%C3%B1a en la Segunda Guerra Mundial](https://es.wikipedia.org/wiki/Espa%C3%B1a_en_la_Segunda_Guerra_Mundial)
- <http://vidamaritima.com/2012/10/el-four-pipes-de-la-armada/>
- <http://laststandonzombieisland.com/2015/10/07/warship-wednesday-oct-7-2015-los-submarinos/>
- <http://funkoffizier.com/page/36/>
- <http://vidamaritima.com/2008/06/la-cierva-y-la-estacion-transportable-de-aeronautica-naval/>
- [http://www.wikiwand.com/es/Anexo:Planes navales de la Armada Espa%C3%B1ola](http://www.wikiwand.com/es/Anexo:Planes_navales_de_la_Armada_Espa%C3%B1ola)

La ligne « P »

la ligne Maginot espagnole

Par Jean Cotrez



Les lignes qui suivent ne représentent pas à proprement parler un article comme j'ai l'habitude de vous les présenter. En effet, contrairement à toutes les lignes de fortifications que j'ai évoquées depuis quelques années, la ligne P espagnole a été construite à la fin de la guerre et elle n'a jamais connu les combats. Ensuite, elle est restée « opérationnelle » jusqu'à dans les années '70 et le plus grand secret continuait d'entourer ces fortifications jusqu'à cette époque. Ces deux raisons font qu'il existe très peu de livres ou documentations sur le sujet ou alors exclusivement dans la langue de Cervantès que je ne pratique pas, à mon grand regret. Donc peu de plans des ouvrages et peu de détails sur les caractéristiques techniques des blockhaus. J'ai tenu malgré cela à vous proposer quelques lignes sur ce sujet peu connu et si au gré d'une promenade dans les Pyrénées espagnoles, vous tombez sur un petit blockhaus, vous en connaîtrez au moins l'origine.

INTRODUCTION

Bien que l'Espagne refusa toujours d'entrer dans la coalition de l'axe malgré les appels du pied d'HITLER, on trouve malgré tout une ligne de fortifications assez impressionnante par sa longueur, puisque celle-ci s'étend sur environ 500 km depuis la Méditerranée jusqu'à l'Atlantique en suivant au plus près la frontière franco-espagnole, en plein massif des Pyrénées. Cependant on est presque hors sujet puisque sa construction débute à la fin de la guerre, en 1944, alors que le vent a déjà tourné pour l'Allemagne. Malgré qu'ayant toujours eu des relations « cordiales » avec HITLER, FRANCO se dit qu'il est temps de prendre des mesures afin d'empêcher les Alliés de faire une tentative pour libérer l'Espagne de son joug. De plus, de nombreux républicains ont franchi la frontière vers la France, fuyant la guerre civile et il craint qu'à la faveur de la victoire alliée en Europe, ses ennemis d'hier n'aient des velléités de rentrer au pays afin de reprendre le pouvoir. Devant ces deux menaces potentielles, FRANCO décide de rendre les Pyrénées infranchissables en faisant construire 10.000 blockhaus sur la frontière. Ce sera la ligne « P », le « P » étant supposé rappeler le nom « *Pirineos* » traduction de « *Pyrénées* » en Espagnol. On la retrouve également sous le nom de « *ligne Gutierrez* », du moins en ce qui concerne sa partie catalane (du nom de l'ingénieur militaire en charge de la construction dans la région).

Alors que les grandes lignes de fortifications européennes avaient prouvé leur relative inutilité (ligne Maginot, mur de l'Atlantique, ligne Siegfried...), FRANCO en débutait la construction d'une autre tout aussi chimérique dont les travaux allaient se poursuivre jusqu'en 1948 dans le plus grand secret!

C'est dans les années 1946, 47 et 48 que les constructions seront les plus nombreuses. On se demande vraiment pourquoi...

Il voulait 10.000 blockhaus mais les Espagnols s'arrêteront au nombre de 5.000 environ, soit quand même un ouvrage tous les 100 mètres en moyenne. La ligne P couvrait 3 régions militaires :

- la région IV (Catalogne) de la côte méditerranéenne jusqu'à Vielha au sud-est de Bagnières de Luchon ;
- la région V (Aragon) de Vielha à Valle de Anso à l'ouest de Pampelune ;
- la région VI (Navarre et pays basque) continuait jusqu'à la côte atlantique.



POSTE POUR MITRAILLEUSE
(NOTER LE CAMOUFLAGE)

A noter que dans la région VI, la construction de fortifications avait été commencée dès juin 1939 sous le nom de « *Fortification Vallespin* » du nom du colonel en charge du projet. La construction est stoppée en juin 1940 par la défaite française. Les blockhaus déjà érigés seront intégrés dans la future ligne P.

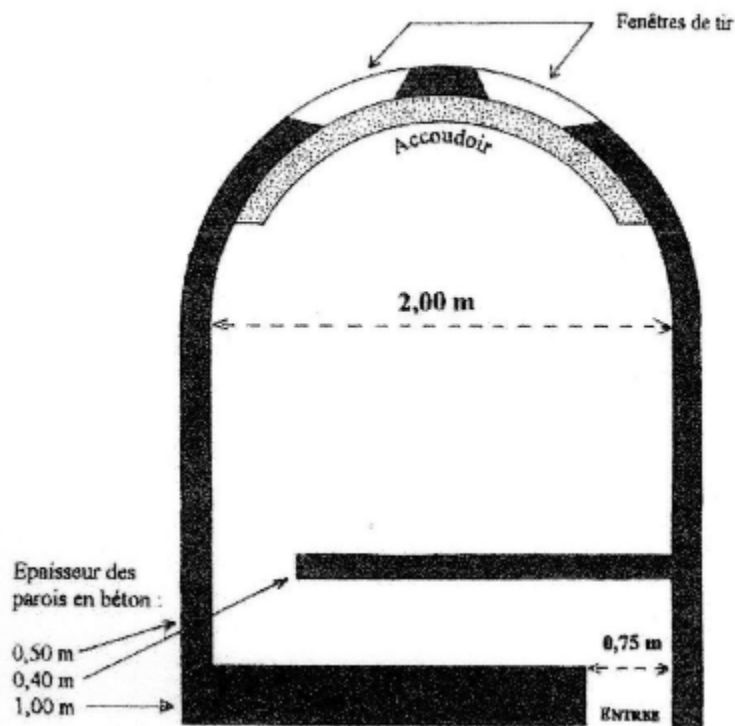
Ces fortifications seront construites par l'armée espagnole et par les prisonniers républicains de la guerre civile pour les travaux de force tel le creusement des galeries dans le roc. On estime à 12.000 hommes les effectifs engagés pour la construction de la ligne P. Les travaux ne prendront fin qu'en 1948... quand l'Espagne franquiste ne se sentira plus menacée suite aux débuts de la guerre froide. Elle restera cependant « opérationnelle » aux yeux de l'armée espagnole jusqu'à la mort de Franco. Son démantèlement commencera en 1980 mais la plupart des blockhaus seront simplement laissés à l'abandon. Les armes et les différents blindages n'ayant jamais été installés, les ouvrages ne seront pas recherchés par les ferrailleurs.

Constitution de la ligne P

La ligne P est constituée de plusieurs types d'ouvrages de relativement petite taille et absolument pas comparables aux GO (gros ouvrages) de la ligne Maginot ou aux grosses casemates pour l'artillerie lourde sur l'AW. Il n'existe pas de catalogue type comme celui de l'organisation Todt. On trouve principalement 5 types d'ouvrages le long de la ligne P :

- des postes d'observation : de dimensions réduites, ils sont bien sûr situés sur des points hauts et grâce à 5 embrasures, permettent une vue sur 360°. Les PO sont en vue les uns des autres permettant ainsi une communication par signaux optiques à l'aide de miroirs reflétant les rayons solaires (héliographe) ;
- des blockhaus de combat pour mitrailleuses lourdes et légères (voir plan ci-dessous). Ils étaient souvent reliés entre eux afin de permettre des mouvements de troupe à l'abri des bombardements ;
- des encuvements pour mortiers de 50, 61 et 81 mm et pour la DCA. Ces ouvrages étaient en général en arrière des premières lignes ;
- des blockhaus pour artillerie et canons anti chars ;
- des blockhaus passifs comme des dépôts de munitions ou des ouvrages pour le cantonnement des hommes.

Par contre on doit plutôt parler de fortifications de campagne, l'épaisseur des murs oscillant entre 80 cm et 1 mètre. Les blockhaus étaient du genre semi enterrés et recouverts d'herbes et de pierre afin de les fondre dans le paysage et les rendre difficiles à localiser. Pour rappel, les murs et le toit d'un simple blockhaus allemand pour mitrailleuse, par exemple, mesurent deux mètres d'épaisseur...



PLAN D'UN BLOCKHAUS
POUR MITRAILLEUSES (*)

Comme toute ligne de défense, il faut de l'acier, du béton et une logistique pour acheminer le tout sur les pentes escarpées des Pyrénées. De par les positions difficiles d'accès de certains sites retenus pour la construction d'ouvrages, l'acheminement du matériel devra se faire à dos de mules.

Pour l'anecdote, l'Espagne, pendant la guerre, était frappée comme beaucoup d'autres pays par une très grande misère et un « *manque de tout* ». Il se dit qu'un pourcentage non négligeable du ciment destiné à la construction des blockhaus n'est jamais arrivé sur les chantiers. Certains commandants militaires locaux détournaient la précieuse matière première pour une utilisation plus personnelle et beaucoup moins militaire...

Toujours est-il qu'on estime que le budget de l'armée espagnole a bondi de 53% entre 1942 et 1946. On construira bien tous ces ouvrages mais ils ne seront jamais vraiment finis (absence de blindage), ni armés, ni occupés par la troupe. Ils ne furent construits qu'au cas où...



BLOCKHAUS POUR CANON ANTICHAR (NOTER L'EMPLACEMENT DES ROUES)

Les centres de résistance (CR)

Les ouvrages sont répartis en centres de résistance (CR) classifiés eux-mêmes selon leur importance opérationnelle sur le terrain (routes, vallées). Il y aura 96 centres de résistance en Catalogne, 53 en Navarre et 20 en Aragon. Soit 169 CR au total. Le faible nombre de CR en Aragon vient du fait que c'est la région centrale des Pyrénées, d'accès très difficile pour une armée en marche vu le relief accidenté et la hauteur des sommets dépassant souvent 2.500 mètres.

Il était prévu que chaque CR serait doté d'une garnison de 400 à 500 hommes. Soit environ 70.000 hommes au total si l'occupation de la ligne avait été décidée par le Caudillo.

Chaque CR est composé de plusieurs nids de résistances appelés « *nius* ». Le CR est protégé par des champs de mines et des réseaux de barbelés. Mais là encore les rouleaux de barbelés resteront comme les blindages bien à l'abri dans les arsenaux de Figueras, Pampelune et Jaca et ne seront eux non plus jamais déployés. Pour faire une analogie avec le système défensif allemand, on peut considérer qu'un CR correspond à un *Stützpunkt* (StP) et les « *nius* » aux *Widerstandnest* (Wn).

Un CR peut s'étendre entre 12 et 16 km et peut compter jusqu'à 64 blockhaus. La ligne P est censée fonctionner en trois lignes étagées en profondeur. La première ligne est la ligne de sécurité destinée à donner l'alerte et à canaliser l'ennemi. Juste derrière se trouve la zone de résistance (appelée zone d'arrêt sur d'autres lignes de fortifications) où est regroupée toute la puissance de feu, enfin en troisième rideau, une ligne de réaction où l'on trouve les réserves et l'artillerie lourde.

Les ouvrages accueillant l'artillerie et les armes antichars seront concentrés autour des routes, des ponts et des tunnels.



ENCUVEMENT POUR MORTIER

Les armes de la ligne P

Si la ligne P avait dû être armée, elle aurait reçu comme armes antichars des *Pak* 40 de 75 mm d'origine allemande, commandés en 1943 lors de la visite d'une délégation espagnole à Berlin pour négocier l'achat d'armes, d'avions et de matériels divers et variés (le plan Bär). L'autre arme antichar est plus connue de ce côté-ci des Pyrénées puisqu'il s'agit du canon Hotchkiss de 25 mm, dont plusieurs milliers étaient en service dans l'armée française. La DCA est essentiellement composée de canons Oerlikon de 20 mm. Quant aux mitrailleuses, on trouve surtout des Hotchkiss Mle 1914.

CONCLUSION

Depuis que l'Histomag vous présente différentes lignes de fortifications au gré des pays en guerre traités dans notre revue, on a vu que rarement elles avaient joué un rôle décisif dans le résultat des batailles. La ligne P en est un exemple criant puisque celle-ci, bien qu'ayant englouti des sommes considérables pour un pays déjà exsangue et mobilisé des milliers d'hommes, volontaires ou contraints, elle n'avait jamais tout à fait été achevée et surtout qu'elle n'avait jamais servi à quoi que ce soit. Elle est la concrétisation d'une chimère d'un dictateur qui, sentant la faiblesse politique de son régime, avait une tendance à une certaine paranoïa, lui faisant voir des ennemis un peu partout.



BLOC POUR CANON



POSTE D'OBSERVATION (HAUT PERCHÉ)

Notes :

* : plan « fortifications et patrimoine » n°3

Remerciements :

A Jean-Louis BLANCHON, spécialiste de la ligne P qui a eu la gentillesse de mettre à ma disposition 2 articles de sa plume parus dans la regrettée revue « *Fortifications et patrimoine* » numéros 2 et 3 de 1997 et Yann CAP (photographe).
A Nicolas BARRÉ créateur du site
<http://lineap.spiki.org/>

Témoignage d'un évadé de France à Miranda de Ebro

*par Christian Ruviella
retranscrit par son fils Jean-Charles*



VUE GÉNÉRALE DU CAMP DE MIRANDA DE EBRO

Miranda de Ebro fut un enfer pour les hommes qui y ont vécu, non seulement physiquement mais aussi psychologiquement puisque ce camp représentait pour la plupart l'attente sans fin dans l'espoir de pouvoir gagner l'Afrique du Nord. D'après les chiffres de Mgr Boyer Mas, 87 000 personnes ont ainsi franchi la frontière franco-espagnole dont 45 000 de nationalité française. 80 000 d'entre eux, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, ont connu la vie des prisons ou du camp de Miranda, environ 8000 étant déjà infirmes, malades ou trop âgés. Au final plus de 30 000 se sont engagés dans l'armée dès qu'ils en eurent la possibilité et 4500 sont morts au combat ou des suites de maladies contractées à la guerre ou pendant l'internement en Espagne.

Évadé de France le 8 juin 1943 justement dans le but de reprendre la lutte dans les rangs de l'armée française, Christian Ruvieilla en était à sa troisième tentative quand il parvint enfin à rejoindre l'Espagne. Emmené à la prison de Vera de Bidasoa puis à Irún, c'est un voyage en train, en camion puis enfin à pieds qui le mène le 12 juin 1943 au camp de Miranda de Ebro, dans la province de Burgos, en Vieille-Castille. Son identité enregistrée, il reçoit deux petites couvertures, fourchette, cuiller, écuelle et se retrouve affecté à une baraque où il restera près de deux mois avant d'être transféré en septembre 1943 puis libéré par la Croix Rouge le 14 novembre 1943. Une réunion d'amis à la fin des années soixante le motiva pour coucher sur le papier ses impressions sur son passage dans ce qu'il qualifiera de « *camp de l'espoir* ».

Dans le camp à quelques dizaines près, nous sommes passés à une douzaine de milles entassés dans des baraques à étagères 4 par 4. 4 sur l'étagère 4 en dessous. 2 couvertures, deux repas par jour, la « perolle » (1) (Voir notes en fin d'article). Haricots rouges, légumes secs, une louche par homme. J'aurais volontiers mangé le double de ma ration (21 ans), mais hélas...

De plus c'était une cuisine pour grosse administration pénitentiaire. Mais chose extraordinaire, tous cherchaient le rabiote s'il y en avait, alors que dans l'armée où beaucoup d'entre nous étions avant de passer en Espagne, nous avions bien mieux souvent et tout le monde se plaignait de la mauvaise cuisine. Tous les mois nous touchions des colis de la Croix Rouge Américaine – je doute que nous touchions ces colis dans leur intégrité ! ; ½ boîte de flocons d'avoine, 1 livre de farine, 1 cuiller de sucre en mélasse, ½ boîte de corned-beef, 12 cigarettes, plus quelques bricoles dont je ne me souviens plus. À la distribution, c'était un véritable marché d'échange. Tous les jours nous touchions un pain avec la perolle de midi. Beaucoup gardaient leur pain pour l'échanger contre des cigarettes. Pour mon compte j'échangeais les miennes contre du pain et le soir sur l'avenue des Anglais c'était au plus rapide pour ramasser les mégots. Il y avait dans le camp un commerce de mégots reconditionnés, mélangés avec du tabac espagnol. Un à côté précieux à la distribution des colis de la Croix Rouge était les boîtes métalliques de conserve qui servaient à la fabrication des tuyaux de poêle dans chaque baraque, chaque étagère et sous-sol étant muni d'un poêle fabrication locale. On prenait le bois aux poutres de la toiture avec un couteau ou tout autre instrument tranchant. J'ai vu des endroits où il manquait une poutre ou deux et celles restantes réduire de moitié en épaisseur. Sur nos fourneaux en boîte de conserve, nous fabriquions des crêpes avec de la farine et le peu de sucre que nous avions. C'était notre cuisine des grands jours. Le jour des colis américains.

Apellidos	RUBIELLA		Francés
Nombre	CHRISTIAN		
Naturaléza	Bordeaux		
Edad	23/14/11/19	Estado	A.
Residencia	Bordeaux		
Oficio	Dibujante		
Padres	André y Charlotte		
Detenido, Prisionero o presentado en	Verra		
fecha	8/6/43		
Procedencia	Fróntera Irún		
Autoridad que ordenó la baja o el ingreso	Irún		
A disposición de			
Fecha de ingreso en Miranda de Ebro	12/6/43		



BIENTÔT MIDI

D'après les dires, il y avait plus de 32 nationalités dans le camp. Pour l'Europe, il y avait des Lettons, Roumains, Polonais, Tchèques, Hollandais, Allemands, Anglais, Belges, etc. Parmi les figures typiques du camp, il y en avait trois très connues, des anciens des brigades internationales. Un noir Américain Kuchpy, un chinois Cheng et un Roumain, je ne me rappelle plus de son nom et la belle « Hollandaise » un évadé venu de Hollande et qui était sous la protection de ces « messieurs ». Hors Europe, il y avait également des prisonniers Japonais, Américains, Canadiens, etc. Parmi les Français il y avait surtout des Basques. Il y avait dans le camp au moins 3 baraques de Basques qui avaient leur shérif en la personne de « six-sous », l'aîné d'une famille de six garçons, passeur à la frontière et par la suite passé lui-même en Espagne. Les Français, représentaient à peu près la moitié des internés. Venaient ensuite les Belges. En 1942, les Polonais étaient les plus nombreux dans le camp. Ils ont quitté le camp vers la mi 1942.

Parmi les internés, il y avait toutes les classes sociales qui puissent exister, de l'officier supérieur à l'anarchiste revenu en France après la guerre d'Espagne et qui était repassé en Espagne pour rejoindre les forces Françaises. Des professeurs, des docteurs, des ecclésiastiques, etc. Parmi tous ceux qui sont passés, la plupart avaient le feu sacré. La France occupée, la famille en danger, il y avait ceux qui passent par conviction philosophique! Ceux qui ne pouvaient pas rester en France. Résistance, travail obligatoire. Il y avait même des repris de justice. J'en ai connu un qui, je suis certain, a dû faire du travail sérieux en France, s'il a mis, comme je le crois, sa science et son courage au service du pays. Et il y avait les autres. À Madrid quand nous sommes passés à l'interrogatoire d'état Civil, l'interné qui était devant moi a répondu « apatride » quand on lui a demandé sa nationalité.



COIFFEUR

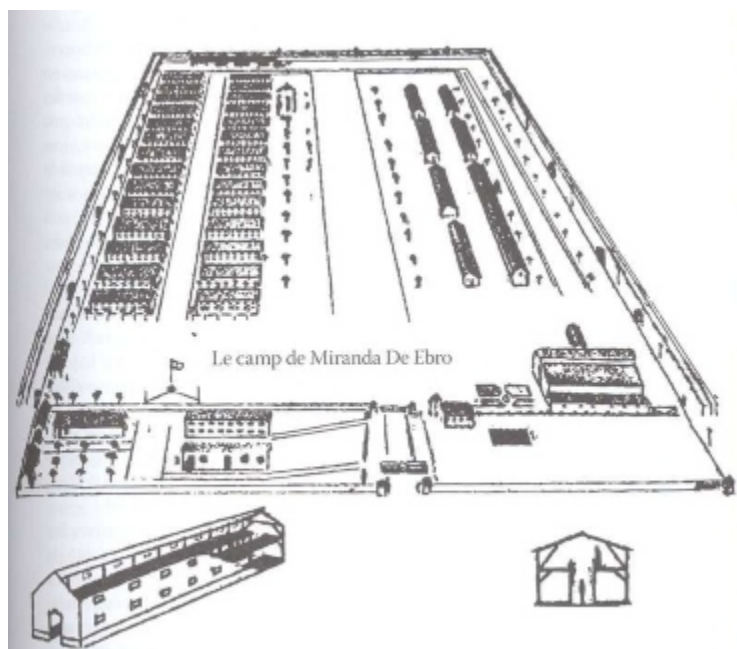
Un autre grand problème qui était le problème de l'eau. Dans chaque baraque tous les jours étaient désignés cinq ou six hommes pour faire la queue à la fontaine, car dans le camp il y avait qu'un seul robinet qui coulait gros comme le doigt. Pour mon compte je n'ai jamais fait la queue au robinet, comme je ne buvais pas le café je gardais mon eau pour me raser et boire. Je n'en buvais que très peu, ayant dès les premiers jours de mon arrivée dans le camp des coliques qui à la longue sont devenues la « Mirandite » (2), et plus tard la dysenterie?! La queue commençait le matin à 5 h 00, car la nuit l'eau était coupée.

L'eau était stockée dans des boîtes de conserve ou dans les grands bidons à cigarettes ou de graisse végétale, car la cuisine se servait de graisse végétale américaine. Les cuisines étaient au fond du camp. Chauffage au bois, beaucoup de ce bois d'ailleurs passait dans les baraques et servait au chauffage et à la cuisine. Dans de grandes rosières en fonte, les haricots, pommes de terre, lentilles, pois chiches étaient versés directement du sac, cuits, assaisonnés, égouttés (?) et servis à la perolle. La nuit les cuisines étaient fermées, mais elles n'étaient pas silencieuses pour autant. Une myriade de rats remontant par les égouts qui se déversaient dans l'Ebre, se disputaient les reliefs et le gras des perolles qui n'étaient peut-être pas encore lavées. Le lendemain, elles devaient certainement être propres. Les cuisiniers espagnols et volontaires du camp (place de choix certainement, de l'eau et de quoi manger !!) étaient aussi douteux que les cuisines. Si quelques amis du camp sont passés par les cuisines, qu'ils m'excusent, ce sont peut-être les 25 ans qui nous séparent de ces événements qui, avec le temps, me donnent cette impression !



LES BARBELÉS DU CAMP

La surveillance du camp était faite par l'armée. Autour du camp une murette de 1m50 plus des barbelés sur 1m50 environ. Tous les 50 m il y avait une guérite en pierre à calotte ronde comme certains puits couverts en campagne et dans chaque guérite un soldat en arme et munitions. Car à deux reprises, pour une évasion que je n'ai pas vue et un commando de nuit sur les cuisines pour des pommes de terre, les balles ont volé bas autour des cuisines. Heureusement pas de mort ni de blessé. La nuit pour se tenir éveillés, chaque garde, à chacun son tour lançait à l'autre « Alerta », et toutes les nuits hiver ou été nous entendions nos oiseaux de nuit pousser leurs cris de neuf heures à six heures. Dans le camp trois officiers s'occupaient de l'ordre. Le plus connu était « œil de Moscou ». C'était celui que l'on voyait le plus dans le camp, casquette, sur les yeux des lunettes noires avec pare-soleil sur les côtés. Il devait avoir les yeux malades. Les officiers ne venaient dans le camp avec de la troupe que pour les coups durs : tentative d'évasion, bagarre, grève. Il y eut une fois une grève de la faim. Nous voulions une amélioration de l'ordinaire et des départs plus justes. C'est-à-dire que nous désirions voir partir les plus anciens, car les départs ne se faisaient pas de façon pas très logique. Pour mon compte j'ai essayé de me faire passer comme prisonnier de guerre, alors que ce n'était pas, car il était dit que les prisonniers de guerre avaient la priorité). Total je suis parti quand on a bien voulu m'expédier et sans que l'on s'occupe des listes faites dans le camp. Le plus dur pour le service de surveillance, c'était de faire lever tout le camp le matin à 8 h 00, de visiter les baraques pour voir s'il n'y avait pas de resquilleur et de rassembler tout le monde sur la grande place de la bandera pour le salut aux couleurs, Sonnerie, garde-à-vous, salut la main tendue pendant l'hymne. Après nous étions libres de retourner à nos baraques, nettoyage, etc. La vie commençait dans le camp



LE CAMP DE MIRANDA DE EBRO DANS SON ENSEMBLE

Le camp de Miranda avait une vie intense, que tout le monde, même le plus modeste, a animé soit par ses connaissances intellectuelles, pratiques ou sportives. L'après-midi de 16 h 00 à 18 h 00 il y avait des conférences faites par des professeurs, évadés comme nous. Ou s'ils n'étaient pas professeurs c'étaient des gens d'une érudition remarquable qui traitaient de sujets divers. Matin et soir il y avait des cours de langues étrangères : Allemand, Anglais, Espagnol, des cours de maths, un cercle de bridge, des cours de Français. Il y avait un petit groupe du genre Action Catholique, et la Bible était enseignée par un pasteur ou un catéchiste protestant. Il y avait également des cours de dessin. Un jeune chaudronnier fabriquait des services à thé avec des boîtes de conserve ; de véritables œuvres d'art. Un ami de Bordeaux que j'ai retrouvé dans le camp avec qui j'avais été en classe, s'était spécialisé dans les cartes postales qu'il vendait à raison d'une pesette pièce. Ces cartes représentaient la vie dans le camp. Si j'avais été riche j'aurais été heureux d'en posséder quelques-unes, mais hélas. Il y avait aussi des cours et un championnat de boxe et il y avait rarement de bluff dans les rencontres. À côté de la vie intellectuelle, artisanale et sportive, il y avait les événements. Le camp tout entier était un véritable marché. Tout pouvait se vendre, des chaussures, des cigarettes, des boîtes de conserve de la Croix Rouge, des vêtements, des oranges, des cigarettes reconditionnées (mélange de tabac espagnol, tabac bon marché et mégots de cigarettes américaines). Il y avait dans la baraque numéro 11 les extraperlistes (3), c'est-à-dire des commerçants qui faisaient du marché noir. Là, il y avait de tout : bar avec des produits espagnols. Si mes souvenirs sont bons, il y avait des apéritifs ou des liqueurs, du chocolat au lait chaud avec des gâteaux, un restaurant avec viande. Souvent, passant à côté de cette baraque qui exhalait des odeurs sympathiques, je sentais mes genoux fléchir, moi qui avais toujours faim. Cette baraque continua son commerce deux mois après mon arrivée au camp. Puis un matin, officiers, hommes en armes firent irruption dans la baraque et en moins de trente minutes tout le matériel et le personnel était dehors.

Depuis ce jour-là, la baraque n° 11 ne fut plus célèbre, tout le monde fut disséminé dans le camp et moi-même j'atterris sur l'étagère n° 4 avec mes quatre amis de la baraque n° 2. Le commerce ne se perdit pas pour autant, mais reprit ailleurs, mais plus généralisé dans les 27 ou 28 baraques.



TRAVAUX DE PROPRETÉ

La plus grande misère pour nous, dans le camp, fut sans conteste le manque d'hygiène. La première cause : le manque d'eau. Les porteurs de germes, aux cuisines : les rats. Dans les baraques, les punaises et les poux. Par les belles journées du mois de juillet ou d'août l'on pouvait voir à l'extérieur des baraques sur le mur passé à la chaux, les punaises par milliers prendre leur bain de soleil, et tout autour des baraques quand il nous était possible d'avoir un balai nous faisons un massacre. Pour les poux, le soir en nous couchant nous mettions entre la couverture de sol et la peau une chemise pliée en 3 ou 4. Pour que marche ce piège, il fallait coucher nu. Celui qui restait habillé ne pouvait jamais attraper tous les poux qui l'habitaient. Donc au bout d'un mois de captivité nous avons tous la gale et presque tous la dysenterie ou Mirandite. Pour pouvoir être évacué sur un hôpital, il fallait être à l'article de la mort. Les soins dans le camp étaient inexistantes. Nous avons, malgré tout, eu une piqûre, le triple associé, comme dans l'armée Française à la différence que nous l'avons eue en une seule fois ?? Pendant trois jours l'on a cru que tout le monde allait passer l'arme à gauche. Malgré un bras presque paralysé par la piqûre, il fallait, malgré tout, que j'aille cinq ou six fois aux WC jour et nuit. Je m'en souviens comme d'un supplice.



Intérieur d'une « calle » du camp de Miranda. Dessin d'un détenu, M. Chauvet.

Avec le recul du temps, je considère maintenant Miranda comme une petite Europe avec les représentants de toutes les classes de la société avec leurs caractères très différents, les uns très calmes et réfléchis, les autres vifs exubérants « parlant avec les mains », les uns serviables, les autres personnels, les uns efficaces dans la moindre circonstance, les autres présents, mais ne pouvant être d'aucun poids dans cette société.

NOTES

- (1) - Perolle : (en espagnol « perola » = bouilloire) chaudron dans lequel on faisait bouillir de l'eau avec des pommes de terre, ni lavées, ni épluchées. De l'huile d'olive froide y était ensuite versée et surnageait sur l'eau bouillante. Le tout était ensuite servi aux prisonniers dans leurs boîtes de conserve qui leurs servaient d'assiettes. Une autre variante, la soupe aux choux était également servie. Le terme de perole était devenu synonyme de « repas » dans le camp.
- (2) - Mirandite : surnom donné à la dysenterie généralisée du camp de Miranda.
- (3) - Extraperliste : en espagnol « estraperle » = marché illicite.

Met Men

par Jean-Philippe Mathieu



UN « MET MAN », LE WARRANT OFFICER ARTHUR FAULKNER EN 1945

Tout au long du conflit, la météo fut un élément primordial ! Nous avons tous en tête l'énorme responsabilité du *Group Captain* J. M. STAGG devant présenter à EISENHOWER et son état-major les prévisions météo en ce début de juin 1944. STAGG pouvait s'appuyer sur les 10 000 personnes travaillant à cette époque au MET OFFICE (service météorologique britannique). Dans ses effectifs, il existait une spécialité peu connue les « *Met Men* », terme qui désignait les « *Meteorological Air Observers* » durant la Seconde Guerre mondiale au sein de la *Royal Air Force*.

Au déclenchement des hostilités, les navires dans l'Atlantique Nord ne pouvaient plus communiquer leurs positions ni les conditions météorologiques sur l'Atlantique. Ce vaste espace est devenu ce que l'on appelle dans le jargon comme une « zone de données clairsemées ».

A la fin de 1940, le « *Coastal Command* » organise des vols de reconnaissance météo avec quelques appareils organisés en « *Flights* ».

Les *1403^d*, *1404th* et *1405th* *Flights* étaient établis à Bircham Newton (Norfolk), St Eval (Cornouailles) et Aldergrove (Irlande du Nord), le *1407th* *Flight* fut formé pour opérer depuis Reykjavik (Islande). La gamme d'appareils utilisés était variée, *Blenheim IV*, *Husdon III*, *Hampden I*, *Ventura*, etc.

L'année 1943 voit la création de nouveaux *Squadrons* et les *Flights* sont absorbés par ces derniers. Le *1403th* *Flight* par le *Squadron 521*, le *1404th* par le *517*, le *1405th* par le *518*, le *1406th* par le *519* et le *1407th* par le *251*. Ils sont principalement équipés de *Halifax*, sauf le *Squadron 251* qui perçoit des *B-17 Fortress II*, ces 2 types d'appareils étant aptes à effectuer des vols de reconnaissance à longue distance. Brawdy (extrémité du Pays de Galle), Tiree (île de l'archipel des Hébrides) et Langham (Norfolk) sont les bases qui viennent s'ajouter à celles existantes.

Sans formation adéquate, les navigants effectuent des relevés et prennent des photos qui sont analysées à leur retour par le service météo de l'unité. Néanmoins, il est jugé préférable d'employer des météorologues qualifiés pour les observations réalisées en vol et la prise des différentes mesures.

En septembre 1942, est créée la section « *Meteo-logical Air Observer* ». Le personnel doit être, à la base, qualifié météorologue et apte au vol. Après une rapide formation de trois semaines à la navigation aérienne et à l'issue d'une formation rudimentaire de mitrailleur de 2 semaines, le personnel obtient le brevet de « *Air Gunner* ». Le premier « *Met Man* » est opérationnel à la fin du printemps 1943. Après les cinq premières sessions de formation, le stage de mitrailleur n'est plus dans le cursus et les prétendants ne sont donc plus brevetés « *Air Gunner* ». Les « *Met Men* » n'apparaissent plus dans les organigrammes comme personnel navigant. Le débat prend fin à l'automne 1944 lorsque le statut de personnel navigant est de nouveau accordé aux « *Met Men* ». Un cursus approprié est mis en place ainsi que la création d'un brevet spécifique « *M* » qui sera homologué par le *Air Ministry Order A-409/45* du 26 avril 1945. Ce sera le dernier brevet de navigant adopté au sein de la *RAF* durant la Seconde Guerre mondiale. Avant que le stock de brevets ne soit constitué en juillet 45, les « *Met Men* » avaient pris l'habitude, dès 1944, de faire réaliser des travaux de couture par leurs mères, sœurs ou petites amies afin de modifier le brevet "N" des navigateurs en brevet "M" des « *Meteo-logical Air Observers* ».



BREVET MODIFIÉ COUSU D'ÉPOQUE SURMONTANT LES RUBANS. DE GAUCHE À DROITE : 1939-1945 STAR, ATLANTIC STAR ET DEFENSE MEDAL

Un vol de reconnaissance météorologique consiste normalement en un vol d'une distance de plusieurs centaines de *miles* à basse altitude puis une ascension en « *vertical* » pour accéder à un palier avec une pression de 400 mb ou 500 mb (à une altitude d'environ 6 000 mètres). Le vol se poursuit à cette altitude sur plusieurs centaines de *miles* puis descente en « *vertical* » et enfin retour à la base à basse altitude. Tout au long du vol les différentes données collectées lors des sondages sont consignées sur des formulaires par le « *Met Man* ».

Durant le vol, l'homme météo réalise les observations suivantes :

- pression atmosphérique en altitude ;
- température de l'air ;
- humidité ;
- vitesse et la direction du vent ;
- visibilité ;
- type, taille et quantité de nuages ;
- phénomènes météorologiques ;
- givrage des aéronefs ;
- traînées de condensation des avions.

FORM 138. AIR MINISTRY METEOROLOGICAL OFFICE. AIRCRAFT WEATHER REPORT. Confidential when completed.

Observations made by: _____ Date: _____ 19__

Aircraft: _____ Captain: _____ G.P.M.T. _____

Course: _____ G.P.M.T. _____

PLEASE COMPLETE BOTH SIDES OF THIS FORM.

Time (GMT)	Altitude (feet)	POSITION				Pressure (Sea level)	WIND (Sea level)	WIND (At level)	WIND (At level)	WIND (At level)	ICE FORMATION		
		Lat.	Long.	Height (ft)	Direction						Type	Amount	Direction
1													
2													
3													
4													

Form 3877. METEOROLOGICAL OFFICE, AIR MINISTRY.

Log of Meteorological Observations from Reconnaissance Aircraft.

Station: _____ Flight: _____ Aircraft Type and No.: _____ Date: _____ 19__

Time of Take-off: _____ Pressure at Airfield Level at time of Take-off: _____ mb

Time of Return: _____ Pressure at Airfield Level at time of Return: _____ mb

Flight Plan: (Track, position, height, time, and distance)

Remarks or Discrepancies (position and time)

Standard of Time: _____ Correction to Airfield Subscale at Time of Take-off: _____ mb

DIVERS FORMULAIRES D'ENREGISTREMENT DES DONNÉES COLLECTÉES



Afin d'illustrer ce sujet, je vous présente cet ensemble ayant appartenu au *Warrant Officer* (Adjudant-Chef) Arthur FAULKNER. Il rejoint le *Meteo Office* en 1941 et travaille comme personnel civil dans trois « *Stations* » de la *RAF*. En 1943, il s'engage dans la *RAF* où il devient spécialiste des ballons sondes sur deux « *Stations* » différentes puis il se porte volontaire pour des vols opérationnels. En 1944, Arthur FAULKNER est muté au *Squadron 518*, équipé de quadrimoteurs *Halifax Met Mk V* basés à Tiree, île plate de 19 km sur 5 km. Le terrain est balayé par le vent et un dicton dit qu'à Tiree « Il pleut horizontalement ». Néanmoins c'est l'endroit réputé être le plus ensoleillé de Grande-Bretagne. Dans les huttes *Nissen*, les conditions de vie sont rudimentaires. Malgré ces aléas, les vols sont quotidiens (durant l'année 1944, il n'y aura que 2 journées sans mission) et durent environ 10 heures. Toujours les mêmes parcours triangulaires d'environ 1 300 km, codés *Bismuth* ou *Mercur*, depuis la base en variant l'altitude de 6 000 à 15 mètres afin d'effectuer les différents relevés. Ces vols servent aussi aux repérages éventuels de *U-Boat*. Les difficiles conditions climatiques causent la perte de dix appareils au sein de ce *Squadron*. Arthur FAULKNER sera démobilisé en 1946.



PSYCHROMÈTRE MK II SERVANT À MESURER LE TAUX D'HUMIDITÉ DE L'AIR INSTALLÉ SUR LE NEZ D'UN HALIFAX.



VAREUSE ET COIFFURE PORTÉES PAR
LE WO ARTHUR FAULKNER EN 1945

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, 33 officiers et 190 sous-officiers ont réalisé des vols opérationnels comme météorologues navigants. Dix-neuf ont perdu la vie au cours de missions. Avec le retour à la paix et la libre circulation des navires sur les mers, les vols de reconnaissance météorologique sont peu à peu délaissés puis définitivement abandonnés avec l'arrivée des satellites.

Remerciements à Frédéric GONDROU et Jean-Baptiste F.

Sources :

"Meteorological Air Observer's Handbook", M.O. 470, 1945

"Meteorological services leading to D-Day", RJ OGDEN, 2001

"Observers and Navigators", C.G. Jefford, 2014

"The Wind That Shook The barley, An exhibition of Tiree during WWII", An IODHLANN, 1999

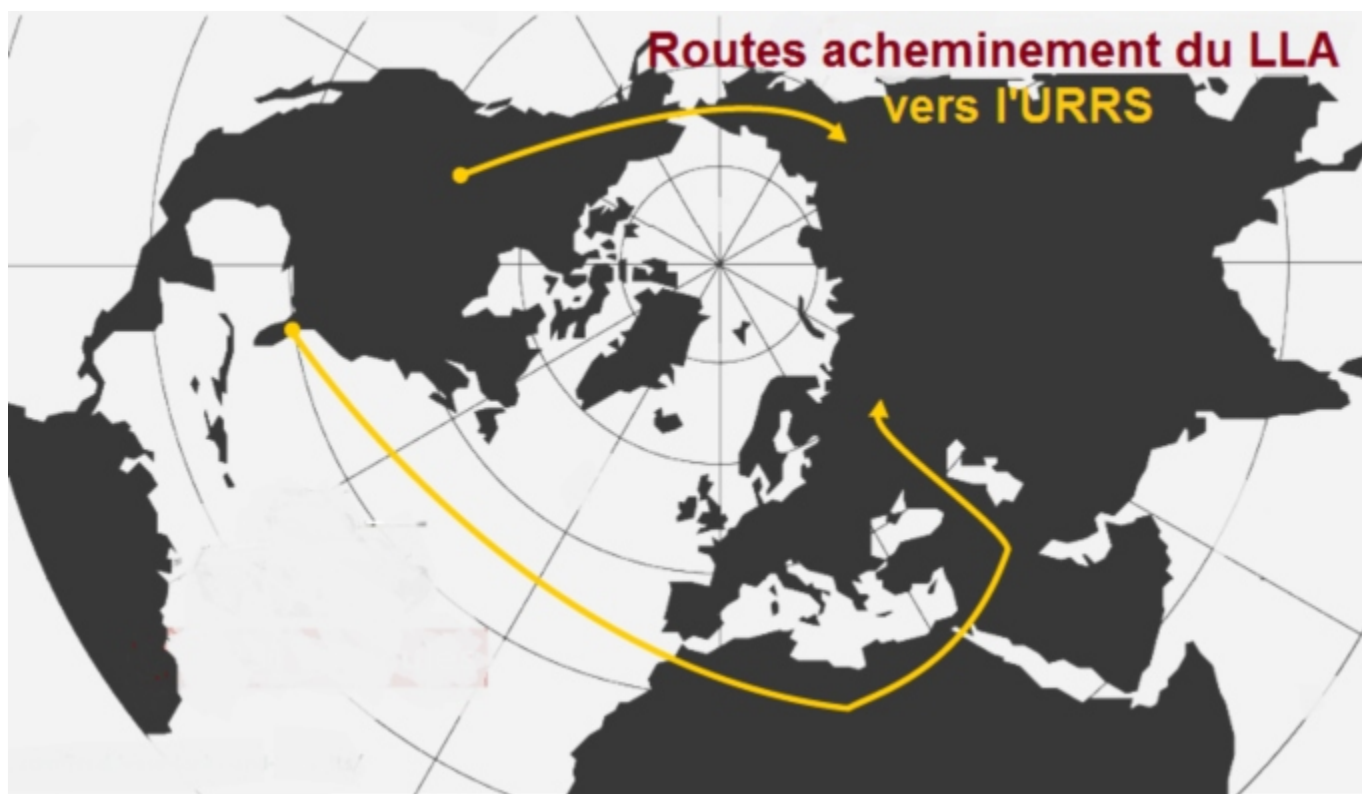
<http://www.202-sqn-assoc.co.uk/meteorological-briefing.html>

Notes manuscrites du WO Arthur FAULKNER, 2001

Photos, documents et pièces, collection de l'auteur

Comment les Etats-Unis d'Amérique devinrent l'« arsenal » des démocraties

par Albert GILMET



A lors jeune fédération, consciente de sa faiblesse, les États-Unis d'Amérique ont pratiqué une période isolationniste de plus d'un siècle, connue depuis 1823 sous le nom de Doctrine de Monroe : chacun chez soi, on s'abstient de toute ingérence chez les autres.

Alors jeune fédération, consciente de sa faiblesse, les États-Unis d'Amérique ont pratiqué une période isolationniste de plus d'un siècle, connue depuis 1823 sous le nom de Doctrine de Monroe : chacun chez soi, on s'abstient de toute ingérence chez les autres.

Le 6 avril 1917 les Allemands torpillent plusieurs navires battant pavillon américain. Les États-Unis d'Amérique déclarent la guerre à l'Allemagne. Par voie de conséquence, une première dérogation à cette règle devient nécessaire. L'Amérique intervient alors activement dans le conflit auprès des Alliés : France, Grande Bretagne et Russie post Tsariste de Lvov et de Kerenski.

Une seconde dérogation, loi promulguée le 11 mars 1941, (*Lend Lease Act*) autorise le Président des USA, Franklin Roosevelt, à fournir des matériels ainsi que des équipements, militaires et civils aux pays agressés par l'Allemagne nazie et ses alliés, sans pour autant entrer en guerre. Le remboursement de cette aide pouvant être différé. Les USA fournissent notamment aux Britanniques, en 1942, 4 390 chars et 6 850 avions. La Chine compte aussi parmi les bénéficiaires dès mai 1941 mais à un niveau limité compte tenu de l'invasion de son sol par les japonais.

Lors de la promulgation du LLA en mars 1941, l'Union Soviétique demeurait hors champ d'application. Les USA n'étaient pas enclins à favoriser un pays qui prônait d'une part la révolution internationale et d'autre part qui avait signé, le 23 août 1939, un traité de non agression avec l'Allemagne, accord Molotov-Ribbentrop, la faisant une alliée des nazis.

Les échanges commerciaux entre ces deux pays étaient alors très importants. L'URSS fournissait de grandes quantités de matières premières, des centaines de milliers de tonnes de céréales. Elle permettait aussi le transit, à travers son territoire, de nombreuses marchandises, notamment du caoutchouc, acheminées par trains spéciaux en provenance des pays asiatiques.

L'agression nazie dont fut ensuite victime l'URSS, le 22 juin 1941, changea la donne.

Le Président Roosevelt fait en sorte de tout mettre en œuvre pour venir en aide à un pays totalitaire agressé par un autre pays totalitaire mais qui lui semble, pour le monde, moins dangereux que son agresseur.

Il débloque, 48 heures après le déclenchement du plan Barbarossa, les avoirs russes gelés qui garantissaient le remboursement de la dette de 631 millions de dollars que la Russie de Lénine refusait de reconnaître.

Ainsi :

- L'interdiction d'envoi d'armement à destination des pays totalitaires est, pour elle, levée.
- Elle peut solliciter le droit d'acheter le matériel américain militaire ou civil.
- La marine marchande américaine cesse d'être frappée d'interdiction d'entrée dans les ports soviétiques.

Le Président Roosevelt délègue Harry Hopkins à Moscou :

- Pour s'enquérir de la situation en URSS, afin de vérifier si celle-ci est aussi désastreuse que celle décrite par l'attaché militaire US à Moscou.
- Pour assurer Staline de la volonté de Roosevelt de l'aider, s'il a lui-même la volonté de se battre jusqu'au bout.
- Pour s'enquérir du type d'aide dont l'URSS avait besoin.

A son retour de Moscou, H.Hopkins présente au Président Roosevelt un rapport favorable et ainsi l'URSS peut aussi bénéficier du LLA à partir de juin 1942. Staline inquiet de l'avance allemande et de l'impossibilité de résister à l'invasion de son pays, sans aide extérieure, rassure les occidentaux sur ses intentions démocratiques en cas de victoire de l'URSS. Le 24 septembre 1941 il signe le traité de la Charte Atlantique en ajoutant en annexe une réserve à son avis, mineure et naturelle. Celle que la signature soviétique ne serait en quelque sorte valable que « *si la Charte Atlantique tenait compte des conditions, des besoins et des particularités historiques des nations respectives.* » Cet addenda permettait à Staline d'interpréter toutes les clauses à sa guise.

Pour Averell Harriman, l'envoyé spécial Américain et Lord Beaverbrook représentant le premier ministre britannique, il ne s'agissait plus de négocier l'aide américaine mais de convaincre « *si ce n'est de supplier* » Staline de bien vouloir l'accepter. Pour les USA, Moscou tombant, les forces nazies se retourneraient vers l'ouest et deviendraient un grave problème pour la Grande Bretagne. Le premier protocole est signé le 1^{er} Octobre 1941 entre ces deux envoyés et le commissaire du peuple aux Affaires étrangères Viatcheslav Molotov.

Le total d'armements et de ressources délivrés à l'URSS est phénoménal.

Les marines des USA et Britannique assurent conjointement l'acheminement de cette aide par Mourmansk mais aussi par une voie plus sûre mais beaucoup moins rapide, à partir du golfe Persique, à travers l'Iran pays neutre.

Bilan (non exhaustif) de l'aide économique américaine à l'URSS

- 14 000 avions et 2 850 000 tonnes de carburant avion.
- 409 526 véhicules : 43 726 jeeps, 3 510 amphibies, 4 398 tracteurs, 12 161 véhicules de combat (1 239 chars légers et 4 957 chars moyens) 32 200 motocyclettes, 7 570 tracteurs spéciaux avec 3 216 moteurs de remplacement, 104 485 camions.
- 325 784 tonnes d'explosifs.
- 136 190 pièces d'artillerie légère et armes automatiques.
- 1,4 millions de tonnes de produits pétroliers.
- 3.6 millions de pneus avec chambres à air.
- 35 800 stations de radio-émetteurs, 5 899 récepteurs, 348 appareils de localisation radio, 705 détecteurs directionnels, 538 altimètres, 800 compas radio.
- 3 400 kms de câble marin, 1 823 kms de câble sous-marin, 1 535 484 kms de câble télégraphique, 411,5 millions de dollars de téléphones et de télégraphe.
- 1 900 locomotives à vapeur, 66 locomotives diesel-électrique, 9 920 wagons plateformes, 120 wagons citernes, 1 000 wagons à bascules, 35 plateformes pour engins lourds 685 740 tonnes de rails et accessoires.

- 7 350 navires dont 205 torpilleurs, 140 chasseurs de sous-marins, 28 frégates, 109 bateaux de débarquement, 77 dragueurs de mines, 14 277 moteurs marins à gaz butane, 3 320 moteurs marins diesel, 108 moteurs à gaz de bois, 2 105 moteurs hors-bord à essence, 40 gros accumulateurs pour sous-marins avec accessoires.

- 5 millions de tonnes de nourriture dont 610 000 tonnes de sucre, 664 600 tonnes de viande.

- 55 millions de mètres de tissu de coton, 49,2 millions de mètres de tissu de laine, 12,3 millions de mètres de tissu de toile, 14 millions de mètres de tissu imperméable, 46 161 tonnes de fil à coudre, de fibre, de laine à tricoter, 1,6 dollars de boutons.

- 14,5 millions de paires de chaussures de cuir et de bottes militaires, 49 900 tonnes de cuir.

- 2,6 millions tonnes d'acier avec équipement de haute technologie pour produire 2,5 autres millions de tonnes d'aciers spéciaux.

- 261 109 tonnes d'aluminium, 391 711 tonnes de cuivre, 781 663 tonnes de métaux stratégiques non ferreux.

- Plusieurs centrales énergétiques d'un montant total de 167 millions de dollars.

- 45 000 machines outils.

- Un milliard de dollars d'équipement et outils industriels.

Il faut noter que les moyens de transport du LLA délivrés aux Russes, ont aussi servi, peut-être avant toute chose, au transfert préventif de populations, notamment les Allemands de la Volga.

Pour connaître la liste détaillée et semble t-il complète on peut suivre le lien ci-après.

<http://whatreallyhappened.com/WRHARTICLES/pearl/www.geocities.com/Pentagon/6315/lend.html>

Facture et conditions de paiement

Reconnaissant la contribution de l'URSS à la victoire commune sur l'Allemagne nazie les EUA n'exigent pas d'elle le remboursement des matériels militaires détruits, perdus ou consommés avant 2 septembre 1945. Par contre ils réclament celui pour les biens dits « *civils* ».

Les EUA demandent à l'URSS de leur fournir un état des stocks restant. L'URSS s'y refuse obligeant les EUA à nommer un groupe d'experts pour l'évaluation. Celle-ci fut chiffrée à 2,6 milliards de dollars. Un accommodement fut néanmoins proposé et la facture passa à 1,3 milliard payable en 30 annuités avec un moratoire de 5 ans soit du 1^{er} juillet 1951 au 1^{er} juin 1981. Les conditions de crédit sont plus favorables pour la Grande Bretagne, celui-ci étant étalé sur 50 ans.

L'URSS rejette cette proposition considérée par elle comme trop exagérée. Elle offre 170 millions de dollars puis successivement après tractation 200 et 240 millions de dollars sans toutefois qu'il y ait consensus.

Plusieurs années se déroulent sans qu'il puisse y avoir entente sur le règlement financier. De nouvelles discussions s'ouvrent d'abord à Camp David entre le Président Eisenhower et Khrouchtchev. Elles se poursuivent et aboutissent 18 octobre 1972, à la signature d'un accord sur un échéancier de remboursement, 30 années après l'accord initial du 11 juin 1942.

L'échéancier est le suivant :

- 12 millions de dollars payables avant le 18 octobre 1972.
- 24 millions de dollars au 1er juillet 1973.
- 12 millions de dollars au 1er juillet 1975.
- 24 millions de dollars par an de 1976 à 2001

Le pouvoir soviétique, en la personne de Nikolai Voznessenski responsable du *Gosplan* sous Staline, n'a pas admis d'emblée que cette aide fut décisive pour remporter la victoire sur l'Allemagne nazie. Ce refus a choqué les Anglo-américains. Les dirigeants soviétiques sont aujourd'hui revenus sur leur estimation et sont maintenant convaincus que sans cette aide la guerre aurait pu encore durer 1 an et demi de plus.

D'après les déclarations du major Jordan les Soviétiques étaient capables de faire exploser leur bombe atomique plus tôt que les Américains auraient pu l'imaginer possible, les responsables US ayant fourni à l'URSS de l'uranium, du thorium, du cobalt, du cadmium, ainsi que les données de la bombe atomique à partir de leur propre projet top-secret « Manhattan ». A son avis ils ont été d'une grande naïveté.

Le Major Jordan avance aussi que pendant la seconde guerre mondiale, le Prêt-bail destiné à la Russie a été détourné en partie de son principal objectif, celui d'aider à gagner la guerre. Il a été utilisé par le Kremlin (Staline) pour réprimer les révoltes intérieures, potentielles (déplacements de population) ou effectives, contre le régime soviétique.

Sources :

Nicolas Bernard - *La guerre germano-soviétique 1941-1945*, Taillandier, 2014

Dunajewski Henryk - *Le Lend Lease Américain pour l'Union soviétique*, Revue d'études comparatives Est-Ouest

Major Jordan' Diaries *Lend Lease to Russia* (NY: Harcourt, Brace, 1952



Le Lend Lease Memorial, œuvre du sculpteur RT Wallen a été officiellement inauguré en 2006. Il a été érigé dans le parc de la ville de Fairbanks (Alaska). Il représente un pilote soviétique et un pilote de l'US Air Force.

Les Sulfamides

par Xavier RIAUD *

(*) Docteur en chirurgie dentaire, Docteur en épistémologie, histoire des sciences et des techniques, Lauréat et membre associé national de l'Académie nationale de chirurgie dentaire, membre libre de l'Académie nationale de chirurgie.

Avant la pénicilline, il y a eu le *Prontosil*, un médicament introduit près de dix ans avant, pour le traitement des infections bactériennes. On peut dire que le *Prontosil* a été littéralement le premier « *médicament miracle* ». Des patients, aux portes de la mort, ont recouvré la santé en quelques heures, après avoir été traités. L'histoire derrière sa découverte mérite d'être racontée.

Le *Prontosil*, un composé d'une vive couleur orangée, a vu le jour, non pas en tant qu'antibiotique, mais comme colorant industriel. La compagnie IG Farben l'a mis au point pour teindre la laine et le cuir. Le *Prontosil* (chlorhydrate de sulfamidochrysoïdine) a été obtenu au terme de cinq années de recherches et de tests sur des centaines de composés liés aux colorants azotés par une équipe des laboratoires du groupe allemand Bayer qui faisait alors partie d'IG Farben. À l'époque, des scientifiques ont émis l'hypothèse que des composés comme le *Prontosil*, capable de colorer des bactéries, pouvaient les détruire sans nuire aux cellules humaines.

La sulfamidochrysoïdine, dérivé soufré de l'acide para-aminobenzoïque, a d'abord été synthétisée par Josef KLARER et Fritz MIETZSCH, chimistes chez Bayer. Le premier résultat probant de son activité est obtenu, à la fin de décembre 1931, sur une infection systémique à streptocoque du rat. Le sel de sodium du composé, soluble dans l'eau et qui donne une solution d'un rouge bordeaux, est essayé cliniquement de 1932 à 1934, d'abord à l'hôpital voisin de Wuppertal-Elberfeld, dirigé par Philipp KLEE, puis à l'hôpital de l'université de Düsseldorf. Publiés dans le numéro daté du 15 février 1935 dans une revue allemande de sciences médicales de peu de renommée à l'époque, les résultats sont d'abord reçus avec un certain scepticisme par une communauté scientifique surtout attentive à l'immunothérapie en général et à la vaccination en particulier. Leonard COLEBROOK est le premier à l'utiliser, dans le traitement de la fièvre puerpérale. La nouvelle des succès cliniques se répand cependant en Europe et, après la guérison de Franklin Delano ROOSEVELT Jr., un des fils du président ROOSEVELT, l'intérêt s'accroît brusquement. Des douzaines d'équipes de chimistes se mettent alors à travailler sur le *Prontosil*.

Mais, c'est en 1932, qu'un de ces scientifiques, Gerhard DOMAGK, engagé par les laboratoires de la firme Bayer à Wuppertal, fait l'essai du *Prontosil* sur une variété de bactérie particulièrement virulente, de type *streptococcus*. Son expérience consiste à ajouter le colorant à des cultures de la bactérie, dans des contenants en verre. À son grand désappointement, il n'y a aucun effet, les colonies de *streptococcus* continuant à se développer. Heureusement, il n'en reste pas là et décide de répéter les tests sur des souris qui ont été précédemment inoculées avec des doses massives de *streptococcus*.

Les souris traitées avec le *Prontosil* retrouvent rapidement la santé, alors que les autres, utilisées comme contrôle, n'ont malheureusement pas survécu. Bien que DOMAGK ne puisse pas savoir pourquoi le *Prontosil* est sans effet sur les bactéries *in vitro* (dans les contenants en verre), mais particulièrement efficace *in vivo* (chez les animaux de laboratoire), il est prêt à tester le *Prontosil* sur l'homme. L'occasion qui se présente est de fait particulièrement marquante. À la fin de 1935, sa fille de six ans, Hildegard, se pique accidentellement avec une aiguille, normalement une blessure sans conséquence.

Malheureusement, celle-ci s'infecte de *streptococcus* et, après quelques jours, sa vie ne tient plus qu'à un fil. Désespéré, DOMAGK décide de lui donner des doses massives de *Prontosil*. Miraculeusement, comme pour les souris, Hildegard récupère rapidement, et cela, sans effets secondaires. DOMAGK vient de la sauver de l'amputation d'un bras.

Il dépose alors un brevet et publie un article, nous l'avons vu, dans une revue allemande de peu d'envergure, sous la pression d'IG Farben qui veut se garder le monopole. De fait, le chiffre d'affaires est multiplié par 5 en 1936 devant les résultats obtenus par cette nouvelle molécule. En effet, dans le *New York Times*, cette année-là, une manchette fait état du sauvetage miraculeux de Franklin Delano ROOSEVELT Jr. qui, terrassé par une sévère maladie de la gorge à streptocoques, a absorbé cette molécule miraculeuse qui l'a sauvé.

Mais comment se fait-il que le *Prontosil* soit tellement efficace *in vivo* et sans effet *in vitro* ? Un an après la découverte de DOMAGK, exhumant l'article de celui-ci et voulant casser le brevet déposé par IG Farben, des chercheurs de l'Institut Pasteur, en France, apportent la réponse. Dans le corps des animaux de laboratoire ou de l'humain, la molécule de *Prontosil* est dégradée en deux fragments et c'est seulement l'un des deux, la sulfanilamide, qui a des propriétés antibactériennes. Dès la fin de 1935, dans le laboratoire de chimie thérapeutique dirigé par Ernest FOURNEAU à l'Institut Pasteur, Jacques et Thérèse TRÉFOUËL, Federico NITTI et Daniel BOVET établissent que la sulfamidochrysoïdine se métabolise en para-aminophénylsulfamide, molécule incolore et plus simple que le *Prontosil*. Ils démontrent que ce 1162 F est l'agent actif du médicament.

Rebaptisé *Prontosil* en Allemagne, le *p*-aminophénylsulfamide devient le premier des médicaments sulfamidés administrables par voie orale de la firme Bayer. À partir de 1937, il est vendu en France sous le nom de *Septoplax* par les établissements Théraplix, chargés de la commercialisation des produits de la société Rhône-Poulenc.

Cette découverte ouvre l'ère des médicaments sulfamidés qui, pendant plus de dix ans, avant l'introduction de la pénicilline, ont été le seul moyen de défense contre les infections bactériennes.

Les travaux de DOMAGK lui ont valu le prix Nobel de médecine en 1939 «...pour la découverte des propriétés antibactériennes du Prontosil ». Mais les nazis, au pouvoir en Allemagne, pour protester contre l'attribution du prix Nobel de la paix à Carl von OSSIETZKY, un opposant au régime, ont interdit à tout Allemand de recevoir un prix de la Fondation Nobel. DOMAGK est donc forcé de refuser le prix et est même incarcéré par la *Gestapo*. Ce n'est qu'après la guerre, en 1947, que DOMAGK a reçu finalement le diplôme et la médaille associés au prix Nobel. Cependant, à cause des délais, on n'a pas pu lui accorder la récompense monétaire qui accompagne normalement le prix.

Même si son emploi a été rare, du fait d'une pénurie en médicaments évidente, le *Prontosil* a été régulièrement administré dans les camps de concentration, quand, je me répète, bien sûr il était à disposition.

Les recherches ultérieures de DOMAGK sur les sulfamides aboutissent à la thiosemicarbazone et à l'isoniazide, médicaments qui contribuent à infléchir la courbe de l'épidémie de tuberculose répandue en Europe après la Deuxième Guerre mondiale. Les sulfamides sont remplacés plus tard par la pénicilline qui est mieux tolérée et provoque moins d'effets secondaires regrettables. Les sulfamides peuvent en effet provoquer des calculs rénaux et/ou une altération de la moelle osseuse.



GERHARD DOMAGK (1895 - 1964).



Reinhard HEYDRICH est le bras droit d'Heinrich HIMMLER, le *Reichsführer SS*. C'est lui qui organise la conférence de Wannsee, le 20 janvier 1942, qui met en place la Solution finale. HEYDRICH, ancien directeur de la *Gestapo* de 1934 à 1939, est un homme si influent qu'il dispose de dossiers compromettants sur tous les dignitaires nazis. Directeur du *SS-RSHA*, il devient protecteur de Bohême-Moravie en 1941.

Le 27 mai 1942, au matin, HEYDRICH est grièvement blessé suite à l'explosion d'une grenade lancée sur sa voiture par des résistants tchèques. Le SS n'est transporté à l'hôpital Bulovka qu'une heure après, dans une fourgonnette de livraison. La septicémie est foudroyante et rapidement généralisée. HEYDRICH meurt le 4 juin 1942.

Karl GEBHARDT est ancien directeur médical des Jeux olympiques (1936), professeur de chirurgie à l'université de Berlin (1937), clinicien en chef de la SS à partir de 1943, mais surtout, il est le médecin personnel de Heinrich HIMMLER dès 1938. Il a aussi le grade de général dans la SS.

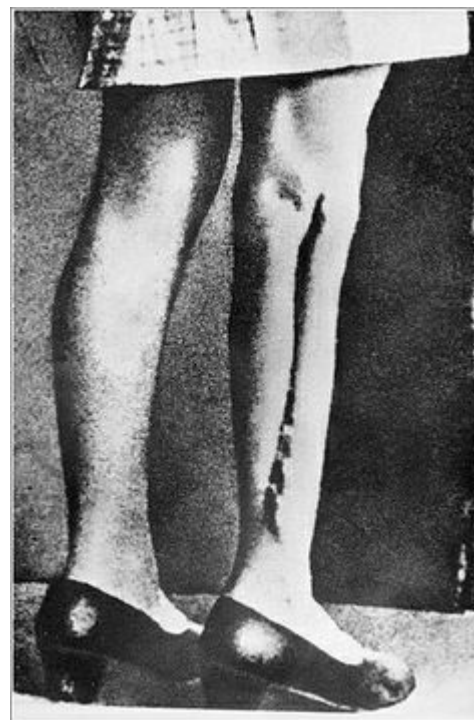
Toujours est-il qu'à l'annonce de l'attentat sur la personne de HEYDRICH, GEBHARDT est missionné de toute urgence auprès du blessé afin de tout tenter pour le sauver. Adeptes de la chirurgie traditionnelle qui consiste à amputer un membre infecté, son intervention se solde par un échec retentissant. Une semaine après son agression, HEYDRICH meurt. GEBHARDT fait l'objet de nombreuses critiques, voire de railleries.

On lui reproche en effet de ne pas avoir administré de sulfamides à son patient. GEBHARDT ne se remet pas de ces critiques. Blessé dans son for intérieur, il demande dès lors à HIMMLER de lui permettre de mettre en place une série d'expérimentations qui viseront à démontrer l'inefficacité des sulfamides dans le traitement des plaies de guerre et plus spécifiquement dans le traitement des gangrènes gazeuses. HIMMLER accepte de soutenir son médecin. Le camp choisi pour les expériences du médecin SS : Ravensbrück, le camp des femmes qu'on surnomme bien vite « *les petits lapins* » de Ravensbrück. GEBHARDT est décrit par les survivantes du camp, comme un médecin froid, dénué d'humanité et de compassion.

Entre le 1^{er} août 1942 et mars 1943, 75 détenues polonaises sont opérées brutalement. GEBHARDT prélève des muscles, des tendons, des nerfs sur leurs jambes ou encore réalise des transplantations osseuses hasardeuses qui ne connaissent aucun succès. Il laisse les plaies béantes, s'en sert comme d'une boîte de Pétri en y injectant des cultures de bacilles divers. Les pansements ne sont jamais changés ou d'autres déjà souillés peuvent être mis en remplacement. Le résultat est sans appel. Les gangrènes foisonnent. Les détenues tombent dans le coma. Devenues inutilisables, le bras droit de GEBHARDT les achève avec des piqûres intracardiaques de phénol. Très peu ont survécu, cachées par leurs camarades de misère.



PR KARL GEBHARDT (1897 - 1948).



LA JAMBE D'UNE RESCAPÉE.

Le Pr Karl GEBHARDT est condamné à mort au procès des médecins nazis qui se tient à Nuremberg, en 1947, pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité. Il est exécuté en 1948. Le Dr Herta OBERHEUSER est condamnée, lors du même procès, à 20 ans de prison. Elle est libérée en 1952 pour bonne conduite et reprend son exercice médical à partir de 1961. Elle est morte de vieillesse en 1978.

En 1942, le professeur Marcel JANBON de la clinique des maladies infectieuses de Montpellier contacte Auguste-Louis LOUBATIÈRES, chef de travaux à la Faculté de médecine de Montpellier, pour lui faire part d'une découverte. Ce dernier, interpellé, démontre, le 13 juin 1942, par une série d'expériences sur des chiens, que les sulfamides font baisser la glycémie de façon progressive, profonde et durable.

Références bibliographiques :

BOHUON Claude & MONNERET Claude, « *Fabuleux hasards – Histoire de la découverte de médicaments* », EDP Sciences, Les Ulis, 2009.

FENSTER Ariel, « *Prontosil – la petite histoire du premier médicament miracle* », in www.sciencepresse.qc.ca, 04/05/2012.

fr.wikipedia.org, *Gerhard Domagk*, 2015.

fr.wikipedia.org, *Karl Gebhardt*, 2015.

fr.wikipedia.org, *Prontosil*, 2015.

fr.wikipedia.org, *Reinhard Heydrich*, 2015.

Kean Sam, *Guerres et paix chez les atomes*, J.-C. Lattès (éd.), Paris, 2011.

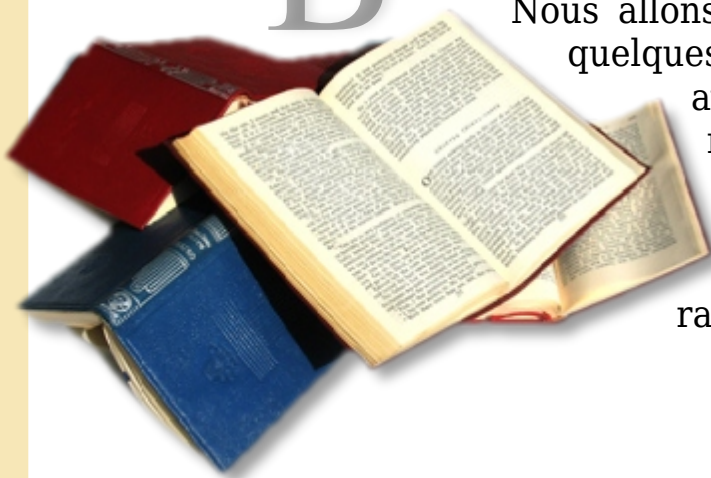
Le coin des lecteurs

par Vincent Dupont

onjour à toutes et à tous,

B

Nous allons, comme à notre habitude, vous présenter quelques ouvrages références sur le sujet que nous avons abordé dans le dossier thématique de ce numéro. Ensuite ce sont les dernières sorties littéraires concernant le conflit qui nous intéresse tant et qui ont retenu l'attention de la rédaction que nous présenterons, en espérant qu'elles vous plairont tout autant !



Bonjour à toutes et à tous,

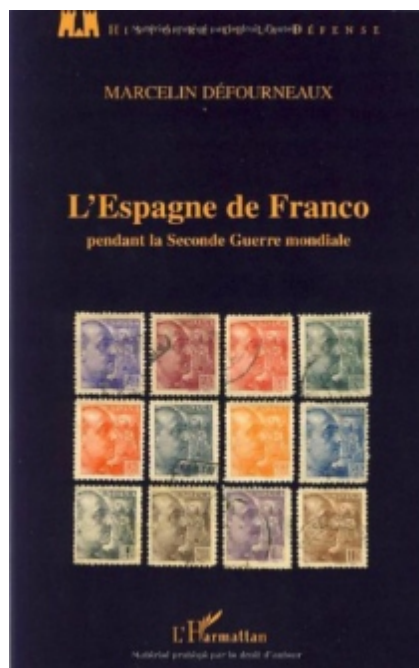
A l'ombre d'une vaste bibliographie sur la guerre d'Espagne qu'il est difficile de trouver des ouvrages sur l'Espagne franquiste exclusivement durant la période de la Seconde Guerre mondiale ! La plupart des livres traitant de ce sujet sont d'ailleurs dans la langue de Cervantès et voient cette période, à raison, comme le début du régime franquiste. En cela les bornes chronologiques de ces ouvrages ne s'arrêtent pas en 1945 mais en 1975, il importe donc de les décortiquer pour creuser le sujet sur lequel nous nous sommes penchés ici. Toutefois il est à remarquer quelques ouvrages en particulier que nous allons vous présenter et ensuite, comme de coutume, nous parlerons des dernières publications concernant la Seconde Guerre mondiale.

L'Espagne de Franco pendant la Seconde Guerre mondiale

par Marcelin Defourneaux

Éditions L'Harmattan

258 pages – 22,00 €



Le 18 juillet 1936, le général Franco, grand officier de la Légion d'Honneur française, lance les opérations militaires de la Guerre Civile espagnole, qu'il gagne le 1er avril 1939 grâce à l'aide de Mussolini et surtout de Hitler. En retour, début 1941, il écrit à ce dernier : *"Je considère que la destinée de l'histoire vous a uni avec moi-même et avec le Duce par un lien indissoluble. Je veux déclarer que je suis à vos côtés, entièrement et décidément à votre disposition, uni dans une même destinée historique"*. Et quelques mois plus tard, il accueille Himmler, chef de la Gestapo, avec des honneurs habituellement rendus à un chef d'État, tandis que sa propre police enferme des réfugiés français dans le camp de Miranda, et qu'une légion de volontaires espagnols part se battre auprès de l'Allemagne sur le front de l'Est. Mais le sort de la guerre tourne. Alors en avril 1943, après trois années passées à voler verbalement au secours des victoires de l'Axe sans jamais s'engager dans des actes, Franco revient à la neutralité officielle, rabat ses prétentions et évacue les prisonniers de Miranda qui partent rejoindre les Forces françaises libres. Puis, fin 1944, il écrit à Churchill que *"l'Angleterre et l'Espagne [ont] intérêt à une amitié réciproque"*. Enfin, en juillet 1945, il livre Pierre Laval à la France, où il sera jugé et fusillé. Ce

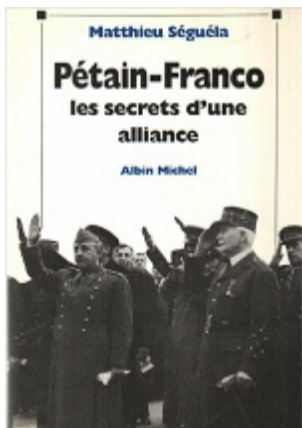
périple tortueux, dont l'habileté permettra à Franco de mourir de vieillesse et au pouvoir trente ans après Hitler et Mussolini, a été vécu en direct et sur place par un Français : Marcelin Defourneaux. Celui-ci l'a décrit au jour le jour sous la forme d'une chronique implacable, que la palinodie ainsi mise à nue rend souvent drôle, et qu'il a publiée en 1948 sous le pseudonyme de François Mirandet : *"François"* comme Français et *"Mirandet"* comme Miranda. Les décennies écoulées depuis lors ont fait de ce livre un témoignage passionnant et sans égal. C'est lui qui est réédité ici, avec quelques compléments en préface et en annexe pour permettre au lecteur de se replonger dans le contexte de l'époque.

Pétain-Franco : les secrets d'une alliance

par Matthieu Séguéla

Albin Michel

353 pages – 11,95 €



Pétain, Franco... Le destin de la France et de l'Espagne aux jours les plus sombres de leur histoire a dépendu de ces deux chefs d'État, l'un et l'autre chefs militaires aux niveaux les plus élevés. Le fait n'aurait rien d'extraordinaire si Pétain et Franco

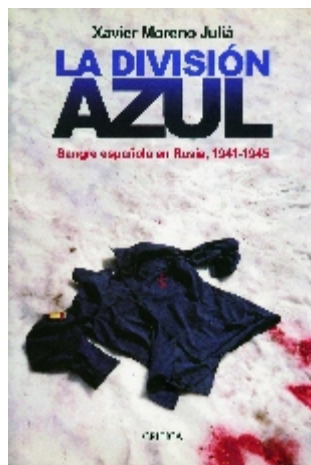
n'avaient eu des souvenirs communs et des affinités idéologiques, malgré la réputation de "légalisme républicain" qui entourait la personnalité du Maréchal avant son accession au pouvoir. De la guerre du Rif et la nomination de Pétain comme ambassadeur auprès du "gouvernement de Burgos" jusqu'aux relations entre le régime de Vichy et l'État franquiste dont la rencontre de Montpellier fut l'événement majeur, Matthieu Séguéla retrace, dans une approche très originale, l'itinéraire d'une forme d'amitié qu'il n'est pas exagéré de considérer comme une alliance tacite après 1940. Elle n'était pas sans nuages quand il s'agissait des prétentions espagnoles sur l'Afrique du Nord mais prenait un aspect peu connu d'échanges étroits dans le domaine religieux. L'un des apports les plus originaux de ce livre novateur réside dans l'examen minutieux du sort des quelque 250 000 réfugiés de la guerre civile espagnole qui restèrent en France pendant les années sombres. Et cet épisode douloureux n'est pas le moindre dans l'histoire des relations entre Pétain et Franco.

La División Azul : Sangre española en Rusia, 1941-1945

par Xavier Moreno Juliá (en espagnol)

Editorial Crítica

592 pages – 22,90 €



Cette étude est une des dernières études sérieusement documentée sur la division Azul, initiative entreprise par la Phalange consistant à envoyer environ 45.000 combattants espagnols sur le front de Russie, dont la moitié payèrent cette aventure de leur vie, leur santé ou leur liberté. Cette étude ne se borne pas, toutefois, à raconter leurs faits d'armes. Elle analyse le contexte politique des relations complexes du gouvernement espagnol avec l'Allemagne d'Hitler,

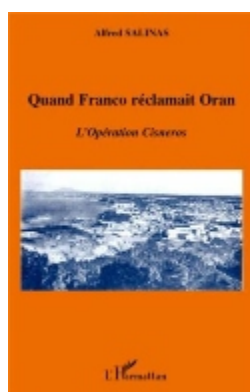
les luttes intestines entre les Phalangistes et l'armée, encouragés par les nazis. Ce livre, basé sur un vaste travail de recherche au sein des archives allemandes, britanniques et espagnoles, est une source très utile pour comprendre l'Espagne des années quarante, une période où la puissance du Caudillo et le sort de son régime étaient beaucoup moins sûrs qu'on ne le croit.

Quand Franco réclamait Oran : L'Opération Cisneros

par Alfred Salinas

Éditions L'Harmattan

278 pages – 27,00 €



Profitant de la défaite militaire française de 1940, le régime espagnol du général Franco revendiqua expressément la souveraineté sur la ville d'Oran, alors possession de la France mais autrefois préside du royaume d'Espagne pendant près de trois siècles. "Oran appartient à l'Espagne", martela inlassablement le Caudillo auprès de ses alliés Hitler et Mussolini qui nourrissaient pour leur propre compte le projet de conquérir la ville. Le débarquement anglo-américain de

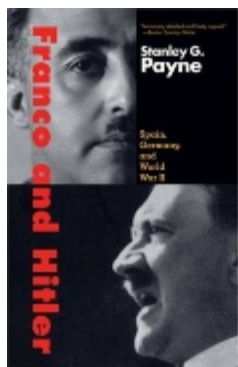
1942 en Afrique du Nord sonna le glas de toutes ces convoitises.

Franco and Hitler : Spain, Germany, and World War II

par Stanley G. Payne (en anglais)

Yale University Press

336 pages – 20,00 €



Franco était-il réellement l'ami de l'Allemagne nazie ? Pourquoi l'Espagne n'est-elle pas entrée dans la Seconde Guerre mondiale ? De quelle manière l'Espagne va-t-elle collaborer avec le Troisième Reich ?

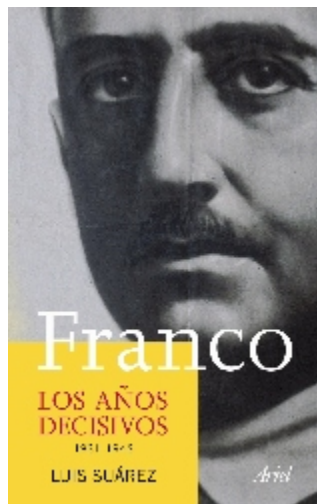
Combien de réfugiés juifs l'Espagne pu-t-elle aider ? Stanley Payne, un éminent historien de l'Espagne moderne, explore dans cet ouvrage toute l'étendue de la relation entre Franco et Hitler, de 1936 à la chute du Reich en 1945, et éclaire ainsi la position de l'Espagne, pays alors à tendance fasciste luttant pour maintenir sa neutralité pendant la guerre. Pourquoi l'Espagne n'est pas entrée dans cette guerre comme allié du régime allemand ? Rejoindre Hitler lui aurait permis de mettre la main sur Gibraltar et ainsi fermer la Méditerranée à la marine britannique... La seule rencontre personnelle entre Franco et Hitler, en 1940, eut d'ailleurs pour but de discuter de cette question, et l'auteur s'attarde en particulier sur cette question. Cet ouvrage offre par ailleurs un éclairage important sur la politique hésitante du gouvernement espagnol envers les réfugiés juifs, sur l'Holocauste et sur sa relation à la fois étroite et distante avec le régime nazi pendant toute la durée de la guerre.

Franco. Los años decisivos : 1931-1945

par Luis Suarez (en espagnol)

Editorial Ariel

372 pages – 29,00 €



Avec ce sous-titre "*Les années décisives*", Luis Suarez cherche dans cet ouvrage à s'attarder sur l'ascension au pouvoir de Francisco Franco, à la différence de la plupart des ouvrages qui dressent son portrait sur toute l'étendue de sa vie. L'auteur a d'ailleurs eu accès aux documents conservés par la Fondation Franco fondée en 1977. Cette riche documentation, ainsi que les travaux antérieurs lui ont permis de faire une étude poussée sur l'arrivée de Franco au pouvoir et ses premières années

comme chef de l'État. Ces années furent décisives pour l'histoire de l'Espagne car elles couvrent la période de la Seconde Guerre mondiale et la neutralité espagnole qu'il fallut préserver. Par ailleurs cet ouvrage permet de mieux saisir quels furent les fondements de la politique intérieure du Caudillo durant cette période.

La Nueve, 24 août 1944

par Evelyn Mesquida

Éditions Le Cherche Midi

384 pages – 18,00 €



Voici des héros magnifiques, sortis tout droit d'une page d'histoire trop longtemps occultée : les soldats de la *Nueve*. Officiellement, la libération de Paris a commencé le 25 août 1944. En réalité, c'est la veille, le 24 août, que le général Leclerc a lancé l'offensive : il a donné l'ordre au capitaine Dronne, chef de la 9e compagnie de la 2e DB, d'entrer dans Paris sans délai. Le premier véhicule de cette 9e compagnie, appelée la *Nueve*, est arrivé place de l'Hôtel-de-Ville le 24 août 1944 peu après 20 heures, "heure allemande". Le soldat Amado Granell – le premier libérateur de Paris ! – en est descendu pour être aussitôt reçu, à l'intérieur de la mairie, par Georges

Bidault, successeur de Jean Moulin à la présidence du Conseil national de la Résistance. Comme 146 des 160 hommes de la *Nueve*, Granell était... un républicain espagnol ! Le 26 août, de Gaulle descendra les Champs-Élysées escorté et protégé par quatre véhicules de la *Nueve*. Ensuite, les républicains espagnols de la *Nueve* contribueront à libérer l'Alsace et la Lorraine et se battront en Allemagne jusqu'au nid d'aigle d'Hitler, à Berchtesgaden. Evelyn Mesquida leur rend la place qui leur est due dans la mémoire collective. Et elle donne la parole à neuf des survivants qu'elle a pu retrouver. Témoin de la libération de Paris, Albert Camus aura ces mots, en 1954, pour dire toute sa reconnaissance aux républicains espagnols : "*Pour l'Europe et pour nous, sans le savoir, vous avez été et vous êtes des maîtres de liberté.*"

La vie d'un réfugié espagnol en Cévennes

par **Ricardo Samitier Verdu**

Lacour Editeur

200 pages – 20,00 €



Né à Lérida (Catalogne, Espagne) en 1920, je suis allé vivre à Toulouse chez ma sœur entre 1933 et 1936. De retour à Lérida, au moment où éclate le soulèvement de Franco, je m'engage dans les rangs des miliciens du POUM, puis des Jeunesses socialistes unifiées.

Après la libération de Lérida, je pars combattre sur plusieurs fronts, Aragon, Catalogne, Ebre. Obligé de me replier avec mes camarades de combat, je me retrouve, le 7 février 1939, dans le camp de concentration de Saint-Cyprien (Pyrénées-Orientales). Je suis ensuite embrigadé dans la 18^e compagnie de Travailleurs étrangers, où on m'envoie des Alpes-Maritimes à l'Aisne, en passant par les Basses-Alpes et la Somme. Le 6 mai 1940, je retourne dans un camp de concentration dans l'Aude. Au bout de 15 jours, on m'envoie travailler en Lozère, à Mende, puis à Vialas. En octobre 1940, je me fais embaucher au Collet-de-Déze comme paysan, et en 1943 comme mineur. En 1942, je forme une section de l'Union nationale espagnole, dont je suis responsable pour la Lozère ; je monte aussi une section du Parti communiste espagnol, interdit alors en France, avec une chaîne de solidarité entre Espagnols. En 1943, je forme un groupe FTP Légaux, à qui je distribue des armes. Je participe à des actions de la Résistance cévenole, avec les guérilleros, dont les FTP-MOI, à La Rivière, La Devèze, La Madeleine. Fin août 1944, les 15^e et 21^e brigades de guérilleros, dont je fais partie, rejoignent à Toulouse d'autres brigades pour aller reconquérir l'Espagne par le val d'Aran. Après quelques jours de combat, nous sommes obligés de nous replier en France. Démobilisé en novembre 1944, je retourne en Lozère dans la ferme où je travaillais et je réorganise le Parti communiste espagnol localement. Le 1^{er} décembre 1945, je me fais embaucher à la mine de charbon de La Grand-Combe (Gard), où j'ai travaillé jusqu'en 1974.

Souvenirs d'une ambassade à Berlin. 1931-1938 par **André François-Poncet** (réédition préfacée et annotée par **Jean-Paul Bled**)

Éditions Perrin

380 pages – 24,00 €



Ambassadeur de France à Berlin de septembre 1931 à octobre 1938, André François-Poncet a été aux premières loges pour assister à la chute de la république de Weimar et à l'avènement du III^e Reich. Écrivain d'exception doté d'une plume acerbe, il décrit non seulement les événements d'envergure – avènement d'Hitler, nuit des Longs Cou-teaux, Jeux olympiques de 1936, conférence de Munich et marche à la guerre –, mais aussi les séides du nazisme, à commencer par leur chef, dont il dresse un portrait d'une

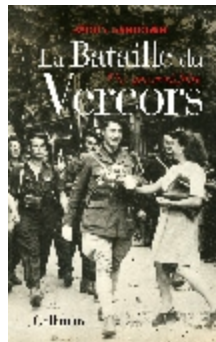
force qui n'a d'égale que la finesse. Ses développements sur l'idéologie brune constituent un autre modèle du genre. On l'aura compris : ses souvenirs constituent un témoignage essentiel, "le meilleur publié sur l'agonie de Weimar et les premières années de l'Allemagne hitlérienne. Soixante-dix ans plus tard, leur réédition constitue un événement tant leur lecture s'impose à quiconque s'intéresse à l'histoire de la période", résume Jean-Paul Bled qui a enrichi ce grand texte d'une présentation et d'un appareil critique inédits afin de rendre sa lecture accessible au profane.

La Bataille du Vercors : Une amère victoire

par **Paddy Ashdown**

Éditions Gallimard

496 pages – 27,50 €



Début 1941 : des groupes de militaires, d'hommes politiques et d'intellectuels échafaudent chacun de leur côté des plans de résistance à grande échelle sur le plateau du Vercors. De tous horizons politiques et sociaux, ces hommes sont unis par des objectifs communs : vaincre l'occupant, restaurer la fierté de la France et faire du Vercors le lieu de naissance d'une nouvelle République. Grâce aux armes et aux agents parachutés par les Alliés, ils devront se soulever le jour du Débarquement afin de

détourner les Allemands des plages de Normandie. Mais sitôt passés à l'action ils sont abandonnés et laissés seuls face à la puissance de l'armée allemande : quatre mille cinq cents jeunes maquisards mal équipés face à douze mille Allemands lourdement armés. Ce livre retrace le parcours héroïque de ces maquisards du Vercors, depuis l'idéalisme des débuts et les erreurs de jugement, jusqu'à la trahison des états-majors et au désespoir des combattants, pour finir dans un des pires massacres de la Seconde Guerre mondiale. Pourtant, après une écrasante défaite initiale, les survivants, aussi inexpérimentés, mal dirigés, sous-armés et submergés par le nombre qu'ils soient, parviennent à se réfugier dans la forêt. Traqués par l'ennemi, affamés, ils trouvent les ressources pour riposter et transformer une défaite quasi certaine en une victoire finale. Cette histoire est celle de la plus grande bataille livrée par la Résistance durant toute la guerre et celle des représailles les plus brutales jamais infligées par les Allemands en Europe occidentale. C'est une histoire d'hommes aux proportions épiques.

La musique au pas : Être musicien sous l'Occupation

par Karine Le Bail

Éditions du CNRS

440 pages – 27,00 €



Dans la France occupée, la musique est un outil essentiel de l'ambitieux dispositif culturel allemand. L'Allemagne ne se proclame-t-elle pas le pays de la musique, "Deutschland, das land der Musik" ? Pour les vainqueurs, il ne fait

aucun doute que la musique française doit s'incliner devant le génie allemand. Durant quatre ans, une frénésie de musique s'empare alors de la population : théâtres bondés pour acclamer les grands solistes germaniques, mondantités franco-allemandes autour des concerts de prestige au service de la collaboration, artistes de renom offrant leur talent au poste allemand Radio-Paris... Qu'est-ce donc alors qu'être musicien en situation d'occupation ? Est-ce que jouer engage ? Peut-on parler d'une musique « collaboratrice », ou « résistante » ? Comment la scène musicale a-t-elle réagi à l'exclusion de ses artistes juifs, à la collaboration de ses plus éminents compositeurs et interprètes ? Quelle a été, enfin, la réalité et la portée de son épuration ? Karine Le Bail signe la première grande étude sur cette mise au pas de la musique sous l'Occupation, et dévoile, à partir d'archives inédites tant françaises qu'allemandes, un pan méconnu de la vie culturelle des années noires.

La bataille de STONNE, Mai 1940

par Jean-Paul AUTANT

Éditions Lavauzelle

388 pages – 34,80 €



La bataille de Stonne relate l'histoire des soldats français qui stoppèrent une avancée de l'offensive allemande dans la zone pré-ardennaise du sud de Sedan, à partir du 14 mai 1940. Cet ouvrage tend à combler une grave lacune en faisant la lumière sur un épisode de la campagne de France complètement ignoré des Français d'aujourd'hui. Il prend ainsi le contre-pied des idées reçues et prouve de manière éloquente la bravoure et la combativité de ces soldats face à plusieurs divisions ennemies qui se relayèrent et se

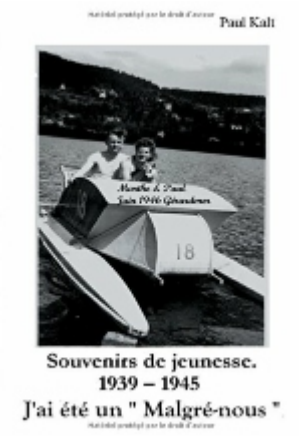
coordonnèrent pour tenter de percer ici la ligne de front. Terribles combats, parmi les plus acharnés de toute cette période de la guerre, ils étaient surnommés par les Allemands le "Verdun de 1940". En retraçant, jour après jour, les affrontements, cet ouvrage décrit en détail les enjeux, les unités engagées de part et d'autre, les actions déclenchées et leur impact sur l'adversaire.

Souvenirs de jeunesse 1939 - 1945 : J'ai été un Malgré-nous

par Paul Kalt

Books on Demand Editions

76 pages – 5,99 €



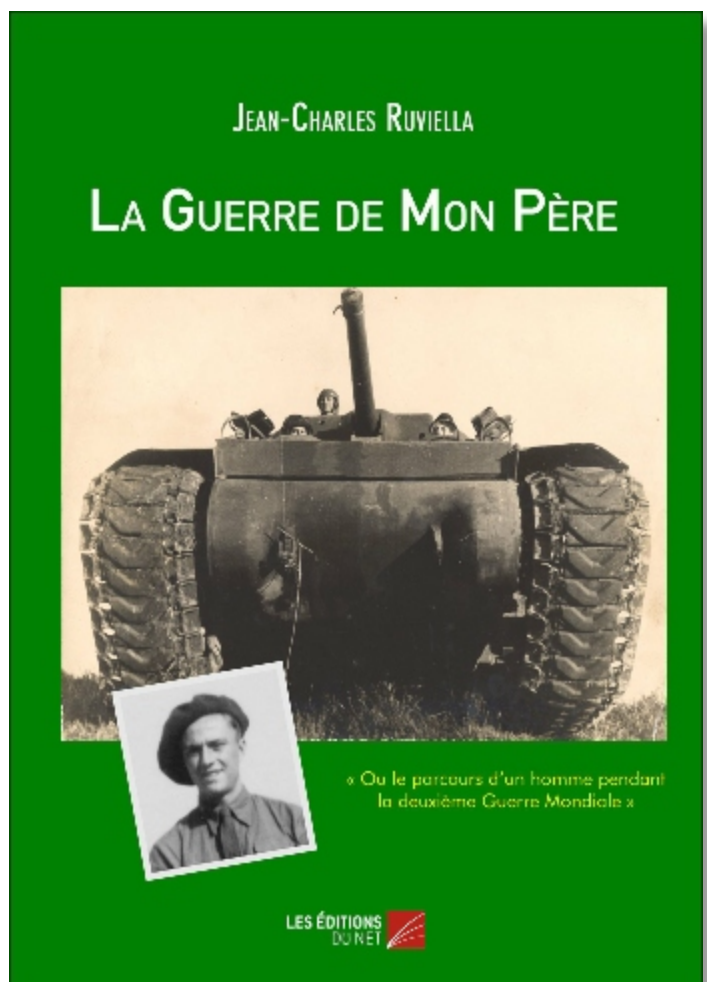
Beaucoup de Français ignorent les drames qui, lors de la dernière guerre, se sont déroulés en Alsace. Allemands, légion des volontaires Français, collabos, Résistants et « Malgré-nous » se sont côtoyés ou laissé aller à des luttes fratricides. Enrôlé de force dans la Wehrmacht, l'auteur, jeune homme sans histoire, brillant étudiant, nous raconte ici comment il a vécu cette terrible période. Son aventure fut celle de bien des Alsaciens.

La Guerre de Mon Père par Jean-Charles Ruvella

Les éditions du Net
453 pages – 56,00 €

J'ai très peu connu mon père qui nous a quittés deux mois après mon 10e anniversaire, il était né en 1919 à Bordeaux. Un jour de 2003 j'ai trouvé par hasard dans quelques-uns de ses papiers deux témoignages de sa main. L'un décrivant son évvasion de France en 1943, l'autre son internement au camp de Miranda de Ebro. J'ai voulu en savoir plus sur cet épisode de sa vie, puis sur son parcours, pendant cette guerre, qu'il n'avait jamais racontée à personne. Il s'en est suivi 11 ans d'enquête à travers différents centres d'archives de France et d'Europe, dont la plupart se sont montrés coopératifs. J'ai appris à connaître cet homme qui était mon père et j'ai surtout reconstruit, élément par élément, ce parcours, à la fois riche et dramatique, en replantant les décors qui ont jalonné cette aventure. De nombreuses photos retrouvées çà et là, pêle-mêle, au milieu de centaines d'autres photos de toute époque, qu'il a fallu trier, classer et mettre dans l'ordre chronologique. Ces photos racontent l'histoire mieux que mille mots. La guerre de mon père débute en juin 1940 lors de son incorporation au dépôt d'infanterie coloniale n°189 de Mont-de-Marsan. L'armistice de 40 met très vite fin aux classes en obligeant la dissolution des organismes recruteurs de l'armée Française.

Ainsi mon père et son unité se retrouvent dans la nature, hors de toute structure, à camper dans les bois. Très vite les Chantiers de Jeunesse sont créés et les jeunes qui n'avaient pas fini leur formation militaire y sont affectés. Mon père fait partie des effectifs du Chantier de la Jeunesse numéro 13 de Cavaillon dans le Vaucluse, ce chantier a la particularité de regrouper la plupart des jeunes venant des Landes ; Chantiers de la jeunesse qui compteront pour service militaire. Il est libéré en janvier 1941. S'ensuit alors diverses phases plus ou moins floues et classiques du temps de guerre, un emploi à la toute jeune SNCF, puis à la poudrerie de Saint-Médard en Jale. Fin 1942 il est envoyé en STO en Allemagne d'où il s'évade 15 jours après. Durant l'année 1942 et début 43, tous les éléments portent à croire que mon père participait à la résistance Bordelaise. Il s'évade de France en juin 1943 par l'Espagne. Il est arrêté et interné au camp de Miranda de Ebro. Libéré fin 43, il gagne l'Afrique du Nord où il s'engage dans les troupes du 2^e Régiment de Cuirassiers. Avec le 2^e Régiment de Cuirassiers il fait tout l'entraînement en Afrique du Nord, puis il participe au Débarquement de Provence en débarquant à la Nartelle au matin du 16 août 1944. Il est tireur et aide conducteur à bord du char Saint-Malo. Il fait toute la campagne jusqu'au Rhin pour repousser l'ennemi dans ses frontières. Malade, il est contraint de changer d'affectation. Il rejoint le CIAB de Besançon début 45. Il est finalement libéré par le RII de Bordeaux fin 45. Vous trouverez dans ce livre beaucoup d'informations, souvent inédites, sur différents organismes étudiés et sur la vie de nos pères ou grands-pères soldats cette guerre. Ce livre est aussi un hommage à tous ceux qui, de près ou de loin, ont participé à ce conflit mondial.



Mon Père, Joachim Von Ribbentrop: Secrets D'état - Souvenirs et témoignages

par Rudolf von Ribbentrop

Éditions Heimdal

528 pages – 44,72 €



Le 16 octobre 1946, Joachim von Ribbentrop, ex ministre des Affaires Étrangères du Troisième Reich, est pendu après avoir été condamné à mort par le

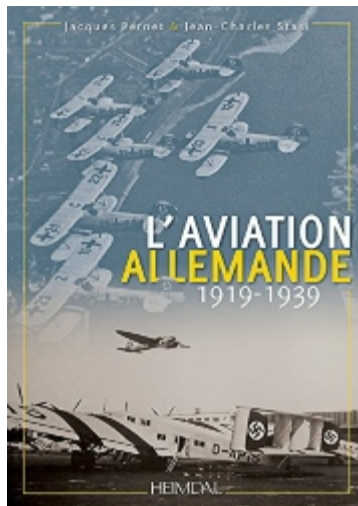
Tribunal de Nuremberg sous l'accusation de « préparation d'une guerre d'agression ». L'historiographie le présente généralement de manière univoque. Cet ouvrage a le mérite de fournir des éclairages nouveaux. Rudolf von Ribbentrop, son fils, nous en présente trois principaux. Né en 1921, il se retrouve placé par ses parents dans les secrets de la politique et de la diplomatie, dès l'âge de 12 ans. C'est un témoin de premier ordre qui nous présente une nouvelle biographie de son père et des aspects inconnus - et sourcés - de la politique étrangère allemande ; un exceptionnel témoignage pour l'Histoire. C'est aussi son témoignage d'officier, sur le front de l'Est et en Normandie, jusqu'à sa dernière entrevue en février 1945 avec Hitler, réduit à une totale déchéance. C'est enfin, troisième volet, un témoignage qui démonte les ressorts de l'hitlérisme de manière efficace, comme personne ne l'avait fait jusqu'à présent. C'est donc un ouvrage exceptionnel sur ces trois aspects. Un événement sur le plan de la littérature historique.

L'Aviation Allemande : 1919-1939

par Jacques Pernet et Jean-Charles Stasi

Éditions Heimdal

96 pages – 32,46 €



La période entre les deux guerres mondiales est une partie extrêmement intéressante, mais en grande partie inconnue de l'histoire de l'aviation allemande. L'entre-deux-guerres est une période passionnante, mais largement méconnue, dans l'histoire de l'aviation allemande. Signé en juin 1919 et promulgué en janvier 1920, le Traité de Versailles comprend de nombreuses dispositions pour limiter le réarmement de l'Alle-

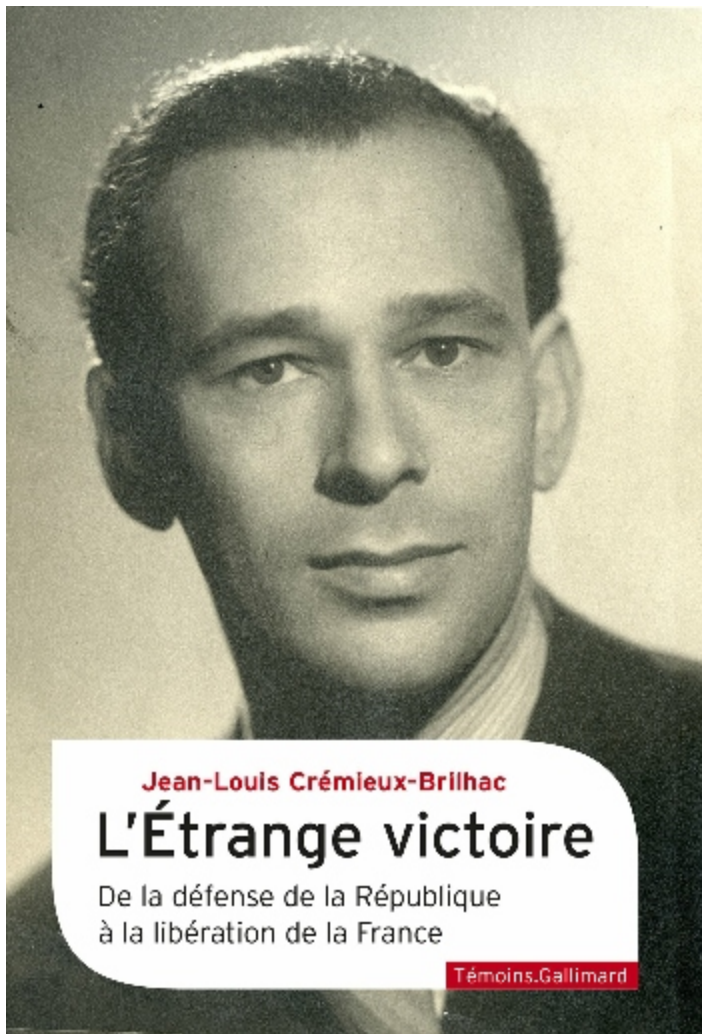
magne vaincue. Ainsi, elle n'a plus droit aux chars, à l'artillerie et à l'aviation militaire, ce qui entraîne la dissolution des *Luftstreitkräften* (forces aériennes de combat). Cette interdiction n'étouffe pas pour autant son industrie aéronautique, qui contourne les clauses du Traité de Versailles en construisant notamment des appareils dans d'autres pays. Pour la formation de ses pilotes et l'expérimentation de son matériel, l'Allemagne peut compter, dès le milieu des années 1920, sur l'école d'aviation secrète de Lipetsk, en URSS, qui permet à la République de Weimar de conserver un savoir-faire aéronautique sans que la France et le Royaume-Uni ne soient au courant. L'école de Lipetsk ferme en septembre 1933, quelques mois après l'arrivée des nazis au pouvoir en Allemagne. En 1935, le IIIe Reich se dote de nouveau d'une force aérienne : la *Luftwaffe*. Laquelle sera devenue en 1939, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'aviation militaire la plus puissante du monde occidental. C'est cette histoire que l'historien Jacques Pernet, spécialiste de l'aviation allemande et américaine, et le journaliste et écrivain Jean-Charles Stasi racontent dans un livre vivant et richement illustré de nombreuses photos d'époque et de profils d'avions en couleurs.

L'étrange victoire : De la défense de la République à la libération de la France

par Jean-Louis Crémieux-Brilhac

Éditions Gallimard

256 pages – 19,90 €



Jean-Louis Crémieux-Brilhac

L'Étrange victoire

De la défense de la République
à la libération de la France

Témoins.Gallimard

Jean-Louis Crémieux-Brilhac a été principalement l'auteur de deux grands livres : Les Français de l'an 40 (1990) dont le sujet est celui de Marc Bloch dans L'étrange défaite et La France Libre (1996 et 2014), qui constituent l'improbable sortie par le haut du désastre national. De ces deux épisodes, Crémieux-Brilhac a été, avant de s'en faire l'historien, l'acteur et le témoin. D'où le titre que l'on a cru pouvoir donner au récit qu'il s'était décidé à en faire, de l'intérieur, à quatre-vingt-seize ans, quand la mort est venue le prendre au printemps 2015. De famille très républicaine, et précocement engagé dans la lutte contre le fascisme, J.-L. Crémieux-Brilhac a vécu comme un choc personnel l'effondrement de la France. Prisonnier en Allemagne, il s'en évade pour rejoindre, dans des conditions épiques, l'Union soviétique encore alliée d'Hitler et s'y voit incarcéré jusqu'en juin 1941. Il rejoint alors de Gaulle pour devenir secrétaire à la propagande et, à ce titre, acteur central de la France Libre. Au récit posthume de cette aventure, qui est autant celle d'une génération que celle de la France, on a joint deux séries d'annexes qui lui donnent tout son sens. D'une part trois articles de l'auteur sur les sujets qui lui tenaient le plus à cœur : La France Libre et les Juifs, Vichy et les Juifs, de Gaulle et Mendès France, les deux fidélités politiques de son existence.

D'autre part les trois hommages prononcés lors de ses funérailles : l'hommage familial de son fils Michel, l'hommage historien de Jean-Pierre Azéma, l'hommage national enfin prononcé dans la cour des Invalides par François Hollande, président de la République.

Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - WWW.39-45.ORG /HISTOMAG

Prolongez votre lecture

avec les suppléments multimédia d'Histomag sur le Forum
Cliquez ou Flashez le QR-CODE ci-dessous



Vous souhaitez
Participer à
Histomag ?

Contactez la Rédaction :
histomag@39-45.org

Vous souhaitez
Commenter
Histomag ?

Rendez-vous ici :
courrierhistomag.39-45.org